




THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

DE LA CÔTE D'IVOIRE
AU SOUDAN ET A LA GUINÉE



M. L'ADMINISTRATEUR HOSTAINS. — M. LE CAPITAINE D'OLLONE.

MISSION HOSTAINS-D'OLLONE
1898-1900

DE LA CÔTE D'IVOIRE AU SOUDAN ET A LA GUINÉE

PAR LE CAPITAINE D'OLLONE
DE L'INFANTERIE

CONTENANT 90 ILLUSTRATIONS ET 2 CARTES TIRÉES HORS TEXTE

TROISIÈME ÉDITION



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD ST-GERMAIN, 79
1901

AVANT-PROPOS

C'EST une redoutable tâche que d'entreprendre le récit d'une nouvelle exploration en Afrique.

Après la découverte et la création d'un immense empire par Brazza, après les prestigieuses traversées de Binger, de Monteil, de Marchand, après la sensationnelle jonction des trois missions Gentil, Joalland et Foureau-Lamy, il est hardi d'espérer encore intéresser le lecteur.

Et cela d'autant plus que, fâcheuse circonstance, les pays que nous avons explorés, quoique totalement inconnus, n'ont jamais eu, comme le Tchad et bien d'autres régions, le privilège de soulever d'avance dans le public une ardente curiosité.

On ne sait rien sur eux, et on croit en savoir assez.

La Côte d'Ivoire! Ce nom ignoré de la foule éveille chez

les plus instruits l'idée d'une colonie tranquille et insignifiante, où il ne se fait point d'expéditions brillantes, comme au Soudan ou au Dahomey, qui n'a point su comme la Guinée prendre un rapide essor économique, une contrée en somme qui ne fait point parler d'elle, parce qu'il n'y a rien à en dire.

C'est cependant de cette région silencieuse et oubliée que je vais surtout entretenir mes lecteurs.

Peut-être, s'ils ont le courage de lire ce livre jusqu'au bout, le fermeront-ils avec la conviction qu'aucune de nos colonies n'est plus riche, plus facile à exploiter, plus intéressante par le caractère à part de ses habitants et de son sol, et qu'il nous appartient de lui assurer le plus bel avenir.

Mais je ne me fais pas d'illusions : il me faudra, pour bien faire comprendre et les situations et les moyens employés et les résultats obtenus, entrer souvent dans des détails qui paraîtront oiseux à quelques-uns, arides sans doute à la plupart.

Je crois bien que ces difficultés ont épouvanté mon ami Hostains, plus brave en face du danger que devant un encrier. Et c'est pourquoi, pressé de retourner à cette vie active où l'appellent ses fonctions, il m'a délégué le soin d'ennuyer le lecteur.

Veuille celui-ci n'être pas trop sévère !



DE LA CÔTE D'IVOIRE AU SOUDAN ET A LA GUINÉE

CHAPITRE PREMIER

But de la Mission. — La Côte d'Ivoire. — Choix de la route et organisation. — Samory. La mission du Chari.

La mission qui nous fut confiée par M. le Ministre des Colonies était double : d'une part, établir la jonction de la Côte d'Ivoire avec le Soudan; d'autre part, étudier les régions où devrait passer la frontière entre ces deux possessions françaises et la république de Libéria.

Relier le golfe de Guinée au Niger et à l'Atlantique, rouvrir la route glorieuse de Binger, c'était, il faut l'avouer, une tâche séduisante. Mais aussi combien hasardeuse! Et nous allions l'entreprendre en partant du golfe de Guinée : Binger lui-même a expliqué combien la tâche est plus ardue de ce côté que par le Soudan; Marchand, tentant cependant cette route, après en avoir exposé à son tour les difficultés conclut : « Voilà pourquoi Binger et tant d'autres ont dit et répété qu'une mission partant de la côte de Guinée est fatalement condamnée à un insuccès. Voilà pourquoi encore je voulais partir du Sénégal, au lieu de débuter par là. » Et, de fait, il n'est point passé. Recommencer Binger, réussir là où Marchand et après lui Monteil ont rencontré des obstacles insurmontables, la seule idée de ce parallèle avec les trois maîtres de l'exploration était de nature à faire reculer des personnes raisonnables;

mais les explorateurs, chacun le sait, écoutent moins la raison que leur ardeur, et ce qui devrait les épouvanter les enflamme.

Quelles sont donc, se demandera-t-on, ces difficultés extraordinaires? Je vais tâcher de l'expliquer.

Sur toute la longueur du golfe de Guinée s'étend l'immense forêt équatoriale. Elle commence non pas à quelques kilomètres de la mer, mais sur la plage même, et elle s'avance au Nord à plusieurs centaines de kilomètres. D'une densité de végétation extraordinaire, fouillis inextricable d'arbres immenses, de buissons, de lianes enchevêtrées, cette forêt est un obstacle absolu à la marche; les fleuves qui la traversent n'étant pas navigables, on ne peut y pénétrer qu'en utilisant les sentiers déjà tracés par les indigènes.

Mais on doit compter avec ceux-ci. Ils ont pour eux la force : à quoi servent nos armes perfectionnées dans ces fourrés impénétrables? Il faut donc leur agrément.

Dans la partie Est de la Côte d'Ivoire, la présence de l'or dans le sol a depuis longtemps engendré des rapports commerciaux entre les indigènes; de là sont nés des groupements, sous l'autorité de chefs qu'il était possible de se concilier par l'intérêt ou par la crainte. Aussi cette région put-elle être traversée en 1889 par le lieutenant Binger, venant du Soudan. Nommé en 1893 gouverneur de la Côte d'Ivoire, Binger mit à profit l'effet produit par son passage et étendit notre influence de ce côté.

Au centre, la plaine soudanaise forme dans le bassin du Bandama une pointe qui s'avance jusqu'à cent kilomètres environ de la mer et qu'on appelle le triangle du Baoulé : c'est un véritable couloir vers le Soudan. La forêt n'est là qu'un faible obstacle, le Bandama étant navigable presque jusqu'à la lisière, et le capitaine Marchand put en 1893 explorer tout le Baoulé.

Ainsi donc, au centre et à l'Est, la Côte d'Ivoire eût été sans trop de peine reliée au Soudan, si, à l'époque même où se faisaient les tentatives de jonction, Samory, reculant

devant nos colonnes du Niger, n'était venu s'établir sur le cours supérieur du Bandama et du Comoé, interceptant toute communication [1].

Au contraire, à l'Ouest, où la forêt atteint sa plus grande largeur, l'obstacle était encore accru par le caractère des habitants. Ceux-ci ne sont pas, comme les gens de l'Est, des chercheurs d'or et des commerçants. Ici, plus d'or dans le sol — du moins ne l'y a-t-on pas trouvé —, plus de relations entre les tribus, plus de chefs puissants avec qui on puisse traiter : des peuplades absolument sauvages, anthropophages même, jalouses de leur indépendance au point de ne pouvoir supporter la moindre autorité, et sans cesse en guerre.

Aussi toutes les tentatives furent-elles vaines: non seulement les routes restèrent fermées, mais encore on ne parvint à établir avec les indigènes aucune espèce de rapports. On ne savait donc absolument rien de ce pays qui sur la carte formait un blanc parfait. Cette ignorance avait empêché d'établir une frontière entre la république de Libéria et nos possessions; on avait bien, en 1892, signé une convention, mais celle-ci, basée sur des suppositions géographiques fort hasardées — et en réalité parfaitement fausses —, se trouvait sans valeur.

Cette situation ne pouvait durer indéfiniment. Il fallait même tout tenter pour y mettre un terme.

On l'avait compris depuis le voyage de Binger, et c'est pour quoi les tentatives pour établir ces communications avaient été ininterrompues: pendant l'année précédente seulement (1897) il y en avait eu sept ; mais ni la douceur ni la force ne réussirent : plusieurs missions furent massacrées, toutes durent battre en retraite.

Cependant M. Hostains, administrateur du poste de Tabou, près de l'embouchure du Cavally, avait réussi à remonter ce fleuve, puis sa rive droite, jusqu'à 120 kilomètres environ de

1. Sa ruine même, en septembre 1898, causa dans ces pays une effervescence qui continua à paralyser nos efforts. Ce n'est qu'en 1900 que la réunion des colonnes du Nord et du Sud a pu se faire.

la mer, et il avait rapporté sur l'intérieur certains renseignements à l'aide desquels le succès d'une nouvelle tentative lui paraissait moins improbable. A peine de retour de cette mission, il demandait à la reprendre, avec des moyens très restreints, mais rigoureusement appropriés au but : un officier comme adjoint, une escorte de vingt tirailleurs, trente porteurs soudanais, et six mille francs pour constituer une pacotille.

Sur ces entrefaites, Samory inquiété par nos colonnes soudanaises avait voulu gagner l'hinterland libérien en suivant la lisière de la forêt, mais son armée, harcelée de tous côtés par les populations, s'était démoralisée et débandée; lui-même avec 40 000 personnes était tombé en notre pouvoir, le reste, évalué à environ 60 000 individus, était sans doute captif des indigènes. Ces événements avaient dû bouleverser la forêt et y donner aux Français un prestige immense.

L'occasion parut donc favorable, et les propositions si modestes de M. Hostains furent adoptées de suite. J'eus l'honneur d'être choisi pour lui être adjoint. En raison de notre faible effectif et des obstacles certains, il nous fut promis que le Soudan enverrait une colonne à notre rencontre pour nous ouvrir la route et nous donner la main.

Notre embarquement eut lieu le 25 novembre 1898 à Marseille. Bien que du jour où, venant des Canaries, nous aperçûmes la terre d'Afrique, jusqu'à Grand-Bassam, notre point terminus, tous les pays longés eussent un rapport direct avec notre mission, puisque c'est leur hinterland que nous allions parcourir, je ne veux point recommencer une description de la traversée que tous les voyageurs ont faite ou peuvent faire[1]. Un mot cependant sur la République indépendante de Libéria,

1. Les Canaries, jadis dites Iles Fortunées, aujourd'hui complètement déboisées, sont bien un des séjours les plus désolés du monde. (Veuille Saint-Saëns, citoyen d'élection de Las Palmas, me pardonner ce blasphème !) — En revanche, Dakar, bâti en étage au-dessus de la mer, avec de larges boulevards plantés de beaux arbres, est bien supérieur à sa réputation assez triste. Et quant à Konakry, île couverte d'une puissante végétation où sont enfouies de jolies villas, c'est un endroit tout à fait charmant.



KONAKRY VU DE LA MER.

dont nous étions plus spécialement chargés d'étudier l'arrière-pays.

C'est un État célèbre en Afrique, où il fait la joie générale: qu'on se figure un grand-duché de Gerolstein nègre. Les Américains, poussés à la fois par le désir de se débarrasser des noirs qui les encombraient et par celui de recouvrir cette mesure d'une apparence humanitaire, ont eu l'idée d'en transporter un grand nombre dans le pays d'origine de leurs pères, mais non plus comme esclaves, au contraire comme hommes libres et comme apôtres de la civilisation; si bien que la Côte des Esclaves est devenue Libéria[1]. Ces apôtres de la civilisation

1. La Côte des Esclaves proprement dite n'a formé que le Togo, le Dahomey et le Bénin, mais la Côte des Graines qui a formé Libéria fournissait tout autant d'esclaves, et le nom de Libéria indique bien que l'antithèse a été voulue.



LA BARRE À GRAND BASSAM. (VOIR PAGE 8.)

l'ont en effet établie d'un seul coup : ils ont élu une Chambre, un Sénat, un Président de la République, des ministres, des généraux. Chacun a un grade ou un titre ; rien ne manque, si ce n'est administrés et soldats. Puis, comme en leur donnant ce pays on a négligé de consulter les habitants, et que ceux-ci sont des anthropophages peu commodes, les bons Libériens se sont groupés en quelques villages au bord de la mer et se gardent bien d'en sortir, de peur d'être mangés. C'est à cet État puissant que l'on a reconnu 400 kilomètres de côtes entre le Sierra-Leone anglais et la Côte d'Ivoire française, et un hinterland profond.

Enfin, au Cap des Palmes, le bateau stoppe devant Blieron, premier village de la Côte d'Ivoire, à l'embouchure du Cavally. Ce fleuve mystérieux qui, presque seul à la surface du globe garde encore jalousement ses secrets, va-t-il enfin nous les livrer, ou ses flots seront-ils le tombeau de notre mission, du moins de nos espérances ? Nous descendons, Hostains



LA MISSION HOUDAILLE. (VOIR PAGE 8.)

et moi, pour nous renseigner sur la situation actuelle du pays.

Elle n'est pas brillante. Les Tépos, puissante tribu qui s'étend le long de la rive française du Cavally, se montrent tout à fait hostiles, et même provocants. Déjà, dans sa précédente exploration, ils ont attaqué Hostains qui passait en pirogue et qui par un feu bien dirigé sut les mettre en déroute. Maintenant ils menacent les villages voisins du poste de Tabou, dont l'administrateur demande des renforts.

Aucune nouvelle ne pourrait être pour nous plus mauvaise. L'hostilité des Tépos ne nous permettra pas de remonter le Cavally sans combat ; or, si on débute par des coups de fusils, adieu tout projet pacifique! Les tribus de l'intérieur, nous voyant arriver en guerriers, seront affermies dans l'idée que les blancs veulent les réduire en esclavage, et ce sera contre nous une croisade générale qui ne nous laissera aucune chance de succès.

Tout le long de la Côte d'Ivoire, chaque poste où l'on stoppe nous procure des renseignements sur les dispositions des indigènes, partout aussi mauvaises, sauf en un seul point.

Enfin, le 16 décembre au matin, nous arrivons à Grand-Bassam. Sitôt le débarquement opéré malgré les difficultés de la barre[1], nous nous rendons chez le gouverneur, M. Bonhoure; avec nous y vont le capitaine du génie Houdaille, envoyé par le Ministre pour étudier le tracé d'un chemin de fer de pénétration, et les officiers de sa mission, avec qui nous avons eu le plaisir de faire la traversée[2]. Il faut lire dans le spirituel récit du commandant Toutée l'exposé des difficultés que toute mission doit s'attendre à éprouver de la part des gouverneurs. Mais M. Bonhoure veut bien nous les épargner, autant qu'il est en son pouvoir : il prend les mesures nécessaires pour nous procurer porteurs et escorte, et il nous communique les rapports faits sur les dernières tentatives de pénétration par la côte.

Sur la Sassandra et le San Pedro, les administrateurs Thomann et Gendre ont été arrêtés par les indigènes; la voie du Cavally est fermée par l'hostilité des Tépos. Au contraire M. Maurice, administrateur de Béréby, poste situé sur la côte entre le Cavally et le San Pedro, a poussé une reconnaissance à quelques jours de la mer et n'a pas été mal accueilli. Précisément, d'après tous les renseignements recueillis par nous, les indigènes de l'intéreur apportent à Béréby une assez grande quantité d'ivoire et paraissent très désireux d'acquérir les marchandises européennes.

De tout cela paraît ressortir qu'il y a là, entre Cavally et San

1. Ce phénomène cent fois décrit et expliqué, se présente sous la forme d'une vague énorme qui se dresse comme un mur de plusieurs mètres de haut sur le rivage. Il est produit par le brusque relèvement du fond de la mer : les profondes lames venues du large se relèvent avec lui et s'avancent ainsi jusqu'à ce qu'elles s'écroulent subitement sur la berge, chavirant et brisant les embarcations. Les Kroumen sont extrêmement habiles à franchir la barre, et chaque maison de commerce en possède une équipe; cependant les accidents sont innombrables.

2. Les capitaines Crosson-Duplessis et Thomasset, le lieutenant Macaire, l'adjoint du génie Borne et le docteur Lamy.



MUOSSOU, PRÈS DE GRAND-BASSAM.

Pedro, une sorte de couloir ouvert aux produits de la civilisation, et par lequel nous pourrons nous introduire, si nous savons nous y prendre. Nous nous décidons donc à partir de Béréby par voie de terre. Nous perdrons ainsi l'agrément de nous transporter vite et sans difficulté jusqu'aux premiers rapides des fleuves, à environ 60 kilomètres de la côte. Mais précisément ce sera un avantage. Nous ferons progressivement connaissance avec les populations de l'intérieur, au lieu d'arriver chez elles tout d'un coup, et celles qui nous auront bien reçus pourront témoigner aux suivantes que nous ne venons pas faire la guerre et qu'on ne perd rien à nous faire bon accueil. Quand nous rencontrerons une opposition déclarée, nous nous arrêterons, construirons un poste et nous y installerons : nous parviendrons bien à nouer des relations avec l'une des tribus réfractaires et à lui persuader de nous recevoir. Si plus loin nous sommes encore arrêtés, nous procéderons de même.

Peut-être ainsi éviterons-nous le sort des autres missions dont la marche rapide et inattendue, affolant les populations, faisait partir les fusils tout seuls. Il n'est rien de tel que de se connaître pour s'entendre, et rien ne se fait vite chez les noirs. A un tel événement, la venue des blancs, il faut une patiente préparation. « Allez lentement, » ne cessait de nous répéter Binger avant notre départ.

Le Gouverneur approuve notre plan, il promet de faire occuper le poste que nous créerons, de manière à nous soutenir, et désigne pour le commander son propre secrétaire, M. Bruneau, commis des affaires indigènes, qu'il détache immédiatement à la mission.

En attendant l'arrivée de notre personnel, nous visitons la partie exploitée de la colonie.

Ce n'est pas long : le pays n'est en aucune façon soumis. J'ai dit quelles difficultés la forêt présente à la pénétration, en revanche quelles richesses elle offre sur le rivage même. Binger et les gouverneurs qui l'ont suivi ont jugé qu'avant de faire une conquête coûteuse et pénible, il convenait d'attirer, avec l'attention, les colons et les capitaux français. Grâce à un vaste système de lagunes qui permet aux petits vapeurs de fréquenter une étendue considérable de côtes, les commerçants peuvent sans danger, au besoin sans quitter leur embarcation, acheter aux riverains l'huile de palme, l'acajou, le caoutchouc. On s'est donc borné à établir de loin en loin sur la côte quelques postes, destinés à assurer le payement des droits de douane et le fonctionnement d'une ligne télégraphique. Des postes ont été aussi créés dans la plaine du Baoulé et dans la région aurifère de l'Indénié explorée par Binger, mais ils ne font que jalonner notre future occupation, sans exercer encore d'action sur les populations.

Les résultats de ce système ont été excellents. Dès la cinquième année (1898), les recettes douanières sont montées à douze cent mille francs, et la prospérité des factoreries établies sur la plage, encore peu nombreuses, mais impor-



LE FORT DE DABOU.

tantes, indique quel avenir est réservé à la colonie. Pour développer le champ d'exploitation, la conquête va se faire progressivement[1].

Mais en attendant qu'elle soit faite, l'Européen n'a d'autre

1. Quatre mois avant notre arrivée, il n'y avait pas un soldat à la Côte d'Ivoire. A ce moment il fallut appeler 2 compagnies du Sénégal ; en 1900, il y a 4 compagnies de Sénégalais et 2 de garde-frontières soudanais, sans compter les miliciens, c'est-à-dire que, de toutes nos colonies, c'est la Côte d'Ivoire qui proportionnellement renferme le plus de troupes.

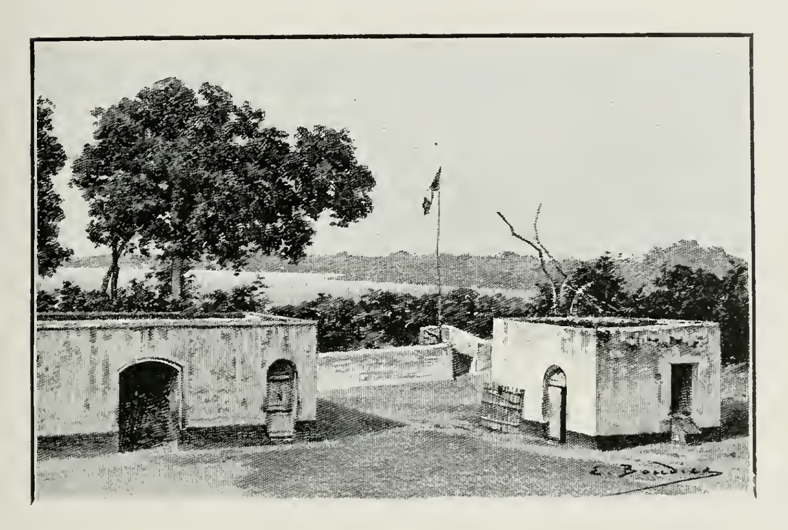
domaine que les flots et c'est sur le cours inférieur des fleuves et sur les trois lagunes de Grand-Lahou, d'Assinie et de Grand-Bassam qu'est concentré le commerce. La dernière surtout est un lac magnifique, profond souvent de 10 mètres, long de 120 kilomètres, et qui s'enfonce jusqu'à 40 kilomètres dans les terres par la lagune Potou et jusqu'à 50 par le Bas-Comoé. Pressé d'arriver aux régions qui sont notre domaine propre, je mentionne brièvement Dabou, le seul fort en pierre de la Côte d'Ivoire, dominant la lagune et une plaine herbeuse presque unique aussi dans cette immense forêt, Jackville, village de noirs qui font directement un gros commerce avec l'Europe, Petit-Bassam où va être percé dans la langue de terre séparant la mer de la lagune un canal qui fera de celle-ci un bassin merveilleux, Abidjan, futur port et tête de ligne d'une voie ferrée dans l'intérieur. La mission Houdaille étudie les projets de canal et de chemin de fer qui transformeront à bref délai le pays.

Nos porteurs arrivèrent en janvier 1899. C'étaient, suivant les indications d'Hostains, des Dioulas et des Sénoufos réfugiés dans le Baoulé en fuyant devant Samory[1]. Hostains avait fait là une heureuse application de ce principe : prendre, si possible, des porteurs dans le pays qu'on veut atteindre. Les nôtres, ignorant la langue de la forêt, se sentiraient perdus s'ils ne nous obéissaient aveuglément; de plus, à mesure que nous enfoncerions dans l'intérieur, leur confiance et leur ardeur, loin de diminuer, iraient en augmentant, puisqu'ils se rapprocheraient du Soudan, leur patrie.

Ils avaient pour chef un jeune garçon de vingt-deux ans, Sirabana Ouattara, qui se présenta à nous avec une aisance respectueuse, mais affectueuse et confiante, comme à d'anciens amis de sa famille : « Père moi y en a fait bon pour Binger quand lui venir Djimini, » nous dit-il. C'était vrai; il était fils de Domba

1. Les Dioulas étaient les habitants du pays de Kong avant la destruction de cette ville par Samory; ils avaient pacifiquement conquis le Djimini, habité par les Sénoufos.

Ouattara, chef du Djimini, qui reçut très bien Binger lors de ses deux missions. Et vraiment cette confiance était touchante : nul doute que nous ne rendions au fils l'amitié montrée par le



VUE DU HAUT DU FORT DE DABOU.

père envers un blanc, notre frère. Il parlait bien français — on a pu en juger ! — était intelligent, vigoureux, actif, très brave : nous ne pouvions mieux tomber.

En revanche, ses hommes comptaient au nombre des nègres les plus inférieurs que j'aie vus : inintelligents, maladroits, médiocrement forts; par contre, soumis et contents de peu. Les vingt moins mauvais furent armés de fusils Gras et reçurent un rudiment d'instruction militaire, de manière que notre convoi pût se protéger lui-même, mais j'avoue que j'avais peu confiance en de tels soldats.

Les tirailleurs n'arrivèrent que le 1er février. Ils venaient de faire depuis six mois une longue et pénible campagne contre les tribus hostiles de l'Indénié qu'on commençait à occuper, et s'y étaient merveilleusement conduits, mais ils étaient très fatigués. Néanmoins, quand je demandai vingt volontaires, je n'eus qu'à choisir.

J'avais cependant posé une condition fort pénible pour eux et qui en avait arrêté beaucoup, celle de laisser leurs femmes. On sait que les tirailleurs sénégalais ont l'habitude, qui est admise, d'emmener leurs femmes en campagne : elles portent les effets de leur mari, font sa cuisine, le soignent : l'homme n'en est que plus dispos et plus frais pour l'action. Mais c'eût été des bouches de plus à nourrir.

Malheureusement aucun gradé ne se présenta volontairement. On me désigna d'office un sergent et un caporal qui ne rendirent jamais aucun service, et les autres hommes ne savaient guère le français !

Ainsi parés, nous attendîmes un bateau qui voulût bien nous transporter à Béréby. Aucun paquebot français n'étant signalé, il fallut en prendre un anglais [1], qui nous chargea à son bord le 13 février 1899.

Le même jour arrivèrent à Grand-Bassam les capitaines Robillot, de Lamothe et de Cointet, se rendant au Congo pour gagner le Tchad, sous la direction de Gentil, à la rencontre des missions Foureau-Lamy et Voulet-Chanoine.

Après une journée passée ensemble, le moment du départ étant venu, j'accompagnai mes camarades à bord de leur navire : celui-ci transportait au Congo Samory, sa femme Saranké, son fils Sarankéni Mory, son griot et conseiller Morifing Dian, et je désirais voir ces personnages, qui tous quatre avaient joué un si grand rôle dans l'histoire des vingt dernières années du Soudan.

Ils occupaient une cabine de seconde, dont un tirailleur gardait la porte. Tous étaient étendus sur les couchettes, lisant le Coran ou rêvant. Samory me demanda où j'allais, et sur ma réponse que c'était à Bissandougou, son ancienne capitale, où nous devions effectivement arriver plus tard, il me tint un petit discours dans sa langue. Je crus qu'il me parlait de sa patrie perdue. Mais non : « Il dit qu'on lui a volé son pantalon », expliqua le tirailleur.

1. Il passe par mois deux bateaux français et de quinze à vingt anglais.

Et, de fait, le vieil almamy n'en avait pas ; cet homme qui avait possédé un empire en était réduit à pleurer son pantalon. O décadence! Mais il avait sur la conscience trop d'hommes décapités et de femmes éventrées pour m'inspirer une bien vive pitié.

Tel fut l'intéressant interview que j'obtins de Samory.

Cependant la nuit tombait. Je pris congé de mes camarades ; nous échangeâmes avec confiance nos vœux de réussite, et je rejoignis Hostains sur notre bateau ; les deux navires levèrent l'ancre, s'éloignèrent en sens opposés et bientôt se perdirent dans l'obscurité.

Ils n'ont point fait mauvaise besogne, mes amis : Rabah vaincu à Kouno, puis écrasé et tué à Kousseri, les trois missions réunies et, par elles, l'Algérie, le Soudan, le Congo, voilà leur œuvre! Mais il fallait qu'elle fût scellée de leur sang : le capitaine de Cointet ne reviendra pas...



CHAPITRE II

Hostilité des Tépos. — La forêt. — Kapé Yékiré.

Les villages de Grand-Béréby, de Ros-Béréby et de Béréby-Mani sont situés au fond de trois petits golfes [1]. Entre les deux derniers est bâti le poste français, où réside un administrateur assisté d'un douanier et d'un télégraphiste, avec une quinzaine de miliciens sénégalais. L'autorité de l'administrateur s'étend juste jusqu'à la palissade qui entoure sa maison. Il est dans l'absolue incapacité de faire exécuter un ordre quelconque à n'importe qui : aussi n'en donne-t-il point. Et même, il ne faudrait pas se hasarder bien loin de la plage, on courrait risque de ne point revenir : l'administrateur a donc l'ordre de ne pas bouger.

Il n'y a ici nulle critique : j'ai déjà expliqué qu'on a voulu implanter le commerce sur la côte avant de songer à occuper l'intérieur, et notre mission avait précisément pour but de préparer la future conquête. Mais j'ai dû exposer cette situation pour montrer comment les difficultés commençaient pour nous au rivage même.

1. C'est une notion très généralement admise, mais parfaitement fausse, que toute la côte du golfe de Guinée est plate et droite, sans un golfe, ni un cap. Rien n'est plus mouvementé au contraire que le rivage entre Fresco, un peu avant l'embouchure de la Sassandra, et San Pedro. Des chaînes de collines chargées de palmiers à huile arrivent jusque dans la mer, formant de nombreux promontoires terminés par des falaises rouges contre lesquels se brisent les flots. De San Pedro à Tabou, la côte est généralement plus basse, mais toujours découpée, et à peu de distance s'élèvent des collines. Que le rivage soit plat ou escarpé, la forêt recouvre tout uniformément.



VUE DU POSTE DE BÉRÉBY.



UN COIN DU POSTE DE BÉRÉBY.

Nous étions donc à pied d'œuvre. Avant de pénétrer chez ces populations anthropophages et féroces, il fallait nous assurer un bon accueil de la première tribu. En questionnant les indigènes, nous apprîmes que toutes les peuplades jusqu'au Cavally formaient une confédération appelée les Tabétouos [1]; le chef le plus influent, parce que le plus vieux, était Kapé Yékiré, chef de Diutou, village à un jour de marche de la mer.

Cette circonstance nous était très favorable, car, si voisins de la côte, les gens de Diutou craindraient, en nous recevant mal, de briser leurs rapports avec les factoreries de Béréby et de ne pouvoir échapper au châtiment; de plus en gagnant l'amitié de Kapé Yékiré on s'assurait le passage chez tous les Tabétouos. Or justement un des fils du vieux chef, nommé lui-même Kapé, se trouvait à Béréby-Mani; il avait servi sur plusieurs bateaux et parlait un peu français [2]. Trop

1. Ce renseignement de la plus grande importance était tout à fait ignoré jusque-là; le nom même était inconnu.

2. Toute la côte depuis la frontière du Sierra Leone jusqu'au San Pedro

souvent, la chose est connue, les Kroumen, dociles et doux en dehors de chez eux, redeviennent intraitables dès qu'il s'agit de pénétrer dans leur pays. Mais Kapé, moyennant honnête récompense, adopta franchement nos intérêts : il se chargea d'aller décider son père, non seulement à nous recevoir, mais à nous « ouvrir les routes », c'est-à-dire, d'abord à nous laisser passer, ensuite à nous fournir tout ce qui nous serait nécessaire, guides, porteurs, vivres, et surtout à envoyer en avant de nous des hommes chargés de nous recommander aux populations.

Comme interprète, nous ne pûmes trouver dans tout le pays qu'un seul homme qui consentît à nous accompagner dans l'intérieur. Il portait le nom anglais de Tom, parlait et écrivait, également mal, le français et l'anglais.

N'ayant que trente porteurs réguliers, il nous fallait quatre-vingt-dix auxiliaires pour transporter nos cent vingt charges. Nous comptions obtenir dans chaque village qu'on nous les fournît, moyennant payement, pour aller jusqu'au village suivant : une corvée d'un jour s'obtient assez facilement du noir, le travail régulier seul lui déplaît. Nous irions ainsi jusqu'au point où nous établirions notre fort, ce qui ne serait jamais très loin ; au besoin, si les indigènes refusaient, nous ferions plusieurs voyages avec nos seuls hommes. Certes, nous nous attendions à des difficultés quotidiennes et énervantes, mais tout valait mieux que d'augmenter le nombre de nos porteurs réguliers, d'ailleurs inutiles à mesure que notre pacotille s'épuiserait.

Cependant quatre-vingt-dix hommes, c'était beaucoup. Si les gens de la côte se louent comme travailleurs aux paquebots qui passent, ce n'est pas par goût qu'ils le font. Il y a chez eux une sorte de conscription : les chefs de famille désignent les

fournit, sous les noms de Vaï et de Kroumen, des hommes qui attendent le passage des navires pour s'engager comme hommes d'équipage, les matelots blancs ne pouvant résister à la chaleur sous ces climats, ou comme travailleurs dans un pays quelconque. Le bateau qui en a besoin stoppe, siffle ; les Kroumen, embrigadés à l'avance sous des chefs reconnus par eux, arrivent en pirogue, on en prend le nombre nécessaire et on repart. De toutes les côtes d'Afrique, c'est le seul point où on trouve des noirs désireux de travailler et s'organisant pour cela.



PORTEUSES.

jeunes gens qui doivent aller travailler au loin, et ceux-ci rapportent à la fin de leur engagement tout l'argent gagné, grâce auquel vivent dans une parfaite oisiveté ceux qui restent au pays. Ils se croiraient déshonorés en travaillant chez eux.

Néanmoins le chef de Béréby-Mani se laissa persuader : quatre jours après notre débarquement, vêtu d'un magnifique habit brodé d'or et d'un chapeau à plumes, cadeaux de l'administrateur, il arrivait triomphalement avec quatre-vingt-dix... porteuses !

Toutes les fois que, depuis notre retour nous avons raconté ceci, chacun de s'exclamer et de plaindre ces pauvres créatures traitées en bêtes de somme. Voilà bien de nos sensibleries ! Il n'y avait là rien que de très ordinaire, et même que de tout à fait naturel. En tout pays primitif, comme autrefois chez nous, l'homme est le protecteur, le guerrier : il veille à la sécurité de sa famille et marche les armes à la main. La femme, elle,

est chargée du ménage; chargée est bien le mot, car elle le porte sur sa tête : provisions, marmites et calebasses, effets de toutes sortes, avec en plus, son dernier-né derrière le dos. Cela ne la fatigue guère, elle y est habituée : ne lui faut-il pas chaque jour, rien que pour préparer le repas, aller chercher de lourdes charges de bois, de riz ou de manioc, celles-ci dans les plantations qui sont loin des villages? A ce régime, elle devient très robuste et dix heures de marche, avec trente kilos sur la tête et un enfant de quatre ans sur le dos, ne l'épouvantent pas. Maintenant, qu'elle y acquière des formes sculpturales et un port de déesse, voilà ce que je n'oserai prétendre, et je ne conseillerai pas ce genre de sport aux Françaises soucieuses de l'élégance de leur démarche.

Mais que les âmes compatissantes se rassurent : les femmes sont loin d'être maltraitées. Au contraire, elles ont beaucoup d'autorité dans leur intérieur, et même souvent, nous le verrons, d'influence sur les affaires publiques...

Le 19 février, tout étant prêt, nous nous mettons en route. La mission au complet comprend trois blancs, M. Hostains, M. Bruneau et moi, vingt tirailleurs, trente porteurs, plus leur chef Sirabana et sa femme — il l'avait amenée de son lointain pays, nous avions bien été forcés de la garder , l'interprète Tom, un cuisinier sénégalais et trois boys [1], en tout soixante membres réguliers; plus quatre-vingt-dix auxiliaires à remplacer chaque jour.

Nous couchons à Roc-Béréby, village d'où part notre route vers l'intérieur. Il doit son nom à un beau rocher, situé en face de lui dans la mer. Le lendemain, notre ami Kapé nous ayant apporté l'assurance que nous serions bien reçus, nous obtenons du chef des porteuses de rechange, et nous faisons partir tous nos auxiliaires pour Diutou : nous-mêmes, obligés de rester pour régler divers achats, nous partirons demain.

1. Ce mot anglais « garçon » est adopté partout aux colonies pour désigner les serviteurs, ordinairement de jeunes garçons. Les nôtres étaient trois porteurs trop faibles pour marcher constamment chargés et qui servaient à remplacer des hommes malades ou manquants.



LE CHEF DE BÉRÉBY ET SON CONTINGENT.

Mais le soir un courrier nous apporte une dépêche de M. Penel, nouveau gouverneur intérimaire. Il nous annonce que les Tépos viennent de piller un village ami, à 15 kilomètres du poste de Tabou, et demande si nous pouvons provisoirement nous détourner de notre route et aller les repousser.

La chose est grave. Hostains connaît à fond les Tépos, il les sait nombreux et armés de fusils à tir rapide vendus par les Libériens : avec nos vingt tirailleurs nous ne pourrons rien et notre missions sera fort compromise. Cent hommes pour le moins seraient indispensables — et on verra par la suite qu'il en fallut trois fois plus.

Le lendemain Hostains retourne au poste pour correspondre par télégraphe avec le gouverneur. Pendant ce temps, comme nous sommes attendus à Diutou, je m'y rends.

Je pars sans escorte, afin de bien prouver notre confiance et nos bonnes intentions. Ayant, pour faire en un jour le trajet d'aller et retour, une étape très forte, et nos porteurs étant inoccupés, j'essaye de me faire porter en hamac. Il faut y renoncer dès les premiers pas.

Il est difficile à qui ne l'a pas vu de se faire une idée d'un sentier à la Côte d'Ivoire. « La route, dit le capitaine Marchand, est taillée en plein fourré, dans le lacis des lianes géantes, et des troncs renversés, se tordant en méandres compliqués dans le taillis épineux autour de grands arbres dont l'épais feuillage ne laisse arriver qu'une lumière vague et trompeuse sur un sol d'humus tremblant, amoncelé par des siècles de pourriture : le sentier ne permet presque jamais la marche debout et souvent impose la position rampante. Parfois il se perd complètement, et les heures se passent à ouvrir, à creuser à coups de hache ou de sabre, parmi les tiges vigoureuses et les troncs vermoulus, un chemin de quelques mètres dans une demi-obscurité plus énervante que l'absence complète de lumière. » (*Rapport officiel 1895*) Et Marcel Monnier, membre de la seconde mission Binger : « Dans cette ombre, supposez un entrelacement inouï de racines, d'arbres écroulés, de brous-

sailles épineuses ; dans le pli de chaque vallon, un marigot aux eaux dormantes, où l'on s'enlize jusqu'à mi-jambes ; des haleines fétides montent des couches de feuilles pourries, des monceaux de bois mort, de tous les détritus végétaux en décomposition ; ajoutez les exhalaisons de la fourmi-cadavre, qui mêle à tout cela sa puanteur de charnier, et vous aurez une idée bien faible encore de cette jungle africaine. En réalité, elle est indescriptible. Décrit-on un cauchemar ? » (*France Noire.*)

Après cela, je ne crois pas qu'on puisse me taxer d'exagération si je dis que la marche était difficile.

Au bout de quatre heures nous arrivons à Diutou. C'est un village de vingt-cinq cases, bâti sur une sorte de promontoire ; un flanc du coteau est déboisé, et c'est une joie pour l'œil privé depuis le départ de lumière et d'espace, de promener son regard sur les collines voisines. Les cases sont disposées autour d'une place où se trouvent un hangar couvert servant de lieu de réunion et abritant les tam-tam assez curieusement travaillés qui servent à convoquer toute la tribu, et un arbre-fétiche au pied duquel sont entassés les crânes des gros animaux tués par les habitants.

Kapé me conduit dans une case vraiment magnifique. Comme les autres, elle est ronde, toute en bois avec un revêtement intérieur en terre et un toit en feuilles de palmier ; elle ne forme qu'une seule pièce, mais ses dimensions sont exceptionnelles : dix mètres de diamètre. Elle est construite avec soin, les lattes formant la paroi sont bien ajustées, de gros piliers d'acajou supportent le toit, le plafond est fait de petites lamelles de bambou agencées avec beaucoup d'art, formant une décoration véritable ; et, ce qui donne à tout cela un cachet spécial, la fumée du feu qui brûle constamment sans cheminée dépose partout une sorte de vernis gris laqué : le plafond a l'air d'être en acier finement ciselé.

On m'apporte une belle chaise d'acajou, les indigènes s'assoient en face de moi sur de toutes petites chaises sculptées, et le chef Kapé Yékiré fait son entrée.

Qu'on se figure une sorte de nain courbé en deux, à peine haut d'un mètre, avec une tête vénérable toute blanche[1], et une barbe immense qui traînerait à terre si elle n'était nouée en grosses tresses comme l'est souvent la queue de nos chevaux ; il marche avec peine, s'appuyant sur une crosse plus haute que lui ; un bonnet bizarre le couronne. Il semble un être fantastique, un gnome.



ARBRE FÉTICHE.

Je vais à lui et lui serre la main, en disant que je suis content de le voir parce qu'il a bien reçu M. Maurice et qu'il est le plus grand chef du pays. Ce faisant, je manquais gravement sans le savoir au protocole indigène qui eût exigé que j'attendisse la bienvenue du chef ou une question sur mes projets. Le vieillard, d'abord surpris, paraît flatté de cette cordialité et me répond par des paroles d'amitié; je lui explique nos

1. Ou plutôt toute jaune, car telle est la couleur que prennent les cheveux et a barbe des noirs en vieillissant.

intentions, et il promet de nous assurer un bon accueil auprès de toutes les tribus Tabétouos[1].

Pendant notre entretien, arrive avec son petit garçon un des fils de Kapé Yékiré, qui habite assez loin. L'enfant va mettre un genou en terre devant son grand-père, dont il porte la main à son front ou à ses lèvres; le vieillard le prend alors affectueusement sur ses genoux. Le respect des vieillards, la tendresse de ceux-ci pour leurs enfants, que cette scène indiquait de façon touchante, sont la base de l'organisation sociale dans ce pays, ainsi que je l'expliquerai.

Je manifeste le désir de manger : on m'apporte du riz et du poulet. J'étais stupéfait d'être ainsi traité dans ce village où, sauf M. Maurice, aucun blanc n'était jamais venu, et dont les habitants étaient déjà considérés comme des anthropophages irréductibles, opinion si bien admise que le bruit courut à Grand-Bassam qu'au premier village nous avions été attaqués et rejetés à la côte : nous avons reçu des lettres de condoléances!

Cependant tout cela avait été très long, comme toute chose en pays noir, et quand je songeai à l'heure, il était quatre heures et demie : je repartis en hâte pour Béréby. A six heures la nuit nous prit; heureusement, il faisait pleine lune, et le sentier n'était pas trop difficile à suivre, à condition d'aller très lentement[2].

Le spectacle était étrange et merveilleux : dans les ténèbres épaisses, les filets de lumière argentée qui coulaient de la voûte faisaient surgir des formes fantastiques; des bruits étouffés nous

1. A un certain moment, le vieux Kapé dit quelques mots en souriant à ses voisins, et tous de rire aussi; je demande pourquoi. « Il dit, m'explique l'interprète, que tu as une figure bien propre et agréable à voir... », compliment dont la dernière partie tout au moins n'eût pas laissé de me flatter agréablement sur certaines jolies bouches en d'autres contrées. Pourquoi n'en faut-il recevoir de tels que d'un pauvre vieux roi nègre presque aveugle?

2. Chose paradoxale, avec la moindre lumière il est plus facile de suivre un sentier la nuit dans ces terribles fourrés que dans une forêt plus claire ou en terrain découvert : ici, en effet, on est tout le temps exposé à sortir du chemin sans s'en apercevoir, tandis que dans la forêt vierge on est au premier pas de côté arrêté par les lianes, le sentier seul est libre.



LE CHEF KAPÉ YÉKIRÉ — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

enveloppaient de toutes parts ; d'innombrables lucioles voltigeaient autour de nous, comme pour nous éclairer. Et, heureux de ma journée, songeant au bon vieux gnome, gardien des pays mystérieux et inaccessibles, qui consentait à nous en ouvrir la porte, je me figurais que toute cette fantasmagorie était son œuvre et qu'il s'amusait à m'y promener pour me montrer son pouvoir.

Vers neuf heures, nous atteignions un hameau où nous trouvions un abri et des aliments. N'importe, j'avais été très imprudent en me risquant ainsi la nuit en forêt, ce que les indigènes n'osent avec raison jamais faire.

Le lendemain de bonne heure j'étais à Roc-Béréby. Hostains n'y arriva que le soir ; après échange de plusieurs dépêches, le gouverneur n'ayant pas disponibles les cent hommes demandés, nous rendait notre liberté. Nous pouvions donc partir, mais il faudrait prendre garde aux Tépos dont nous allions longer le territoire.

Le 23 février, nous disions un adieu définitif au golfe de Guinée pour marcher vers l'Atlantique : plus d'un an allait s'écouler avant que nous ne l'atteignions !



CHAPITRE III

Traversée des pays Tabétouos. — Menaces des Tépos. — Arrivée sur le Cavally.

KAPÉ YÉKIRÉ nous accueillit fort bien : il avait fait préparer pour nous sa belle case, trois autres étaient destinées à nos hommes, et il nous offrit un mouton, des poules et du riz. En retour, il reçut des cadeaux généreux : ce sera toujours notre méthode de ne jamais faire de cadeaux les premiers, pour ne pas sembler payer un tribut, mais de rendre avec usure ceux qu'on nous aura faits, et la renommée ira partout établir cette étiquette.

La confiance montrée par moi en venant seul et sans arme avait produit son effet : les hommes que j'avais trouvés la première fois assis devant leur porte, le fusil entre les jambes, l'air fermé et méfiant, vinrent nous serrer la main, et les fusils restèrent au crochet, — car on les suspend au-dessus de la porte, comme dans les campagnes de chez nous au-dessus de la cheminée.

L'attitude de tous les Tabétouos, et par suite celle des tribus suivantes, devant dépendre de l'accueil de Diutou, nous désirions tenir un grand palabre, afin d'expliquer solennellement nos intentions et de dissiper toute prévention hostile. Kapé Yékiré convoqua donc pour le lendemain tous les membres de la tribu des Nénés qui lui obéit.

Tout de suite se présentait une question qui allait être pendant toute notre mission une préoccupation continuelle, celle des vivres. On l'a dit depuis longtemps : le grand art pour

l'explorateur est de savoir manger, boire et dormir. Il n'en est point de lui comme des gens civilisés qui font cela sans s'en douter, à la façon de M. Jourdain : vivre est le grand problème, le reste se fait par surcroît. Ordinairement on emmène de grands convois ou on crée des magasins successifs au moyen de va-et-vient ; la première solution exige une armée de porteurs, qui eût effrayé les populations et amené infailliblement des hostilités, la deuxième une réelle sécurité, que nous n'aurions jamais, pour les échelons séparés. Hostains les avait sagement rejetées toutes deux : nous vivrions sur le pays, uniquement, en achetant ce qu'on voudrait bien nous vendre. Nous n'avions donc rien emporté, pas plus pour nous que pour nos hommes, sauf deux jours de conserves que chacun portait sur soi, réserve pour le cas d'absolue détresse : c'était tout.

Comme pour toutes choses, notre premier marché devait servir d'exemple aux peuplades suivantes, et il s'agissait de bien débuter. Nous appelons successivement les notables, et, moyennant un cadeau, nous décidons chacun à accepter nos prix et à persuader aux autres de les accepter. Ainsi nous obtenons, pour le riz et les poulets qui seront dorénavant notre nourriture à peu près unique, des tarifs raisonnables qui se maintiendront durant tout le cours de notre mission, les gens d'un village les indiquant à l'autre[1].

Partout la première chose à faire est de gagner les gens influents.

Qu'on ne croie point cependant que le marché fut jamais facile : je prie le lecteur de vouloir bien songer que les habitants ne cultivent que juste ce qui leur est nécessaire ; qu'ils devaient, avant de nous le vendre, décortirquer leur riz en le pilant dans un mortier, opération longue et pénible ; que, n ayant de leur vie

1. En réalité, les prix se bonifieront pour nous à mesure que nous avancerons, car, subrepticement, nous substituerons à la boite de conserve qui sert à mesurer le riz une autre plus grande, puis une autre encore, et à la fin nous aurons pour le même prix le double de riz. Et ce sera parfaitement honnête : nos marchandises doivent augmenter de valeur à mesure que nous nous éloignons de la côte.

jamais rien vendu[1], ils éprouvaient à chaque poignée de riz échangée l'appréhension d'être dupés que ressentent de bons paysans transportés subitement à Paris : qu'enfin ils n'ont en réalité besoin de rien, puisqu'ils sont habitués à se passer de tout. Aussi l'achat des vivres sera-t-il une chose terrible, exigeant une diplomatie et une patience inlassables, et qui nous mettra souvent dans la situation de gens qui ont faim, qui sont forts, et auxquels le boulanger ferme sa porte : peut-être ont-ils quelque mérite à ne pas casser les vitres.

La seule chose dont les indigènes eussent un peu envie, c'étaient les étoffes. Non qu'ils en usent beaucoup, certes, mais enfin, pour peu que ce soit, il leur en faut : si les enfants ne portent rien et les femmes peu de chose, une petite bande d'étoffe autour des reins ou bien passant entre les jambes et maintenue devant et derrière par un cordon formant ceinture, les hommes ont une sorte de caleçon tout à fait pareil à celui des Égyptiens antiques, et les vieillards drapent autour de leur taille une pièce d'étoffe assez ample retombant jusqu'aux pieds, à la grecque. Ce sont, chose inattendue, les étoffes noires, bleu foncé ou blanches qu'ils veulent ; seuls les femmes et les jeunes gens acceptent les couleurs voyantes.

Le lendemain a lieu le palabre. Devant tous les hommes des environs, nous offrons solennellement à Kapé Yékiré un superbe chapeau d'amiral, comme au plus grand chef du pays. Hostains explique ensuite notre but : nos frères blancs, qui ont capturé Samory pour le punir d'avoir tué tant de monde dans la forêt, ne sont pas très loin au Nord ; nous allons les rejoindre.

Nous ne sommes pas longtemps à nous apercevoir qu'on nous écoute avec une ironie marquée, comme des gens qui veulent faire croire des fables par trop absurdes. Nous nous étions figurés, comme tout le monde, que le passage et la prise de Samory avaient produit dans la forêt une sensation énorme. Or ici non seulement on n'a jamais entendu parler de Samory ni

1. Sauf quelques objets déterminés et de valeur fixe dont je parlerai plus tard.

de ses guerres, mais même on ignore absolument qu'il y a des blancs au Nord. Et comme nous nous récrions, on nous dit qu'il est inutile de tant inventer d'histoires : chacun sait bien, comme nous-mêmes, que la forêt n'a point de fin ; personne d'ailleurs ne peut y aller voir, à cause de grands cailloux qui se dressent au Nord comme un mur, ne laissant qu'un étroit passage où se trouve un village de neuf femmes, lesquelles sont sorcières et tuent les hommes après les avoir charmés !

Impossible de les sortir de là, de leurs grands cailloux et de leurs noires sirènes. Finalement, nous nous contentons d'exposer que nous voulons aller jusqu'au Cavally, pour décider les Panions à envoyer à la côte leurs dents d'éléphants, commerce qui fera beaucoup gagner d'argent aux Tabétouos. C'était juste ce qu'il fallait dire et tout le monde est content : la route sera ouverte.

Au fond, nous jugions une telle ignorance inadmissible : sans doute elle était feinte, pour éviter de nous fournir des renseignements et nous empêcher d'aller bien loin. Cependant, nous l'avions constatée chez tous les indigènes interrogés en d'autres points de la Côte d'Ivoire. Si elle était réelle, cela nous promettait des difficultés encore plus grandes que nous ne l'avions pensé : ou bien le Soudan était beaucoup plus loin qu'on ne croyait, ou bien des obstacles inconnus s'élevaient entre lui et la mer pour cacher ainsi son existence aux populations côtières.

Le lendemain matin nous partions pour le village de Blé. Les quatre-vingt-dix porteurs nécessaires ne se trouvèrent pas facilement : on nous avait d'abord fourni les femmes et les jeunes gens ; comme il restait des colis, les vieillards désignaient les hommes de plus en plus âgés, mais ceux-ci étaient peu disposés à subir cette corvée ; alors les fils du vieux Kapé emmenaient chaque récalcitrant derrière une case et le sermonnaient vigoureusement, au besoin à l'aide d'arguments frappants.

Voilà en somme comment l'autorité s'exerce, et le chef est obéi quand il est le plus fort.

Tout de suite, au bas du village, comme des rats dans leur trou, nous rentrons dans la forêt vierge. Une voûte immense et impénétrable, supportée par des piliers gigantesques et répandant une ombre mystérieuse, des lianes pareilles à d'énormes cordages tombant du sommet jusqu'à terre ou formant d'un arbre à l'autre des guirlandes chargées de fleurs prodigieuses, des troupes de singes bondissant sur ces ponts aériens, au milieu d'oiseaux de toutes couleurs que guettent de monstrueux serpents, voilà ce qu'évoque ce mot prestigieux de forêt vierge. La réalité est beaucoup moins admirable. Sans doute toutes ces choses merveilleuses s'y trouvent, mais on ne voit ni la voûte, ni les arbres gigantesques, ni les grandes lianes, ni les fleurs : on ne voit rien. D'innombrables petites lianes à feuilles semblables à des ficelles entrelacées, filet où le regard se prend comme les membres, forment un épais rideau que double un mur de buissons et d'arbustes et cachent hermétiquement au voyageur les secrets de cette retraite inviolable. Dans l'étroit sentier on s'avance entre deux parois compactes de verdure, et, de toute cette végétation splendide, on n'a à contempler que les basses branches qui vous fouettent le visage, les lianes traîtresses où se prennent vos pieds, et les énormes troncs tombés en travers qu'il faut escalader péniblement.

Le chemin, étonnamment sinueux, ne permet même pas de jouir de la percée qu'il ouvre : on va, tels les animaux souterrains, sans rien voir jamais. Quelques rares fleurs consolent parfois cependant : des liserons, des sortes de muguets, des orchidées. Pas un singe, pas un oiseau, pas même un serpent : comme toutes les autres bêtes qui, peut-être, sont là tout près, ils se taisent et se cachent, et le silence vous accompagne avec l'obscurité. Comment dire l'horreur de cette Forêt sans Murmures ?

La seule chose qui mette une note d'éclat et de vie dans cette



PORTE D'UN VILLAGE FORTIFIÉ.

immobilité sombre, ce sont les papillons : ils pullulent tous plus beaux les uns que les autres, et, fleurs animées, accompagnent volontiers le passant de leur vol capricieux.

Après des heures de telle marche, on comprend quelle joie c'est d'arriver à un village. L'approche en est annoncée par quelques sentiers qui rejoignent le vôtre, puis les palmiers à huiles, qui ne se trouvent qu'auprès des lieux habités, reparaissent. Enfin à un détour la lumière brille, et tout de suite on est dans le village : il n'y a point de clairière autour, les cases touchent la forêt.

Vers deux heures nous entrons à Blé. Le village est entouré d'une palissade assez forte et intelligemment organisée : à côté de chaque porte s'élève sur pilotis une petite logette qui permet de battre le sentier par-dessus l'enceinte, des jardinets

(où poussent du tabac[1] et quelques autres plantes précieuses comme remèdes ou condiments) sont entourés d'une seconde palissade qui fait un double rempart et en même temps flanque le chemin d'accès. Presque tous les villages de la forêt sont défendus de pareille façon; cependant les Tabétouos ayant renoncé aux guerres intestines, plusieurs de leurs villages sont ouverts, protégés seulement par un arceau fétiche sous lequel passe le chemin, et qui frappe de mort quiconque vient dans de mauvais desseins : ingénieux système de fortification que n'avait point prévu Vauban.

Je ne fatiguerai pas le lecteur du détail de notre réception dans chaque village; qu'il me suffise de dire que si la recommandation de Kapé Yékiré et l'exemple des femmes de Béréby et de Diutou nous valut partout un accueil sans hostilité, la vente de vivres, et l'aide de porteurs des deux sexes, ce ne fut pas cependant sans des palabres interminables et des difficultés qui risquaient à tout instant d'amener des conflits irréparables. C'était une situation de paix armée très délicate, un mélange de protestations d'amitié et de précautions militaires, qui exigeait beaucoup de patience et une grande discipline de la part de nos hommes : la moindre brusquerie de leur part eût mis le feu aux poudres.

Autour de chaque village sont plusieurs hameaux vassaux : tout chef de famille veut avoir sa résidence propre, cependant, tant qu'il n'a pas assez d'hommes pour garantir son indépendance, il s'installe près d'un chef important qui le protège. Les cultures sont toujours assez loin, souvent à plusieurs kilomètres : les habitants ne veulent pas autour d'eux de clairières qui favoriseraient l'attaque du village; puis, ne fumant pas les terres, ils sont obligés de changer chaque année de terrain. Elles leur demandent beaucoup de travail pour défricher la

1. Les indigènes cultivent un tabac assez agréable. Ils fument soit dans des pipes en terre venues de la côte, soit dans d'énormes pipes en bois faites par eux. Ils prisent de singulière façon : le tabac réduit en poudre est délayé dans de l'eau, et ce liquide conservé dans une grosse coquille d'escargot rouge est introduit dans le nez par aspiration.



ROUTE AQUATIQUE. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

forêt : on jette bas les grands arbres en en brûlant le pied et ils restent sur le sol; la petite végétation est coupée et brûlée. Le riz seul est communément cultivé, le manioc et les patates sont plus rares.

Les crânes entassés au pied de l'arbre fétiche nous permettent de connaître la faune du pays : ce sont des buffles, diverses sortes d'antilopes, des sangliers à poil fauve et à défenses très courtes, et enfin des hippopotames de Libéria. Ce dernier animal, qui n'existe que sur ce point du monde, le seul précisément inexploré, est un hippopotame d'une toute petite espèce, de la taille d'un sanglier.

Dans une case nous voyons la peau d'un animal inconnu, que les indigènes appellent *blé* comme le village autour duquel il est assez commun. Cette peau d'un gris-brun, à poil court assez rude, ressemble à celle d'un grand blaireau : malheureusement la tête et les pattes manquent. Les gens nous donnent sur le blé les détails les plus extraordinaires. Je vais les répéter, parce qu'ils nous ont été fournis identiquement pareils en divers endroits, et on verra combien il est difficile de démêler la vérité dans les histoires indigènes.

Le blé est d'une bravoure et d'une force extrêmes. Il attaque et tue tous les animaux qu'il rencontre, même la panthère, l'éléphant (!) et l'homme. Voici son procédé de combat : arrivé près de son adversaire, il lui lance — pas avec sa bouche — un jet de liquide corrosif qui l'aveugle ou lui cause des démangeaisons intolérables; alors il se dresse sur ses pattes de derrière, et, avec celles de devant qui sont comme des mains et contiennent une sorte d'excroissance dure, il l'assomme pendant qu'il se gratte! Mais voici le plus joli. Il n'est point carnivore; une fois son ennemi tué, il le dépouille de sa peau dont il se revêt, et s'en va déguisé de la sorte; seulement cette peau lui couvrant la tête, il n'y voit plus, et c'est ainsi que plusieurs ont pu être tués même par des femmes!

En faisant la part de l'imagination, on trouve là quelques traits qui rappellent le putois (jet de liquide), l'ours et le kan-

gourou (combat debout avec les pattes de devant). Peut-être y aura-t-il là un nouveau sujet d'études pour les naturalistes : la faune de ce pays est reconnue comme tout à fait spéciale et réserve bien des surprises.

L'étape très forte entre Blé et Gui nous fait suivre la ligne de hauteurs qui séparent les bassins des deux petits fleuves côtiers Nono et Dodo [1]. Nous passons plusieurs petites rivières qui coulent limpides sur un fond de sable fin, avec de jolies cascades [2]. Elles sont si charmantes que des indigènes ne rêvent point de meilleurs sentiers : une trouée toute faite dans la forêt, un sol doux, une eau rafraîchissante pour la bouche et les pieds, quelle aubaine! Et c'est le ruisseau qui sert de chemin aussi longtemps qu'il ne lui plaît pas de changer trop brusquement de direction.

Pour un Européen les cours d'eau sont fort agréables en tant que « chemins qui marchent », mais non comme chemins où l'on marche. Quand il a plu on y a facilement de l'eau jusqu'aux épaules. Et cependant ces sentiers aquatiques ont une qualité inappréciable : ils sont ravissants. La rivière ouvre une percée large de quelques mètres qui, sous la voûte plus haute, semble l'allée de quelque merveilleux jardin d'hiver, fouillis de palmiers-bambous semblables à de prodigieuses fougères. Ce sont les seuls endroits où la beauté de la végétation se laisse entrevoir.

Les différentes variétés, très nombreuses, de l'espèce des palmiers ne se rencontrent du reste que dans les fonds où l'humidité est constante [3]; partout ailleurs ce sont des arbres presque tous inconnus, mais peu différents en apparence des nôtres, sauf les géants, caïlcédras, fromagers, etc. Ceux-ci

1. Que si le lecteur distrait, auquel je parle de Nénés, de Nono, de Dodo, croit que je l'entretiens d'une nourrice berçant son petit — il ne manque que le Lolo — il veuille bien m'excuser : ce n'est pas moi qui ai inventé ces noms ridicules.

2. Le sol depuis le départ est une argile silico-ferrugineuse recouvrant du granit.

3. Sauf le palmier à huile qui préfère les terrains relativement secs et ne vient d'ailleurs que là où il est planté.



CABINET DE TOILETTE.

atteignent des tailles stupéfiantes, 60 et même 80 mètres de hauteur; leur tronc, s'arc-boutant sur des contreforts qui s'étendent de tous les côtés à plusieurs mètres, s'élève d'un seul jet, sans une branche, sans un nœud, jusqu'à une hauteur de 50 mètres; là seulement commence l'arbre, en quelque sorte, et il est encore immense. Le bois de presque tous ces arbres est de l'acajou de plus ou moins belle qualité; quelques-uns, de couleur jaune vif ou gris d'argent, seraient aussi d'excellent usage en ébénisterie. Plusieurs produisent de la gomme kopal; enfin beaucoup d'autres et une foule de lianes donnent du caoutchouc. Que de richesses en cette forêt, richesses perdues, hélas! puisque nul ne l'exploite.

Gui est à la fois le nom du village où nous arrivons et celui du chef: chaque village, en principe, a trois noms, le sien, celui de son fondateur et celui du chef actuel; quand l'un est très connu, il fait oublier les autres.

Tout autour des cases sont de petites cabines, assez pareilles à celles qu'on voit aux bains de mer: c'est là que ces messieurs

et ces dames de la localité vont prendre leur tub à l'eau chaude! Ceci n'est point une plaisanterie. Les gens de la forêt sont extrêmement propres : outre leur toilette du matin et du soir, après tout travail fatigant ils se lavent à l'eau chaude et se frottent avec du jus de citron, puis avec un peu d'huile de palme, pour se rendre la peau souple et douce. Aussi n'ont-ils nullement l'odeur qu'on croit communément caractéristique du nègre, et qui ne l'est que du nègre sale[1].

N'y étant pas mêlés, nous pouvons librement observer un palabre entre les gens de Gui et de Blé. Ils se sont assis de chaque côté de la place, formant deux camps qui ont chacun leur orateur. L'un de ceux-ci prend une sorte de verge qui appartient au chef, symbole de sa puissance. Il commence par saluer l'assemblée, en disant trois fois : « Badio »; l'assistance lui répond chaque fois en disant : « Ao. » Puis il parle; chaque membre de phrase est ponctué en mesure par les auditeurs de « hum » ou « mm » indiquant qu'on a bien compris; quand il a fini, il salue de nouveau et pose la verge à terre. Un homme sonne dans une trompe en bois dont il tire des sons variés en bouchant l'ouverture avec sa main, et impose de nouveau le silence. L'orateur adverse se lève et procède de même. Si un autre homme veut parler, il prend à son tour la verge, mais il n'a pas l'autorité des leaders désignés, et souvent il est forcé de se taire par les moqueries du public. Tous les palabres dans la forêt se tiennent suivant ce cérémonial, avec de légères variantes.

Les femmes du village ont la gracieuseté de nous offrir une soirée musicale. Elles sont assises sur plusieurs rangs dans une case; l'une d'elle chante, en agitant en mesure une sonnette, un couplet qui est ensuite repris en chœur, avec accompagnement d'une sorte de crécelle : c'est une boîte sonore en

1. Quoique les Soudanais, plus vêtus, soient moins propres, l'usage de l'eau chaude est aussi répandu au Soudan. Cette remarque n'est d'ailleurs pas nouvelle, on la trouve déjà dans René Caillé. — Les cabinets de toilette n'existent que dans quelques tribus.

bois, très plate, pleine de graines dures qu'on agite de façon rythmique (instrument que j'ai vu aussi à Madagascar).

Le 1er mars nous sommes à Bayi, hameau dont le chef est renommé comme chasseur de panthères. Chaque chasseur a sa spécialité, c'est-à-dire qu'il possède des fétiches qui doivent lui faire tuer une bête spéciale ; en réalité, croyant à leur vertu, il s'applique surtout à la poursuite de cette bête, y devient habile et y réussit, de sorte que le fétiche paraît excellent et l'est effectivement.

Le soir, nous avons la surprise d'entendre un étranger qui vient d'arriver nous adresser la parole en français : c'est un homme de Béréby qui a servi sur des paquebots. Il prétend être allé assez loin dans l'intérieur et s'offre à nous y accompagner. Nous nous informons, et nous apprenons que c'est un homme remarquable qui s'est distingué dans les guerres passées et jouit d'une grande réputation. Ainsi nous trouvons en pleine forêt inconnue l'interprète intelligent et hardi que nous avions vainement cherché sur la côte. Nous l'engageons sur-le-champ à notre service. Dès le premier jour il se révèle extrêmement habile, comprenant tout ce que nous voulons faire, nous en indiquant les moyens et les employant de lui-même. C'est l'homme qu'il faut à une mission pour réussir sans violence chez des populations sauvages, mais nullement dépourvues de sens politique. La Providence l'a mis sur notre chemin.

L'étape du lendemain, presque entière dans l'eau et la boue, nous conduit dans le bassin du Cavally : nous suivons le lit de divers ruisseaux, puis nous franchissons par deux cents mètres d'altitude la ligne de partage des eaux.

Niépa est un joli village entouré de collines qui, ici, élargissent au lieu de le fermer l'horizon ordinairement limité par les premiers arbres. A l'annonce de notre arrivée tous les habitants pris de peur se sont sauvés, malgré nos envoyés ; cependant, quand ils nous voient paisiblement installés, sans avoir tué personne, ni rien brûlé, il reviennent petit à petit.

Nous avons assez de peine à nous procurer le riz nécessaire, car, en signe de deuil à cause de la mort de Niépa, le fondateur du village, ses proches n'ont pas fait de cultures cette année. En revanche, il y a beaucoup de poules, de canards, de cabris, de moutons, et neuf bœufs qui sont les premiers que nous voyions depuis la côte : ils sont petits, avec des cornes courtes, leur poil est noir, blanc et café au lait. Les gens de la forêt ne mangent jamais leurs bœufs, excepté quand ceux-ci meurent, ou dans certaines réjouissances tout à fait extraordinaires : c'est pour eux une monnaie qui sert aux échanges.

Nous négocions pour avoir des porteurs jusqu'au village de Youkou. C'est un voyage de trois jours, il faut coucher en route au hameau de Néka, puis dans la brousse : personne ne veut venir, à moins d'un prix exorbitant.

Cependant, un frère du chef, Hamné, qui s'est distingué par son opposition, vient nous trouver à part et nous promet que, si nous lui donnons un fort cadeau, il saura bien décider la foule à subir nos conditions. Hélas ! le pot-de-vin est donc connu jusque chez ces hommes simples ! Nous acceptons sans scrupule cette pro position déshonnête, et le lendemain en effet, après une nouvelle discussion pour la forme, Hamné cède et entraîne tout le monde.

Peu avant le départ, nous entendons de violentes clameurs et la foule en tumulte se précipite chez nous : il nous faut retourner à la côte, tout de suite, sinon nous allons être massacrés. Un peu de calme obtenu non sans peine, nous apprenons que les Tépos, ayant su notre marche, ont résolu de nous attaquer : ils sont en grand nombre près d'un village voisin et vont s'embusquer sur notre passage.

La nouvelle est grave, car, je l'ai déjà dit, si nous commençons à nous battre, nous ne cesserons plus. Néanmoins, sans rien laisser paraître : « La route de Youkou passe-t-elle en pays Tépo ? » demandons-nous. On répond que non. « Eh bien, les Tépos ne peuvent venir nous attaquer chez les Tabé-



PASSAGE DE LA RIVIÈRE LA NÉKA, LA NUIT.
DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS UN CROQUIS.

touos, car ce serait un acte d'hostilité envers ceux-ci. » En effet, une incursion armée d'une tribu sur le territoire d'une autre équivaut à une déclaration de guerre. Les indigènes, frappés de cette tranquilité et admirant que nous connaissions leurs lois, sont ravis de notre confiance en leur honneur. Ils jurent qu'ils nous défendront, qu'ils viendront tous avec nous, qu'ils se moquent des Tépos : c'est un véritable enthousiasme !

Plusieurs hommes vont prévenir les Tépos d'avoir à rentrer chez eux.

Notre départ est fixé à deux heures, l'étape étant courte jusqu'à Néka; mais les porteurs auxiliaires n'arrivent que l'un après l'autre, et c'est à quatre heures seulement que nous pouvons partir.

Divers incidents retardent la marche, la nuit tombe, et bientôt l'obscurité devient absolue : il faut renoncer à faire un pas.

Tous les indigènes ont pris les devants, nous sommes seuls : ne nous aurait-on pas à dessein égarés pour nous livrer aux Tépos embusqués ?

Par bonheur, l'homme qui porte la cantine où sont nos photophores [1] se trouve à côté d'Hostains, celui-ci les fait allumer et, grâce à leur lumière, il part en avant. Une heure après, il revient avec tous les gens de Néka portant des torches, et nous pouvons, avec mille peines, atteindre le village : nos inquiétudes étaient vaines, nulle embûche ne nous avait été tendue. Malheur cependant aux gens surpris par une nuit sans lune dans cette forêt ! Impossible de faire un mouvement; il n'y a qu'à s'étendre par terre là où l'on se trouve. Et cette surprise se produit facilement, car les arbres cachent le soleil et on ne s'aperçoit pas que le jour baisse.

Cet incident nous permet d'observer un phénomène curieux de phosphorescence : de nombreuses feuilles mortes mettent sur le

1. Sorte de lanterne à pied très pratique, universellement employée aux colonies.

sol des taches lumineuses, des lianes semblent des serpents de feu [1].

A Néka, nous trouvons des arachides ainsi que des kolas et des oranges amères ; chaque village a quelques arbres fruitiers, rares sauf les bananiers. Sur la place, un piquet garni d'un bouquet de feuilles de palmiers, en forme de parapluie à demi-fermé, sert d'abri à une foule d'hirondelles pareilles aux nôtres [2].

Des enfants jouent du gréi, grossier rudiment du balafon soudanais : six lamelles de bois, de longueur différente, posées sur deux planchettes parallèles ; on frappe ces lamelles avec des baguettes, et cela donne à peu près : do, ré, ré, *dièze*, mi, fa *dièze*, sol.

L'instrument de musique le plus en faveur, c'est une petite cithare à six cordes, montée sur une calebasse sonore, appelée bouo. Nous en avons trouvé d'accordées de diverses façons ; j'ai noté celle-ci : do, ré *bémol*, ré, mi *bémol*, mi, fa, et : do, ré, mi *bémol*, fa, sol, la. La main gauche râcle toutes les cordes à la fois, pendant que la main droite étouffe trois cordes alternées, puis les trois autres, de sorte que les trois cordes libres sonnent en arpège, donnant do, ré, mi et ré *bémol*, mi *bémol*, fa ou bien do, mi *bémol*, sol et ré, fa la. Le rythme, assez curieux, donne quelque intérêt à cette monotone répétition. Une seule fois j'ai vu employer assez joliment en tierces le second mode d'accord qui donne une gamme grecque.

Nous avons vu aussi des guitares (dougou), mais rarement et jamais en bon état.

Les tirailleurs, auxquels je suis forcé d'imposer une sévère discipline, et qui ne voient pas venir la guerre et ses aventures, mais des marches et des privations, témoignent leur mécontentement par une grève spéciale, prélude d'actes plus graves : ils refusent de manger et laissent au milieu de la place les vivres

1. Il a plu la veille ; l'humidité produite a-t-elle un rapport avec ce phénomène que nous n'avons observé que deux fois, malgré les nombreuses nuits passées dehors par tous les temps ?

2. Il y a aussi des hirondelles bleues plus rares.

distribués, sous prétexte qu'ils n'ont point de sel. Il est en effet impossible de leur en donner, car dans le pays il n'y en a qu'une infime quantité, apportée de la côte : les indigènes ne s'en servent guère que comme friandise, ils le remplacent par du piment.

Encore peu connu de mes hommes, ayant beaucoup à leur demander, je ne crois pas prudent d'user de rigueur : ils sont les maîtres de la situation, car il suffirait qu'ils commettent un acte de violence quelconque envers les indigènes pour que nous soyons attaqués et la route fermée. Et puis, je trouve qu'en effet ils sont plus privés que de raison, menant une vie très dure, et n'ayant rien pour se procurer la moindre douceur, car la solde ne leur sera payée qu'au Soudan. Comme cependant je ne veux pas paraître céder en leur achetant du sel, je leur annonce, après avoir exigé qu'ils acceptent la distribution refusée, que chaque homme recevra chaque jour une feuille de tabac prélevée sur notre pacotille et avec laquelle il achètera ce qu'il voudra. Cette solution imprévue les enchante [1].

Si je raconte cet incident, c'est qu'on aurait tort de croire que la fidélité et le dévouement des Sénégalais, maintes fois célébrés avec raison, sont tout naturellement acquis à leurs officiers. Non, le prestige du chef est personnel, il faut qu'il se fasse apprécier et aimer de ses hommes. Et on verra plus loin ces tirailleurs, prêts à se révolter parce qu'ils manquent de sel, accepter gaiement des privations infiniment plus dures et même, chose extraordinaire, prendre volontairement la charge d'un porteur manquant ou malade.

L'étape du lendemain nous fait franchir, par trois cents mètres d'altitude, le mont Kédio, massif important où commence le territoire des Krépos, dernière tribu tabétouo. La brousse est si épaisse que même de cette hauteur on n'a aucune vue.

Nous marchons en prenant toutes nos précautions contre une

1. C'est un moyen presque infaillible : dans les cas difficiles, ne pas céder sur le point litigieux pour ne pas paraître reconnaître sa faiblesse ou ses torts, mais accorder spontanément autre chose. L'esprit mobile du noir oublie son grief pour se réjouir de l'avantage inattendu, et l'autorité du blanc est sauve !

attaque possible des Tépos. Le soir, notre camp est établi sur un petit plateau à pentes raides. Il est défendu à l'aide d'un dispositif spécial : une double rangée de fils de fer, qu'un seul homme porte enroulés sur une bobine et qui peuvent être déroulés en cinq minutes, forme une enceinte de trente mètres de diamètre destinée à empêcher une irruption violente ; on attache à ces fils des sonnettes qui donneront l'alarme. A dix mètres, en dehors, un autre fil de fer placé à vingt centimètres de terre forme une seconde enceinte également munie de sonnettes, et doit faire trébucher les assaillants ; entre les deux, les bois abattus s'opposeront encore à leur marche. Cela ne serait pas très sérieux le jour, mais la nuit ce sera un réel obstacle et un avertisseur automatique [1]. Les indigènes qui campent à quelque distance sous des abris de feuillage ont été invités à ne pas approcher, crainte de méprise ; d'ailleurs ils n'en ont guère envie, ils nous ont vu organiser des défenses avec des objets inconnus, et cela les a frappés de respect : les blancs ont tant de secrets ! Tout le monde saura dorénavant qu'on ne peut nous approcher la nuit à cause de nos fétiches.

Une panthère gronde aux alentours du camp, une tornade nous transperce, mais de Tépos, point.

Le lendemain nous arrivons à Youkou. Depuis une demi-heure nous sommes sortis à la fois de la montagne et de la forêt : toute la vallée n'est qu'une suite de culture et d'anciens champs où la brousse est encore basse, et on marche enfin à ciel découvert, ce qui malgré le chaud soleil nous est une grande joie.

Le village, le plus gros que nous ayons rencontré depuis la mer, a 36 cases. Le chef, nommé aussi Youkou, est un homme de 50 ans : une pièce d'étoffe drapée autour des reins et des jambes, le torse nu avec une chlamyde sur l'épaule, la tête puis-

1 J'avais également emporté un système de cordons porte-feu, destinés à allumer des feux tout préparés à cent mètres au dehors, de façon à éclairer par derrière les agresseurs tout en nous laissant dans l'ombre. Mais l'humidité est telle dans la forêt que nous n'avons pu les utiliser. Dans les pays secs comme le Soudan septentrional et le Sahara, ce procédé pourrait, je crois, rendre de grands services.



LE CHEF YOUKOU.

sante et rusée, il a un aspect antique et fait penser à l'artificieux Ulysse. Il nous reçoit affablement et très dignement : nos cases sont prêtes, et il nous offre un mouton et du riz, ainsi que des bananes, quelques oranges, papayes, ananas, de la canne à sucre et du miel [1].

Youkou est à environ 12 kilomètres du Cavally. Sur l'autre rive du fleuve s'étendent les Panions, réputés pour des sauvages intraitables. Leur première tribu, les Graoros, commence cependant depuis peu à s'apprivoiser, et un certain nombre de jeunes gens ont été envoyés à la côte pour travailler et acquérir les objets de première nécessité, fusils, poudre et étoffes. Les Krépos sont en assez bons termes avec les Graoros, et ils promettent de nous mettre en rapport avec eux, mais il faudra du temps : y aller maintenant nous vaudrait un accueil à coups de fusil.

1. L'ananas n'existe pas à l'état sauvage dans la région du Cavally ; les habitants en ont dans quelques villages. Les papayes, qui tiennent à la fois de la courge et du melon, sont moins rares, au contraire la canne à sucre est tout à fait exceptionnelle.

Nous voici donc arrivés à la limite des pays que notre heureux début chez Kapé Yékiré nous a ouverts : conformément à notre plan, il faut maintenant construire un fort et nous assurer par une nouvelle préparation un bon accueil sur un nouveau parcours.

Ce but détermine l'emplacement du poste : ce sera à l'entrée même des pays interdits, afin que les relations soient plus faciles à engager. Les renseignements recueillis nous en indiquent un parfait, un ancien village abandonné nommé Béléto, sur le Cavally, au point où la route qui mène chez les Graoros traverse le fleuve; de l'autre côté, un petit village vassal des Krépos possède des pirogues pour le passage et servira d'intermédiaire auprès des Graoros.

Mais voici qu'un courrier [1] nous apporte une grave nouvelle : les Tépos se montrant de plus en plus provocants près du poste de Tabou, un officier est envoyé avec 60 hommes pour les repousser; il débarquera le 10 mars — nous sommes le 9 — et se portera de suite en avant.

Ainsi dès demain nos troupes vont attaquer la tribu voisine ! Quoique les deux peuplades ne soient pas en très bons termes, cela risque fort d'inquiéter nos hôtes, en leur faisant croire qu'il y a un lien entre les opérations des deux colonnes et que nous dissimulons des projets belliqueux. Nous tenons un palabre pour exposer les torts des Tépos et prévenir les faux bruits qu'ils vont certainement lancer : la conduite des blancs est approuvée et les Tépos universellement blâmés. Néanmoins il est urgent que nous soyons en sécurité, et Hostains et moi partons avec quelques hommes du pays reconnaître l'emplacement du fort.

C'est avec une certaine émotion qu'à un détour du sentier nous nous trouvons subitement sur les bords du Cavally. Ainsi, en dépit des Tépos, qui paraissaient un obstacle invincible, nous voici parvenus à 150 kilomètres de son embouchure : puissions-

1. Ce fut très difficile de trouver des courriers, les gens de l'intérieur craignant d'aller à la côte, et ceux de la côte dans l'intérieur; il fallut payer des prix considérables, de 25 à 40 francs par voyage.



LE CAVALLY.

nous aussi facilement tourner tous les obstacles que nous rencontrerons encore sur son cours!

Le fleuve est magnifique : il se forme sous nos yeux par la réunion de deux grands cours d'eau, aux noms même inconnus, le Douo large de 100 mètres, et la Hana large de 60, puis tout de suite il s'étend en une nappe large de 500 mètres et se sépare en une foule de bras au milieu d'un dédale d'îles. De grands rochers noirs sortent de son sein et donnent au paysage un cachet étrange.

Quant on vient de marcher pendant tant de jours comme dans une caverne, à travers un chaos interminable de collines abruptes et de ravins marécageux dont on ne voit que la place où pose le pied, où, sous l'immense voile qui recouvre et cache la terre, tout est secret, immobile, impénétrable et semble encore dans les ténèbres de la non-vie, on est saisi de trouver tout à coup ce grand fleuve. Au milieu de cette végétation exubérante

qui le borde comme pour le cacher, qui sur chaque îlot sort de son sein comme pour le recouvrir, ses flots rapides, sous le soleil éclatant, sont une révélation du mouvement et de la vie. C'est une force qui marche, se riant des fourrés et de leurs obstacles ; rien ne l'arrête, il connaît et suit son chemin. Et ce chemin c'est le nôtre ! Il va à la mer, le domaine des blancs, il vient du Soudan, notre empire, il nous rattache à notre pays et nous indique le but : la route que nous voulons ouvrir, il la parcourt sans se lasser, depuis toujours !

Après avoir reconnu les abords, nous passons le fleuve. Mais il va être midi : nous nous faisons déposer sur un des rochers au milieu de l'eau, le théodolite est installé, je prends le point, Hostains observe l'heure. Les indigènes contemplent avec stupeur cette cérémonie incompréhensible ; nous les rassurons en leur déclarant que c'est un fétiche indispensable pour obtenir un séjour heureux près du fleuve.

Baoué, petit village sur l'autre rive, est habité par les survivants de la tribu éteinte des Sampahins ; très habilement, ils se sont affiliés à la confédération den Tabétouos tout en demeurant sur la rive Graoro, de sorte qu'ils ont à la fois sécurité et indépendance. Ils tiennent l'un des deux passages par lesquels on franchit le Cavally pour aller chez les Graoros ; l'autre est à un jour en aval, et hors ces deux points, séparés par des rapides, on ne trouve aucune pirogue. En amont, pendant trois jours, il n'y a point de village.

A la nuit tombante, nous étions de retour à Youkou ; nos guides portaient sept singes tués par nous, ce qui excita des transports d'enthousiasme augmentés par les récits des témoins sur la portée de nos fusils. Il nous fallut dès le lendemain montrer la puissance de nos armes, tout à fait insoupçonnée des indigènes, sur d'énormes troncs d'arbres qui furent naturellement traversés. L'effet produit nous engagea à recommencer dorénavant, dans chaque village, cette démonstration qui, sans doute, nous évita souvent d'en faire une plus meurtrière.

Sitôt notre résolution prise de nous établir chez les Krépos,



ARRIVÉE DU NOUAN. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

nous avions prié Youkou de convoquer tous les chefs importants, pour que notre installation dans le pays fut solennellement acceptée. Mais cette réunion n'allait pas sans difficulté : le grand chef des Krépos, Nouan, qui habitait le village de Meno, à une très forte journée de marche de Youkou, était un vieillard presque impotent qui ne se déplaçait jamais. Il y avait déjà cinq jours que nous étions là, et il n'arrivait pas ; cependant Youkou nous rassurait en annonçant toujours pour le lendemain sa venue, à laquelle il paraissait tenir encore plus que nous.

Le soir du cinquième jour, nous entendons des clameurs et un bruit de sonnettes, et nous voyons s'avancer un cortège imposant. Un grand vieillard est au centre, suivi de plusieurs guerriers ; il a une sorte de diadème, formé d'un bonnet que ceint un bandeau de peau de panthère, avec une dent pointant au-dessus du front ; il s'appuie en marchant sur un spectre figuré par une longue tige de cuivre, jadis humble tringle à rideaux ; à sa ceinture pend une clochette qui ne laisse ignorer aucun des mouvements d'un homme si illustre. Devant lui marchent quatre pages : le premier porte son immense pipe, le second son tabouret sculpté, le troisième un sac de cuir, sans doute son nécessaire de toilette, le quatrième, comme dans la chanson, ne porte rien. C'est Nouan lui-même.

La grande assemblée a lieu le lendemain. Youkou, qui a compris que notre installation sous ses auspices et dans son voisinage ne pourrait qu'augmenter son prestige, a su préparer les esprits : tous se déclarent contents de notre établissement dans le pays et promettent de nous fournir les vivres nécessaires.

Le 15 mars, avec l'aide des Krépos, nous gagnons l'emplacement de notre futur poste et y dressons nos tentes : notre première étape vers le Soudan est terminée.



CHAPITRE IV

Création de Fort-Binger. — Reconnaissances. — Hostains se rend à la Côte.

Sitôt arrivés, tout le monde se met à débroussailler. Le plateau est escarpé du côté du fleuve, en pente douce de l'autre; il est un peu trop grand, vu notre faible effectif, pour être tout entier compris dans l'enceinte du fort; néanmoins la position, une fois les abords dégagés, sera facile à défendre.

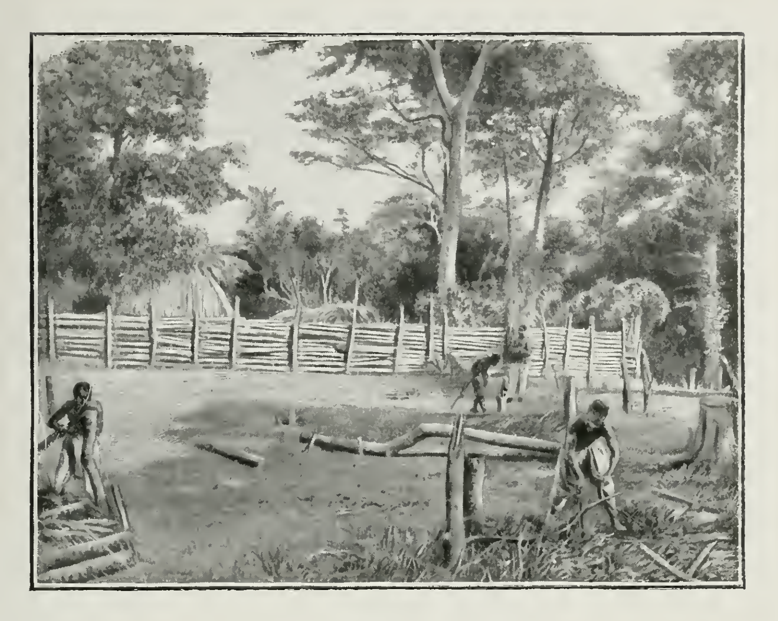
Nous faisons mettre le feu à un monceau de décombres provenant d'une vieille case, où les gens de Baoué nous assurent qu'habite un énorme serpent. Le feu brûle très lentement, car une foule de plantes vertes et même du coton [1] ont poussé sur les ruines.

Vers quatre heures du soir des cris s'élèvent et nous voyons sortir du feu un boa qui se dirige vers nous. Tout le monde à la fois se précipite sur lui : affolé par la vue de tant d'assaillants, le monstre tente à peine de se défendre et se fait stupidement tuer à coups de baïonnettes. Il a 4 mètres 50 de longueur et est gros comme la cuisse. C'est une femelle, elle s'est laissé fortement brûler avant de se décider à sortir; nos hommes fouillent aussitôt les décombres fumants et y trouvent cinquante œufs, qui sont cuits à point : c'est un régal pour les porteurs. La mort du boa cause une allégresse générale, que Sirabana nous explique : « Village comme ça, y a trop bon », car les serpents,

1. Nous en avons parfois trouvé quelques plants près des villages; nous n'avons pu savoir s'ils étaient naturels ou importés. Les indigènes n'en tirent aucun parti.



DÉFRICHEMENT DU FORT-BINGER.



CONSTRUCTION DE LA PALISSADE.

gens d'esprit qui « gagné bon tête », ne demeurent que dans des endroits tout à fait bien choisis, et pour que le boa ait tant tardé à sortir, il faut que celui-ci soit excellent.

Le défrichement fut excessivement long et pénible : chaque jour il pleuvait, tout était imprégné d'eau, et il était difficile de brûler le bois coupé, par conséquent de déblayer le terrain ; nous vivions dans un fouillis d'abattis, au milieu desquels les progrès d'installation étaient fort lents. Au bout de trois semaines cependant, le fort, composé de dix cases en bambou entourées d'une palissade bastionnée, était achevé.

Il n'avait rien de formidable, néanmoins, contre des adversaires sans discipline et armés de fusils à pierre, il offrait une sécurité suffisante. C'était nécessaire, car les esprits commençaient à s'agiter par suite de la guerre avec les Tépos, dont le début était peu heureux pour nos armes : le lieutenant Laïrle, après plusieurs combats, avait dû rétrograder sur Tabou ; le lieutenant Boutard, envoyé à son secours, avait enlevé brillam-

ment le village de Blidouba, mais les deux officiers et 24 hommes étaient blessés, et la colonne arrêtée en attendant l'arrivée d'une nouvelle compagnie demandée au Sénégal. On conçoit l'effet que ces événements, dénaturés par les Tépos, devaient produire dans la contrée, et il nous fallait redoubler d'assurance et de calme pour en imposer aux indigènes [1].

Tandis que les travaux avançaient, notre grande préoccupation était de nous procurer des vivres. Nous avions espéré trouver dans le fleuve un surcroît considérable de nourriture et, dès notre arrivée, des lignes avaient été posées par Hostains, pêcheur et chasseur émérite. Mais notre espérance fut complètement déçue : toujours les lignes étaient retrouvées cassées, de gros poissons ou des caïmans ayant emporté les hameçons. Bref, si de temps à autre un poisson vint varier notre ordinaire, jamais nous ne trouvâmes là une ressource pour l'alimentation de nos hommes [2].

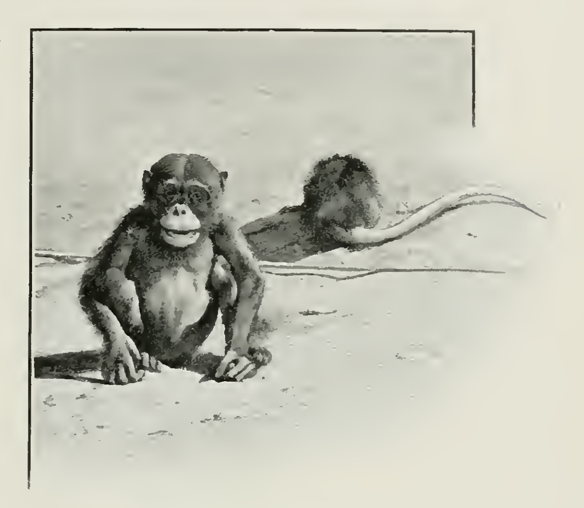
La chasse nous donna les mêmes mécomptes : dans ces fourrés impénétrables à la vue, comment apercevoir même le plus gros animal ? Les indigènes arrivent de loin en loin à tirer une pièce, car, marchant en rampant sans aucun bruit, ils peuvent parfois, d'après ses traces, approcher une bête endormie, mais un Européen c'est impossible. Il n'y a point de passages favoris, l'eau se trouvant partout et l'herbe nulle part. D'ailleurs, s'il y a de nombreuses espèces, les représentants sont rares, faute de pâturages. Tout est si bien invisible, que nous n'avons jamais *rencontré* un serpent, bien qu'ils pullulent. Il a fallu le feu pour faire sortir le boa que nous avons tué; quelques autres serpents, tous venimeux, ont été trouvés sur les arbres coupés et même dans les toits de nos cases, mais, sans des circonstances exceptionnelles, jamais ont ne les eût vus.

1. Notre situation parut si dangereuse que deux fois le ministre télégraphia de nous rappeler; ce ne fut que grâce à la confiance que montra en nous le Gouverneur, M. Penel, et sur sa ferme insistance, que le ministre revint sur sa décision. Je suis heureux de pouvoir en remercier ici M. Penel.

2. Quelques-uns de ces poissons sont fort singuliers : ils n'ont point de bouche, mais une sorte de trompe très courte.

LES SINGES.

Et puisque je parle animaux, dirai-je qu'il n'y a pas de moustiques ? C'est une chose tout à fait extraordinaire que dans ce pays de marécages continus on n'en soit pas dévoré, mais le fait est là : nulle part nous n'en avons trouvé. L'absence de moustiques est un bienfait inappréciable, car cela permet de reposer. Doit-on aussi bien lui attribuer que nous n'avons jamais eu la fièvre, ou très rarement, malgré des fatigues extrêmes? Voilà qui confirme singulièrement la théorie d'après laquelle c'est le moustique qui l'inocule.



JEUNE CHIMPANZÉ ET SINGE NOIR A CRINIÈRE ET QUEUE BLANCHES.

En fait de chasse, il fallut nous contenter de tuer des singes, les seuls animaux qu'il soit possible d'apercevoir. Qu'on ne croie pas qu'ils se montrent volontiers : un Européen non exercé pourrait marcher éternellement sans en voir un seul. Mais les indigènes sont excessivement habiles à entendre de loin une sorte de grognement qu'ils poussent en mangeant, et ils nous guidaient vers eux en frayant un passage dans le fourré. Nos porteurs, auxquels nous ne pouvions procurer d'autre viande, étaient trop heureux d'en manger, et chaque jour Hostains ou moi devions faire plusieurs heures de marche pour leur en tuer.

Mais quand au riz, base de notre nourriture, et aux poulets nécessaires pour nous et les tirailleurs, lesquels, tous musulmans, ne mangent pas de singe, la difficulté d'en trouver augmentait chaque jour. Baoué et quelques hameaux voisins furent vite épuisés, les Graoros, malgré nos efforts, ne se

montraient pas. Il devint bientôt évident qu'en dépit de leurs promesses, les Krépos des villages éloignés n'allaient pas faire



PORTE DE FORT-BINGER.

plusieurs heures de marche avec 30 kilog. de riz sur la tête pour notre plaisir, ni même pour le bénéfice que cela leur rapporterait. Il fallait trouver un motif de les attirer.

Nous eûmes tôt fait de découvrir qu'il existait une rivalité ardente entre Youkou et un autre chef, Sa. Ce fut le ressort que nous fîmes jouer pour mettre en mouvement tous les Krépos. Notre agent Hyné fut merveilleux : allant successivement de Sa à Youkou, de Youkou à Sa, il persuada à chacun d'eux qu'il devait prouver sa supériorité en se montrant, mieux que son rival, à même de nous fournir des vivres. Dès lors ce fut une lutte épique, Sa arrivant avec quinze porteurs de riz, Youkou aussitôt nous en envoyant vingt, Sa amenant un nouveau convoi, Youkou venant alors s'installer au fort en nous apportant deux moutons, Sa accourant cette fois avec un bœuf.

Les deux rivaux étaient donc ensemble chez nous, gardant une réserve très digne quand ils étaient en présence, mais, sitôt seuls avec nous, assurant chacun que c'était lui qui



BAPTÊME DE FORT-BINGER.

avait le bras le plus long de tous les Krépos. Nous profitâmes de leur réunion pour célébrer l'inauguration et le baptême de notre fort : il était complètement achevé, et au dehors un certain espace était défriché et ensemencé en riz, maïs, patates. Le 24 avril, en présence des plus importants chefs Krépos, le pavillon français fut solennellement hissé à l'entrée du poste, qui reçut le nom de Fort-Binger, en souvenir de notre illustre prédécesseur.

Nous n'avions pas assez de cartouches pour saluer le drapeau par les salves réglementaires, mais nous pouvions en employer quelques-unes à frapper l'esprit des indigènes : cela nous dispenserait peut-être d'utiliser plus sérieusement les autres. Quelques salves furent donc faites jusqu'à 800 mètres sur le Cavally, que des bancs de rochers divisent en une série

de bassins. Le résultat surpassa tout ce que les Krépos pouvaient imaginer, et chacun vint nous serrer les mains avec enthousiasme pour nous féliciter d'un tour de force si remarquable.

Le reste de la journée fut consacré à des danses exécutées, le jour par les femmes du pays, le soir par nos tirailleurs — division fort morale destinée à empêcher une trop grande intimité, agréable sans doute sur le moment, mais source de difficultés fâcheuses. — Baoué avait apporté ses tam-tam, nous avions prêté tous les flageolets et sonnettes de la pacotille : ce fut un beau charivari. L'abattage du bœuf, une distribution de tabac et du vin de palme complétèrent les réjouissances.

Tout en dirigeant les travaux du poste et en nous occupant du ravitaillement, nous avions poussé la préparation de la route et les reconnaissances dans le pays.

Le Douo se sépare en aval de Fort-Binger en une foule de bras. Ceux qui longent les rives étant bientôt coupés de rapides et impraticables, je voulus reconnaître les bras centraux. Parti en pirogue avec deux tirailleurs, je comptais me servir des îles pour m'avancer le plus loin possible, en laissant au besoin la pirogue, retenue par une corde, descendre à vide les rapides.

Tout à coup, dans un bras qui paraissait calme, nous sommes à un tournant emportés avec une violence irrésistible. Les tirailleurs pagaient vers la rive : cela n'a d'autre effet que de placer la pirogue en travers au moment même où elle est précipitée dans un rapide. Une seconde après elle était brisée, et nous à la nage au milieu des tourbillons.

Heureusement, nous pûmes nous raccrocher à un roc. La situation n'était pas fort gaie sur ce caillou : j'étais incapable de gagner la rive à la nage au milieu d'un courant si violent ; il n'y avait aucun secours à espérer, et, l'eau recouvrant le rocher de 20 centimètres, nul moyen de s'étendre, ni même de s'asseoir. J'étais plongé dans des réflexions moitié moroses, moitié plaisantes, car enfin nous n'étions pas encore morts, et puis il y avait quelque chose de comique à se trouver dans

une situation si complètement fâcheuse et apparemment sans issue, à un kilomètre seulement du fort, lorsqu'un de mes tirailleurs poussa une exclamation de joie : en sondant le fleuve, il venait de trouver sous l'eau un tronc d'arbre qui allait vers une petite île. Il n'y avait plus qu'à suivre ce pont submergé : ce n'était pas facile à cause du courant, mais, en faisant la chaîne, il nous fut possible d'atteindre une branche hors de l'eau, puis une autre ; un moment après, nous étions dans l'île, non sans soulagement, car il y a des caïmans dans le fleuve et j'ai rapporté de Madagascar une déplorable opinion de ces sauriens [1]. Nous n'étions pas au bout de nos peines, il fallut encore passer un petit bras à la nage, en franchir un autre dans les airs sur des branches d'arbres. Enfin, parvenus à une île hors des rapides, nous pûmes par des appels désespérés nous faire entendre : on arriva en pirogue à notre secours, et le sauvetage se termina près d'un bon feu.

Maintenant, c'était au tour d'Hostains de chavirer. Il voulut le faire en amont, puisque j'avais choisi l'aval, et il emmena un indigène et quatre bons rameurs, avec de quoi vivre quelques jours. En même temps que lui partit Hyné, autorisé à aller à la côte chercher sa femme et ses fils. Une heure après, ayant besoin de l'interprète Tom, je l'appelai. On le chercha en vain : il s'était sauvé ! Le misérable n'avait pu surmonter sa terreur, qu'il nous exprimait sans cesse, de s'enfoncer dans de tels pays. Ainsi nos deux interprètes Hyné et Tom disparaissaient à la fois, nous laissant sans moyens de communication possible avec qui que ce fût ! Dès lors impossible de rien faire, et si Hyné nous avait trompés et était parti pour toujours, c'était la fin de la mission. Quels infimes personnages nous tenaient à leur merci !

1. A tort, je m'empresse de le dire : autant les caïmans de Madagascar sont dangereux, autant ceux de la forêt sont inoffensifs. Nous en avons pris à la ligne (grâce à certains procédés), et même deux, dont l'un s'échappa, au filet ! mais nous avons eu beau passer notre vie dans l'eau, non seulement nous n'avons jamais été attaqués, mais nous n'en avons jamais vu un seul en liberté.

Au bout de trois jours assez mélancoliques, j'eus la joie de voir arriver un certain Tamhoui, le seul homme du pays connaissant quelques mots de charabia anglais : nous sachant sans interprètes, il venait offrir ses services, et je fus trop heureux de les accepter.

Peu après revint Hostains. Il avait remonté le Douo pendant deux jours ; plusieurs petits rapides avaient été franchis sans trop de difficultés. Il s'était arrêté au delà de Gléoulo, ancien village abandonné, au pied de rapides plus importants. Le Douo n'a aucun habitant sur ses bords jusqu'à Tasra, village Graoro, à un jour plus loin ; il fait beaucoup de détours, et il ressortait de cette reconnaissance qu'il n'y aurait pour nous que des difficultés à le remonter.

Cependant, par un courrier arrivé le 14 avril, le Gouverneur nous apprenait la nouvelle la plus importante : conformément aux promesses faites avant notre départ de Paris, une colonne de 100 tirailleurs commandée par le lieutenant Woelffel était envoyée du Soudan à notre rencontre. Elle avait dû partir de Beyla le 20 mars, gagner Nzo, près des sources du Diougou, et de là longer cette rivière qu'on supposait être le Cavally. Mais une dépêche du 27 mars annonçait que cette mission s'était mise en relation avec le village de Man qui est assez loin à l'Est du Diougou, ce qui ne s'accordait pas avec le premier renseignement.

L'envoi de cette colonne était pour nous un fait capital. Nul doute que le lieutenant Woelffel, qui s'était illustré l'année précédente en capturant à Tiaféso, près de Nzo, la moitié de l'armée de Samory, n'avançât rapidement : avec 100 tirailleurs, il n'aurait pas besoin de procéder avec la prudente lenteur qui nous était nécessaire. Notre tâche allait donc être singulièrement abrégée et facilitée.

Mais encore, pour aller au-devant de lui, fallait-il savoir d'où il venait, de Nzo ou de Man, et comment les indigènes l'accueillaient, car, s'il y avait lutte, nous devrions être prêts à en prendre notre part.

LES NIÉPOS.

Précisément arrivèrent au poste ceux qui pouvaient le mieux nous renseigner, les fils de Dia.

Dia est le chef des Niépos, tribu considérable de l'intérieur;



CAUSERIE AVEC LES INDIGÈNES.

il jouit d'une grande réputation, et Hostains en avait entendu parler au cours de sa première mission. Comme il est toujours plus facile de s'entendre avec un grand chef qu'avec beaucoup de petits, nous avions eu dès le début le projet de nous rendre chez lui, et, à peine arrivés à Youkou, nous lui avions envoyé des émissaires pour annoncer notre venue et connaître ses intentions. Dia n'avait rien répondu, mais il avait envoyé ses fils, Doubassé et Fagouo, faire une enquête sur nous, et, à notre prière, Sa les amena à Fort-Binger, malgré leurs appréhensions.

Or non seulement ils ne nous apprirent rien sur Woelffel, mais ils parurent stupéfaits de nos questions sur les blancs du Nord, sur Samory, sur la fin de la forêt, et ils nous répétèrent le plus fermement du monde toutes les sornettes habituelles : le mur de grands cailloux, l'étroit défilé, les neuf enchanteresses perfides. Ils y ajoutèrent des détails circonstanciés sur

des hommes à queue qui habitent ces régions ensorcelées : cette queue les gênant pour s'asseoir, ils font un petit trou en terre pour la mettre. Tout cela nous était dit sérieusement, au milieu d'indications évidemment exactes.

Du reste, nous n'avons jamais recueilli de renseignements qui ne fussent mêlés de fables plus ou moins ridicules ; mais qu'on se garde en pareil cas de hausser les épaules, presque toute fable a un sens caché.

Ici on pouvait vraisemblablement admettre que les montagnes rocheuses, par lesquelles, en 1897, le lieutenant Blondiaux était arrivé à Man, devenaient au Sud encore plus difficilement franchissables ; elles créaient donc un mur de cailloux. Il est naturel à l'homme, par tous pays, de placer là où il n'ose aller des choses fantastiques, et il est à remarquer que, dans ce cas, l'homme à queue est une de ses inventions les plus communes[1]. Divers officiers du Soudan en avaient entendu parler comme existant au Sud ; puisqu'à nous on les donnait comme se trouvant au Nord, c'était l'indice que les populations du Nord et du Sud n'ont entre elles aucune communication.

Et quoi qu'il en fût au fond, il y avait un parti à tirer de ces renseignements, et nous n'avons jamais manqué par la suite de nous informer très soigneusement et des grands cailloux, et des sorcières, et des hommes à queue : tantôt nous en approchions, tantôt nous leur tournions le dos, c'étaient d'admirables points de repère connus de tous, et ils nous ont été des plus utiles pour orienter notre marche.

En même temps qu'avec les Niépos, nous négociions avec Ouoro, chef des Graoros. Mais celui-ci nous fit prier de ne pas venir chez lui, sous prétexte que les provisions de l'année

1. Ceux qui ont essayé de pénétrer dans l'Afrique Centrale, vers les grands lacs, en ont entendu parler tant qu'ils n'y sont pas parvenus. (Voir Livingstone, Schweinfurth, le marquis de Compiègne, etc.). Dans l'*Almanach de Gotha* de 1783, Justus Perthes les signale au fond de l'île de Mindoro, où nul ne pouvait pénétrer. Et on sait que deux expéditions scientifiques se dirigent en ce moment vers le centre inexploré de Java, où ne peut manquer de se trouver le pithecantropus vainement cherché dans tous les pays connus, et proche parent de l'homme à queue !

étaient épuisées et que nous ne trouverions pas à manger. Cette réponse était rien moins que satisfaisante, et nous savions que les Graoros, dont aucun ne venait à Fort-Binger, n'avaient nulle envie de nous voir. Il fut donc décidé d'aller à Meno, village de Nouan et de Sa, situé sur la route des Niépos, d'y acheter tous les vivres disponibles, et d'y préparer définitivement notre départ pour chez Dia.

Le 3 mai, nous partions. Hostains avec deux pirogues sur la rivière Hana, moi longeant la rive droite; M. Bruneau gardait Fort-Binger. Nous espérions atteindre Meno dans la journée : c'était compter sans les rapides. Les premiers, que nous connaissions, furent assez facilement franchis, mais après un assez long bief tranquille, commença une série de chutes de plus d'un kilomètre de long. Les tirailleurs, tous à l'eau, s'arc-boutant sur les roches, halaient et poussaient les pirogues : elles passèrent, mais un quart d'heure plus loin il fallut recommencer. Bref, à six heures du soir, après une journée terrible, nous n'étions qu'à mi-chemin.

Heureusement nous nous trouvions en face du petit hameau de Boli, et nous y allâmes passer la nuit. C'est une ferme comme en possédent tous les hommes importants. Elles sont dissimulées dans des endroits retirés; un pauvre diable, client du propriétaire, y entretient pour lui des cultures et garde son bétail. Car tout homme qui possède a grand soin de disperser tout ce qu'il a, à la fois pour le cacher et pour éviter qu'en cas de guerre ou d'épidémie tout ne soit détruit d'un coup. Ce qui n'est pas placé dans une ferme est confié à un habitant d'un autre village. Ainsi, règle générale, tout ce qui est dans un village n'appartient pas aux habitants, et tout ce qui leur appartient ne s'y trouve pas : c'est très simple.

Comme dans tous les hameaux du même genre, les cases de Boli sont, non pas rondes, mais rectangulaires et non revêtues de terre : c'est le caractère des constructions provisoires.

La journée du lendemain est encore dure ; cependant à deux heures de l'après-midi nous atteignons le confluent des rivières

Hana et Meno, entre lesquelles sont les villages de Meno. Nouan nous reçoit cordialement. Sa accourt aussitôt de son village, Diaoudi, situé à un quart d'heure de là, puis successivement les gens de tout le pays : tous sont émerveillés de nous voir arriver avec des pirogues, car aucune n'a jamais pu remonter la rivière Hana.

Nous installons de suite le marché, mais sans beaucoup de succès : les provisions de l'année sont presque épuisées, on exige des prix fous pour la moindre poignée de riz. Les jours se passent à discuter interminablement.

C'est à peine si au crépuscule nous trouvons un moment de liberté. Nous en profitons pour aller visiter les nombreux villages et hameaux voisins. Partout on nous offre « l'apéritif ». L'apéritif, ici, c'est le vin de palme [1] : un jeune garçon part le chercher à la cave, c'est-à-dire au sommet d'un palmier; du tonneau, un vaste récipient qui se remplit constamment, il tire une pleine calebasse ; assis en cercle sur de petites chaises, nous buvons ce champagne dans des coupes de bois. Le soir tombe doucement, nous échangeons des paroles rares et simples : une grande paix nous enveloppe, et nous nous sentons tout à fait en famille !

L'illustre Kianido, la gloire des Krépos, nous raconte ses exploits : c'est le plus illustre chasseur d'éléphants du pays, il en a tué quatorze. Il part avec plusieurs tireurs et des porteurs de vivres. Quand on a découvert une trace d'éléphant, on la suit jusqu'à ce qu'on atteigne la bête ; c'est facile, car elle brise tout sur son passage, mais c'est souvent long. Si on réussit à l'approcher sans être éventé, on lui tire à bout portant un coup de fusil chargé avec une sorte de javelot, et on se sauve ; la bête blessée prend sa course, on la suit, et on recommence jusqu'à ce qu'elle tombe. Une chasse dure ainsi souvent un

1. Le vin de palme n'est autre chose que la sève de tous les arbres de l'espèce des palmiers. Il suffit pour le recueillir de faire une incision au cœur de l'arbre à la naissance des palmes. C'est un liquide sucré, laiteux et mousseux, en somme agréable.

mois. Nous recueillons beaucoup de renseignements, car des gens de nombreuses tribus viennent nous voir : Meno, dernier village de la confédération Tabétouo, est le terminus des communications avec la mer, et c'est là que les tribus de l'intérieur viennent faire leurs achats. Le San Pedro, appelé Hé ou Yé, prend sa source non loin d'ici au mont Gao, qui se rattache au Niénokoué, puissant massif dont on nous parle depuis longtemps comme de la plus haute montagne du monde. Nous en sommes tout près, et nous mourons d'envie de le voir et de le gravir, mais l'un ou l'autre sont impossibles : le Mont Blanc lui-même serait caché par les arbres voisins dont la cime borne notre horizon, et on refuse de nous y conduire, car c'est une montagne fétiche. Rien à dire à cela, nous n'avons pas envie de commettre un sacrilège et de soulever une guerre de religion.

Ce mot Niénokoué a une légende curieuse par son analogie avec celles qu'on trouve à l'origine de presque tous les peuples. Autrefois il n'y avait pas de montagne, et le pays était très peuplé. Un jour que tous les habitants étaient réunis pour célébrer la mort d'un éléphant, en dévorant ce succulent gibier, une vieille femme inconnue s'approcha et voulut prendre part au festin ; tout le monde la repoussa, sauf un homme, Ouoro, qui lui donna un morceau de viande. Quand la nuit fut venue, elle tira Ouoro à part et lui dit : « Je suis la maîtresse de ce pays, prends avec toi toute ta famille et pars de suite. » Ouoro, réunit les siens, et dès le matin s'éloigna : il s'en alla de l'autre côté du Douo, et fut la souche de la tribu des Craoros. Aussitôt qu'il fut parti, une pluie de pierres tomba et ensevelit tous les habitants : ce sont ces rocs amoncelés qui forment le Niénokoué.

On retrouve là, arrangée à la manière noire, l'histoire de la destruction de Sodome après que l'hospitalité eut été refusée aux anges, celle du déluge de Deucalion, la légende de Philémon et Baucis et mille autres. Pluie de feu, pluie d'eau, pluie de pierres, le châtiment et la morale sont toujours pareils, et cela est bien digne de remarque.

Cependant nous n'avançons pas. Au bout de cinq jours,

nous avons acheté tout le riz disponible dans le pays, et cela ne nous assure que la ration de quinze jours ! Sous des prétextes divers, les Niépos ne veulent pas nous conduire chez Dia en ce moment, et nous mêmes voyons une raison majeure à différer le départ : puisque le riz se fait si rare, nous ne trouverons plus à en acheter avant la nouvelle récolte, et nous ne pourrons que choisir entre ces deux partis : prendre les vivres de force, et ce sera la guerre, ou mourir de faim. Nous allons tâcher d'en trouver un troisième.

Le 9 mai au matin, nous repartons pour Fort-Binger, les pirogues chargées de riz. Mais presque aussitôt Hostains doit aborder, en hâte et avec la plus grande peine : il a plu toute la veille, et les eaux ont colossalement monté, il y a un courant de foudre, et déjà les pirogues ont failli dix fois couler. On les allège complètement et elles repartent, mais l'eau recouvre maintenant tous les rochers qui émergeaient, et le nombre des rapides et des écueils a décuplé ainsi que le danger. Aussi n'est-ce point une navigation, mais une natation : à chaque instant les pirogues chavirent, et tout le monde est à l'eau ; heureusement Hostains et les tirailleurs nagent comme des poissons, et les pirogues sont insubmersibles. Mais une vraie chute se présente : une des pirogues est précipitée entre deux rochers et y reste prise sous l'eau ; l'autre a vu le péril à temps et accoste. On l'abandonne amarrée à un arbre.

Nous revenons tous à pied, avec la confusion du marin qui a perdu son navire et beaucoup moins fiers que lors de notre triomphale arrivée à Meno. Cependant les tirailleurs ont montré une intrépidité et une énergie incroyables, tous sont blessés par les écueils contre lesquels ils ont été lancés par le courant, et c'est merveille qu'il n'y ait pas eu d'accident sérieux.

Nous avons la joie de retrouver à Fort-Binger Hyné qui est arrivé avec sa femme et ses deux petits garçons. Peut-être ne serait-il pas revenu, mais Hostains lui ayant envoyé notre canne, il n'a pu résister à une telle manifestation de notre volonté : connaissant l'usage, suivant lequel le bâton ou la verge

du chef sont censés le représenter, nous avions une superbe canne de tambour-major qui montrait tout de suite que nos envoyés parlaient au nom de puissants princes !

Mais la présence d'Hyné ne nous donne pas à manger. Les Niépos ne sont pas encore disposés à nous recevoir, les Graoros non plus ; d'ailleurs nous n'avons plus reçu de nouvelles de la mission Woelffel, et nous ne pouvons nous exposer à la manquer en choisissant un itinéraire différent.

Tout ceci bien pesé, il en résulte la détermination suivante : nous attendrons à Fort-Binger le commencement de la récolte ; Hostains va partir de suite pour Béréby, il y achètera les vivres nécessaires à ce séjour, et correspondra télégraphiquement avec le Gouverneur, pour obtenir des nouvelles de Woelffel et convenir de l'occupation de Fort-Binger pendant notre marche, ainsi que cela nous a été promis ; pour moi, je continuerai à préparer le route des Niépos et tâcherai d'ouvrir celles des Graoros, afin que, suivant les nouvelles de Woelffel, nous puissions choisir l'une ou l'autre.

Le 13 mai, Hostains quittait Fort-Binger avec dix tirailleurs et vingt porteurs, je gardais dix tirailleurs et dix porteurs, tous malades ou blessés.

Hostains ramenait à la Côte M. Bruneau qui, fatigué, avait demandé à rentrer.



CHAPITRE V

Mœurs des indigènes. — La famille. — Les captifs. — Justice. — Religion. — Commerce. — La tribu. — Les Tabétouos. — Histoire et légendes.

J'étais donc seul à Fort-Binger. Qu'on n'aille pas croire que j'eus le temps de m'y ennuyer une minute. Je passe rapidement sur les besognes multiples qui m'incombaient : visite et pansement des malades[1], achats de vivres, distributions, entretien de la plantation, création d'un potager, etc... Quand l'existence de vingt hommes dépend, dans ses plus petits détails, d'un seul, celui-ci ne manque pas d'ouvrage.

Mais ce qui prit tous les moments libres que je pouvais trouver, ce fut, avec la préparation de notre future route, l'étude des populations chez lesquelles nous nous trouvions. Grâce à Ilyné, qui était vraiment un noir d'espèce supérieure, j'arrivai à connaître le sens et l'origine d'une foule de coutumes. Je vais résumer ici ce qui me paraît le plus intéressant[2].

A proprement parler, il n'y a point de société, mais des

1. Tous les hommes qui me restaient étaient malades de fièvre, diarrhée dysenterie, bronchite, ou blessés, dans ce pays, comme dans toutes les contrées tropicales humides, les plaies s'envenimaient rapidement et devenaient très graves, prenant la forme d'ulcère qu'au Tonkin on appelle plaie annamite, à Madagascar plaie malgache.

2. Tout ce que je vais dire a été contrôlé par nous de mille façons, on doit donc le tenir pour vrai jusqu'à preuve du contraire, et preuve bien certaine, car ce sont choses qui ne se révèlent point sans une sérieuse étude. Cela n'empêchera sans doute pas les gens qui n'ont jamais quitté le rivage de proclamer que ce sont des fables : il est tellement plus simple de traiter les noirs de brutes que de chercher à les comprendre!



FEMMES ALLANT À L'EAU.

familles isolées. Le chef de famille est seul propriétaire, tout ce que peuvent acquérir ses frères, enfants et femmes lui appartient. Tous dépendent donc de lui et, par suite, lui obéissent, mais l'autorité, comme l'obéissance, se mesure aux besoins de chacun et ne s'exerce qu'avec ménagement. Le chef doit pourvoir de tout ce qui leur est nécessaire, et notamment de femmes, ses frères et ses fils. Et comme, étant vieux, il a autant besoin des jeunes gens que ceux-ci de lui, il n'agit presque jamais qu'avec le consentement général : c'est le règne du suffrage universel.

S'il meurt, tout ce qu'il a passe au membre le plus âgé de la famille, frère ou fils, ou, en cas d'incapacité ou de méchanceté, au suivant. Comme presque toujours le chef a un frère, les enfants sont donc déshérités. Ceci est d'une psychologie avisée : la mort de leur père les privant de leur situation privilégiée, ils ont tout intérêt à prolonger sa vie en écartant de lui le

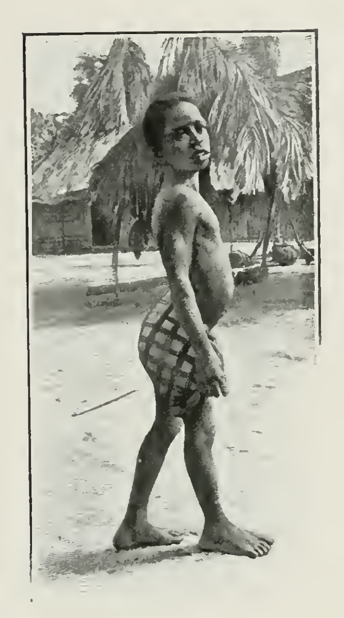
poison qui joue un grand rôle dans ces pays; si l'héritage devait passer au fils, celui-ci serait trop souvent tenté d'en hâter l'échéance. Morale : pour s'assurer l'affection de ses enfants, le mieux est de les déshériter.

Un homme a autant de femmes qu'il peut en acheter. — Le mot acheter n'est pas exact, car elles ne sont nullement captives, c'est en quelque sorte une dot qui est payée par l'époux aux parents de sa femme. — Chacune possède une case dès qu'elle a des enfants, et dispose d'une partie de la récolte ; la première épousée a le pas sur les autres, et généralement elles s'entendent bien entre elles. Elles ont beaucoup d'influence sur leur mari, qui leur montre souvent une réelle affection Si l'usage des culottes était connu, je pourrais dire que dans bien des familles ce sont les femmes qui les portent, et le « Monsieur, je retourne chez ma mère » est une menace fréquemment employée dans les scènes de ménage, et assez souvent exécutée. Dans ce dernier cas, les notables des deux villages tiennent palabre pour décider si tout ou partie de la dot doit être rendue, suivant que le divorce est prononcé aux torts du mari ou de la femme.

Les rapports des parents avec leurs enfants sont très affectueux. Jusque vers l'âge de quatre ans, une femme porte sans cesse son enfant à califourchon sur son dos, maintenu dans une sorte de hotte quand il est tout petit. Plus tard, on voit souvent le père se promener avec l'enfant perché sur ses épaules ou sur sa tête. Quand les fils deviennent grands, le père les met en ménage en leur achetant une femme. Les filles sont souvent mariée bien avant que d'être nubiles, surtout par les parents pauvres pressés de recevoir la dot. Les enfants qu'un homme a d'une captive ou que ses femmes ont d'un autre homme sont considérés comme bâtards ; on les élève comme les autres, mais ils n'héritent pas, à moins que leur mérite ne rachète leur naissance.

Il y a très peu de captifs. On ne peut en faire dans le pays, car ils trouveraient facilement le moyen de s'échapper et de rentrer chez eux, on ne peut donc garder que des captif de race

soudanaise, qui seraient repris au premier village. Pour des raisons que nous verrons plus tard, il n'arrive que peu de ces captifs, et presque tous sont achetés par les habitants du littoral, plus riches[1].



TYPE D'ENFANT.

Les captifs ne sont pas maltraités, on a trop peur qu'ils ne s'enfuient, quitte à changer de maîtres. Quand ils sont depuis longtemps chez un homme, ils sont considérés comme de la famille, ont une case, une femme, un fusil, souvent un champ dont les produits leur appartiennent en partie. Nous en avons vu un, chez les Krépos, qui s'était acquis une grande renommée à la guerre et avait le commandement de tous les guerriers; il voyageait à sa guise, et nous l'avions pris pour un chef puissant.

On voit que les mœurs sont très douces. Elles sont aussi très faciles. Les jeunes filles ont toute liberté, à condition de n'accorder leurs faveurs qu'aux gens du village; si un étranger en bénéficie, tous les hommes ont le droit, dont ils usent, de venir lui réclamer un cadeau comme dommage-intérêt : elles sont, somme toute, propriété communale. Les femmes, elles, sont propriété privée : c'est au mari qu'il faut payer le dégât. Il a tout droit sur le délinquant, mais cela se termine toujours par une indemnité proportionnée à la fortune de celui-ci : c'est le plus souvent un mouton, dont la femme coupable prépare un

1. Aucun des très rares captifs que nous avons rencontrés n'a pu nous donner le moindre renseignement : ne connaissant pas encore la langue de leurs maîtres, — tous provenaient de la déroute de Samory — ils n'avaient rien pu apprendre sur le pays traversé, et ayant marché sans cesse en faisant mille détours, ils nous assuraient qu'il fallait un an pour atteindre la limite de la forêt.

festin auquel prend part tout le village, y compris son heureux ou malheureux complice. Détail piquant, c'est généralement la femme qui va confesser ses torts à son mari : elle se lave ainsi de toute faute, en lui permettant de revendiquer ses droits contre le séducteur [1].

Cependant, quand l'époux a des soupçons et qu'il n'obtient pas de preuves ou d'aveux, il recourt au jugement de Dieu. C'est le grand moyen pour découvrir tous les crimes, notamment, quand quelqu'un meurt, pour trouver qui l'a empoisonné ou envouté, car il se trouve toujours quelque bonne âme pour insinuer que la mort n'a pas été naturelle.

L'épreuve consiste dans l'absorption d'une décoction de certain bois rouge. L'accusateur indique comment Dieu manifestera le forfait : ou bien l'inculpé mourra, ou bien il rendra le poison, soit par en haut, soit par en bas (je n'ai pas besoin de mieux préciser). En présence de tout le village, l'accusé boit le breuvage : il est reconnu coupable, si l'effet est conforme au vœu de l'accusateur; dans le cas contraire, on s'empresse par tous les moyens de lui faire rendre le poison. L'accusateur est tenu alors, en guise de réparation, à un cadeau dont la valeur varie selon qu'il a souhaité la mort ou seulement un lavage intérieur un peu brusque.

Il est bien entendu que le préparateur du poison n'opère pas de la même façon si l'accusé est de ses ennemis ou de ses amis, et que dans ce dernier cas il lui fait avaler à l'avance un antidote ou un vomitif; aussi les résultats de l'épreuve sont-ils très variables. Il n'y a presque pas d'individu qui n'ait dû, au moins une fois en sa vie, boire le bois rouge pour se justifier de quelque méfait, et ils ne s'en portent pas plus mal, bien que ce soit un poison très dangereux.

Quand l'accusé est reconnu coupable, ou bien il paie une forte amende, ou bien même il est vendu comme captif — c'est le seul

1. Ce trait de mœurs singulier se retrouve chez toutes les races qui habitent la forêt, chez les Agnis comme au Congo. Beaucoup d'autres traits encore sont communs, telle l'épreuve du poison dans tous ses détails.

cas où un homme de la forêt puisse le devenir : il n'a alors nulle possibilité de s'échapper, puisqu'il n'a point de refuge à espérer dans sa tribu — ; la peine de mort n'existe pas.

Il faut noter le procédé original employé pour empêcher de s'enfuir quelqu'un dont on veut momentanément s'assurer la présence : comme il n'y a aucune case fermant solidement, si on ne veut pas le faire souffrir en le ligottant, on se contente de lui attacher dans le dos, verticalement, une longue perche à laquelle sont maintenues liées sa tête et une de ses mains. Il peut alors aller et venir librement dans le village, mais il lui est impossible de se sauver, car la perche s'accrocherait dans le fourré et l'arrêterait.

La religion de ces peuples est une des choses les plus surprenantes : alors qu'on pourrait s'attendre à un grossier fétichisme, ce sont des croyances presque pareilles aux dogmes du christianisme.

Il y a un Dieu, Nieusoi, et un mauvais esprit, Hyné, qui lui est inférieur ; chacun d'eux a, auprès de tout homme, un envoyé invisible qui lui suggère des pensées contraires. Après leur mort les hommes bons vont auprès de Nieusoi, les méchants dans le feu où Hyné les torture [1].

En fait, ces dogmes ne se traduisent par aucun culte : il n'y a pas de prêtres, et on ne célèbre aucune cérémonie en l'honneur de Dieu. Cependant chaque fois qu'un homme boit du vin de palme, breuvage précieux, il en verse à terre quelques gouttes en disant « Nieusoi » (Dieu), libation semblable à celles des Anciens.

Mais le fétichisme ne perd pas ses droits : au dessous des Êtres

1. Je me permets de répéter que tout cela ne nous a pas seulement été dit par Hyné et par nos autres interprètes qui auraient pu pendant leurs voyages acquérir quelques éléments de notre religion ; les nombreuses questions posées à d'autres indigènes de façon à les embarrasser n'ont jamais provoqué la moindre contradiction. D'où viennent de telles croyances ? Il y a eu autrefois des missionnaires espagnols et portugais sur ces côtes ; quoiqu'ils n'aient guère quitté le rivage, leur enseignement s'est-il répandu ? ou bien des indigènes qui avaient servi sur les bateaux ont-ils rapporté les principes du christianisme ? Ces deux hypothèses sont bien peu admissibles, puisque les différentes tribus ne pénètrent pas.

Suprêmes il y a une foule d'esprits bons ou mauvais, qui se mêlent de tout se cachent partout, et qu'il importe de se concilier. Aussi les choses, les plus imprévues sont-elles fétiches, c'est-à-dire douées d'un pouvoir surnaturel et sacrées : ici un oiseau, là un arbre, ailleurs un serpent, etc... Une des premières choses à faire en arrivant dans un village est de s'informer des fétiches, car on s'exposerait à commettre de véritables sacrilèges.

Il n'y a pas plus de sorciers en titre que de prêtres, mais chaque homme possède certains secrets, qui lui ont été révélés par des vieillards et qui se transmettent ainsi éternellement. Ceux qui ont été heureux dans leurs actes ou dans leur prédictions sont réputés avoir des fétiches merveilleux, et tout le monde vient les consulter; eux mêmes le croient et ne font rien avant d'avoir interrogé le destin. Il est vrai que, si le sort leur annonce le contraire de ce qu'ils désirent, ils recommencent un peu plus tard jusqu'à ce qu'ils aient la solution espérée, et ils ne manquent pas de bonnes raisons pour expliquer le changement. Presque tous les vieillards, par le fait même qu'ils ont réussi à vivre longtemps, sont réputés grands féticheurs.

Je signalerai encore chez ces gens une croyance curieuse : c'est celle à la téléphatie. Non seulement ils pratiquent des envoûtements, comme presque tous les peuples anciens, mais encore ils prétendent observer souvent un phénomène bien connu des spirites : l'apparition à ses amis de quelqu'un qui va mourir au loin. Et ils m'ont décrit des cas tout-à-fait identiques à ceux que relève la Société des recherches psychiques.

Au point de vue politique, quelques familles forment une tribu sous l'autorité d'un chef héréditaire; quelquefois, chez les Krépos par exemple, ce chef est pris alternativement dans deux familles. Il n'a aucun pouvoir : ces gens épris d'indépendance ne supporteraient pas un ordre, mais ils sont assez sensés pour écouter et suivre un bon avis, et, si le chef est sage, il peut avoir à défaut d'autorité une réelle influence. En somme, dans la tribu comme dans la famille, le chef ne commande pas, mais il

arrive généralement à faire prédominer son opinion. La tribu se défend jalousement contre toute ingérence étrangère, et, pour cela, supprime à peu près tout rapport avec l'extérieur : chacun pour soi, chacun chez soi.

On autorise un étranger à venir, pour des affaires importantes, séjourner quelques temps dans le village, mais non à le traverser pour aller plus loin. Un territoire est comme une propriété close : on peut y être reçu, non y passer. En conséquence les gens d'une tribu connaissent un peu leurs voisins immédiats, mais rien qu'eux, et ignorent presque tout des peuples situés au delà [1].

On ne sera donc pas peu surpris d'apprendre qu'avec un tel goût pour l'isolement et une pareille aversion de l'étranger, ces gens sont passionnés pour le commerce et en font leur occupation constante.

Ce commerce roule sur quatre articles principaux : les femmes, les bœufs, les fusils, les captifs, ce dernier réservé aux gens très riches. Tous sont tarifés, avec quelques légères variations causées par l'état de l'objet lui-même.

Voici la mercuriale de la forêt :

Une femme vaut trois bœufs [2], deux pagnes, quatre brasses d'étoffe, deux marmites, deux plats de cuivre, un chapeau, une machette.

Un bœuf · trois fusils, un baril de poudre de dix livres, deux brasses d'étoffe.

Un captif : quatre fusils, un baril de poudre, quatre brasses d'étoffe, un chapeau, une machette, une marmite, vingt pierres à fusil, quatre têtes de tabac.

Une captive : trois fusil, trois brasses d'étoffe, une machette, dix pierres à fusil, trois têtes de tabac.

Un mouton ou chèvre : un fusil, ou un baril de poudre de vingt livres.

1. Évidemment il a quelques rares exceptions : pour des motifs graves guerres, ambassades, etc. — certains hommes ont traversé deux ou trois tribus.

2. Dont deux vaches et un taureau : plus loin dans l'intérieur, deux bœufs seulement, et les chapeaux, marmites, etc., disparaissent.

Tout homme a besoin d'une femme et d'un fusil. Le fusil étant l'unité monétaire, puisqu'il permet d'acheter les bœufs et par eux les femmes, chacun doit donc arriver à s'en procurer pendant sa vie un grand nombre. Ils sont apportés à la côte par les Européens : comment, sans qu'aucun homme d'une tribu puisse traverser la tribu suivante, s'en trouve-t-il entre les mains de *tous* les hommes de l'intérieur? Voici de quelle façon les choses se passent :

Un homme de la côte achète des fusils dans une factorerie et va les vendre dans la tribu voisine : le nouvel acquéreur procède de même avec la peuplade suivante en prélevant un léger bénéfice, et ainsi de suite. Mais généralement les choses vont moins simplement : le vendeur ne trouve personne en état de le payer comptant. Alors il vend à crédit, le nouvel acquéreur revend de même, et cela continue jusqu'à ce qu'il se trouve un homme en état de payer. La marchandise d'échange, bœuf ou mouton, suit alors la route en sens inverse ; chacun des vendeurs attendait le retour de son débiteur dans la propre case de celui-ci : une fois payé, il s'en retourne chez lui et il paie à son tour son créancier. Souvent avant qu'un fusil soit vendu comptant, il a traversé dix tribus : dix hommes l'on acheté et revendu, et attendent patiemment leur paiement hors de chez eux, quelquefois pendant plus d'un an. Il est procédé de même avec les marchandises qui en sens inverse s'en vont à la Côte, c'est-à-dire les bœufs, les moutons, les captifs.

La plupart des gens connus comme riches font un double trafic. Ils achètent à crédit à la fois des fusils au Sud et des bestiaux au Nord, et les revendent aussitôt en se gardant bien de payer leurs créanciers : en reculant leurs payements et en pressant leurs rentrées, ils bénéficient d'une sorte d'escompte, ils augmentent leur fonds de roulement et le nombre de leurs marchés dont chacun leur rapporte un bénéfice Ils en arrivent à vendre par avance un bœuf qu'ils n'ont pas, mais qu'ils espèrent acheter avec des fusils qu'ils n'ont pas non plus, et avec le produit de la vente à engager une nouvelle affaire.

L'esprit des indigènes exercé à ces combinaisons leur a fait découvrir une foule de procédés qui ressemblent tout à fait à ceux de la banque. Ainsi Sa, grâce à l'ivoire des éléphants tués par son frère Kianido, et qui lui appartient par droit d'aînesse, est un véritable banquier : il fait une foule d'opérations de crédit, et il a dans plusieurs tribus des intermédiaires et des succursales.

Mais on devine quelles complications inouïes ces transactions entraînent dans des pays où, si la marchandise voyage, le propriétaire est retenu à la frontière. Le même bœuf sera considéré par dix hommes différents comme leur propriété et ils auront tous raison, puisque chacun d'eux l'a acheté, et que, s'il l'a revendu, on ne le lui a pas encore payé; en même temps chacun se regarde comme possesseur des trois fusils qu'il compte recevoir. Comme de plus celui qui est actuellement détenteur d'un objet le met immédiatement en sûreté chez un ami éloigné, ainsi que je l'ai déjà dit, on peut considérer en toute vérité que rien de ce qu'on voit n'appartient à personne. Dans la pratique le résultat est simple : on ne peut rien acheter, si on n'a pas une année à perdre.

Les femmes, ai-je dit, ne s'achètent qu'en payant deux ou trois bœufs. Or les bœufs sont très rares, beaucoup de villages n'en ont pas, les plus riches en possèdent une dizaine, et cependant chaque homme a une ou plusieurs femmes. Comment expliquer ce mystère ?

D'une façon toute simple. Un homme se trouve posséder deux bœufs : vite il va se procurer une femme, pour lui, pour son fils ou son frère. Il achète dans un autre village une fille dont le père devient propriétaire des bœufs. A son tour celui-ci s'achète aussi une femme, et les deux animaux passent chez un nouveau maître. C'est une promenade sans fin; grâce à ces utiles ruminants, qui jusqu'à leur dernier jour vont poursuivre leur course à travers la forêt, tous les hommes se trouvent mariés et toutes les filles en ménage; sans eux mille filles et autant de garçons fussent-ils en présence, nulle union n'est

possible, du moins légitime : ils passent, tout devient régulier. Naturellement on s'abstient de hâter par une consommation prématurée la fin de ces infatigables agents matrimoniaux, on attend leur mort naturelle. Il faut avouer que c'est là une singulière conception du rôle du bœuf sur la terre.

Parmi toutes les tribus volontairement isolées et fermées, seuls les Tabétouos ont une organisation plus perfectionnée. Il y a une vingtaine d'années, Nieusoi [1], chef du village de Brédou, près Bayi, réunit tous les chefs des tribus Tabétouos et réussit à leur persuader de former une confédération ; les guerres intestines étaient abolies, les chemins ouverts à tout le monde, l'appui de tous promis à celui qui serait attaqué, la justice rendue par le tribunal des chefs.

Cette organisation permit aux Tabétouos de lutter victorieusement pendant une longue guerre de dix ans, d'abord contre leurs ennemis héréditaires les Papés, puis contre les Koulopoués, tribu de l'intérieur qu'ils avaient appelée à leur aide et qui, une fois chez eux, tenta de les écraser.

La guerre s'étant arrêtée par suite de l'épuisement général, leur sage constitution permit aux Tabétouos de réparer leurs ruines et de recouvrer une grande prospérité par suite du libre commerce avec la côte. C'est à l'existence de cette organisation, que nous avions dû le bon accueil de toutes les tribus, dès que la première eut consenti à nous recevoir [2].

J'ai nommé les *Papés*, ennemis héréditaires des *Tabétouos* : voilà une notion de la plus haute importance pour le gouvernement de ce pays, et qui était jusqu'à ce jour absolument igno-

1. Ce nom qui désigne le bon Dieu est très porté, ainsi que celui de Ilyné (diable). Notre agent Ilyné avait un fils appelé Nieusoi. On verra à la fin du chapitre que bon Dieu et Diable s'entendent mieux qu'on ne pense.

2. Malheureusement, il y a cinq ans, à la suite d'un jugement manifestement partial, Nieusoi fut tué et son village détruit. La guerre civile éclata, cependant les gens sages l'arrêtèrent, et on résolut de régler l'affaire dans un grand palabre. Mais Kapé Yékiré, que son âge appelait à remplacer Nieusoi, fut véhémentement soupçonné d'avoir trempé dans le meurtre. Finalement le palabre ne se réunit jamais, aucun chef n'est reconnu et, nous a-t-on dit, si les blancs ne règlent pas tout cela, la guerre recommencera bientôt.

rée; les deux noms même étaient inconnus. Ils ne désignent ni deux tribus, ni deux races, ni deux pays : c'est quelque chose comme les grands partis qui ont divisé la France sous le nom de Bourguignons et Armagnacs, l'Italie et l'Allemagne sous celui de Guelfes et de Gibelins.

Tout le pays entre la rivière Nono et le Cavally est habité par une seule race : même langue, même physique, mêmes mœurs, mêmes traditions; mais les nombreuses tribus que forme cette race, se divisent en deux grands clans, Tabétouos et Papés. Tribus et villages sont enchevêtrés étroitement les uns dans les autres [1], mais ils n'entretiennent ensemble aucun rapport, et ils se haïssent. On voit combien il est nécessaire de connaître cette distinction, qui est à l'origine de tous les conflits qui s'élèvent dans ce pays : faute de le savoir, on ne peut éviter de nombreuses maladresses [2].

La légende qui raconte l'origine de ces deux partis et de leurs noms paraîtra, je crois, curieuse, et donnera une idée des traditions historiques de ces peuples.

Il y avait au nord du pays des Tépos un personnage extraordinaire, Ouceï Bablo, qui savait des secrets merveilleux. Voulant se moquer d'un chef nommé Gui Hamné, il envoya un de ses captifs instruit par lui le saluer de sa part. Après que l'envoyé se fut baigné, son hôte lui offrit, suivant la coutume, de l'huile pour s'oindre le corps, mais à peine lui suffit-elle à se frotter les mains. On alla en chercher une pleine calebasse, mais le contenu se volatisa de même, et toute l'huile du village fut insuffisante. Alors le captif, se plaignant qu'on le traitât si mal, repartit chez son maître.

Gui Hamné savait aussi des secrets. Il expédia un de ses captifs pour l'excuser auprès de Ouceï Bablo. Celui-ci fit cadeau à

1. Ainsi Béréby Mani et Grand Béréby sont Tabétouos, entre eux Roc Béréby est Papé.

2. Les Papés nous sont hostiles, et par opposition, les Tabétouos favorables : les Tépos sont Papés, leurs voisins les Kaapos, qui ont toujours bien accueilli les blancs, Tabétouos, ainsi que tous les villages où nous avons passé.

l'envoyé de deux têtes de tabac, mais en une bouffée de sa pipe, le captif les eut consommées : tout le tabac d'Oucеї Bablo y passa, et le captif partit en se moquant de lui.

Oucеї Bablo furieux fit assassiner Gui Hamné. Le frère de celui-ci, Gui Diablo, le vengea : il alla assiéger le village d'Oucеї Bablo, le prit, tua les habitants et détruisit tout.

Cependant, quelque temps après, il apprit avec stupeur qu'Oucеї Bablo vivait toujours avec tous les siens dans son village où rien n'était changé. Il convoqua de nouveau ses guerriers, reprit le village, tua Oucеї et ses gens et brûla leurs corps. Revenu chez lui, il apprit que le village enchanté existait comme par le passé.

Gui Diablo résolut de savoir le secret d'un tel prodige : il s'empara une troisième fois du village, mais au lieu d'en tuer les habitants, il interrogea les femmes du sorcier. L'une d'elles, sous la menace de supplices, lui révéla le secret qu'Oucеї Bablo lui avait confié : il ne mourrait que si on avait soin de lui couper le petit doigt de pied. L'indication fut suivie, et le diabolique personnage, poussant un grand cri, mourut pour tout de bon.

Gui Diablo réunit alors ses guerriers et leur demanda par où ils étaient passés pour s'approcher sans être vus du village qui était bien gardé. Les uns dirent qu'ils avaient suivi un de ces petits sentiers qu'on fait pour conduire les biches à des pièges nommés *papé* ; les autres avaient suivi une trouée faite par des *touo* — buffles, au pluriel ; le singulier est *toui* [1]. — « Eh bien, dit le chef, pour conserver la mémoire de ces événements, vous qui suivez des sentiers de papé, on vous appellera Papé, et vous qui marchez par des chemins de touo, on vous appellera Touo. » Et cela fut ainsi, mais les Touos joignirent à leur nom celui de leur aïeule Tabé, qui était une femme illustre [2], et s'appelèrent les Tabétouos.

1. Qu'on remarque cette modification du substantif suivant le nombre, indice d'une langue assez perfectionnée.

2. C'est la coutume de faire précéder son nom de celui de son père ou de sa mère, quand celui-ci est connu : c'est un titre de noblesse.



TYPES TABÉTOUOS.

Quand on parle en France de nègres qui vivent nus dans une forêt, on a tôt fait que de les accabler d'un mot : « Quels sauvages ! » dit-on, et le sauvage, par définition, est un être qui a des plumes dans les cheveux, un anneau dans le nez, mange du tabac et des lapins vivants, en somme une variété inférieure de singe. Je crois que tout ce que je viens de dire modifiera tant soit peu cette opinion. Les gens de la forêt sont au contraire réellement intelligents et j'aurai plus loin l'occasion d'en citer des traits qui étonneraient chez les blancs. S'ils n'ont pas une civilisation plus avancée, c'est que la nature ne leur crée pas de besoins : le climat est tempéré, tout vêtement est inutile et la moindre case suffit comme abri ; le sol est fertile et fournit tout

ce qu'on veut, riz et légumes divers, bois pour le feu et les constructions. Que faut-il de plus? Ils jouissent de la vie et passent volontiers leurs jours à fumer nonchalamment étendus à l'ombre, leurs nuits à chanter et danser en jouant de la guitare et du tam-tam. Cela est assez naturel et il n'y a pas que chez les noirs qu'on trouve des lazzaroni. Ils sont d'ailleurs fort capables de travail quand ils en éprouvent le besoin.

On veut aussi que tous les noirs aient l'horrible type nègre qu'affectionnent les images à bon marché : bouche énorme à lèvres épaisses, nez écrasé, yeux petits et à fleur de tête, front déprimé, face glabre. Il existe en effet ce type, mais dans certaines races seulement, beaucoup d'autres n'y ressemblent aucunement : les Somalis ont fréquemment le type grec, les Peuhls le type sémitique. Les gens de la forêt, du moins les plus beaux [1], n'ont aucun des caractères du type nègre, sauf les ailes du nez très larges — mais le nez est droit, quelquefois même aquilin — ; la barbe leur vient très abondante, tous la portent et elle leur va fort bien ; les vieillards en ont souvent d'immenses, de plus d'un mètre, qu'ils portent nouées en petites tresses sur les joues, en grosses nattes roulées en forme de saucisson sous le menton, ainsi que les Égyptiens d'autrefois.

Quiconque vit chez les noirs a d'ailleurs bientôt découvert en eux une beauté perdue depuis les Anciens, car nos yeux de modernes, habitués à voir des êtres habillés ou des statues immobiles, ne la connaissent plus : celle du corps humain en mouvement. Bien ou mal faits, les noirs n'ont point la démarche alourdie par les travaux des champs, la poitrine étriquée et les épaules voûtées par la vie de bureau, ils passent leur temps à chasser, à danser, et tous leurs mouvements ont une aisance, une souplesse, une harmonie naturelle qui ravissent.

Et leur peau noire, ou plutôt bronzée, si laide dans des vêtements et sous nos ciels gris, est, vêtue seulement de soleil, une beauté de plus. On ne peint point les statues, car la couleur détourne l'attention des lignes et la moindre tare dans le teint

1. Aucune photographie des plus beaux types n'a malheureusement réussi.



PILEUSES DE RIZ.

déshonore la plus belle forme. Il en est de même pour les noirs : sous leur couleur uniforme, naturellement patinée par la lumière, les lignes apparaissent seules en pleine valeur. Avec le teint chose si fragile, si changeante, si vivante, disparaît en même temps l'impression de nudité : ces corps de bronze sont des statues animées, et l'idée ne vient pas qu'ils sont nus et qu'ils pourraient être autrement.

Quand aux femmes, on va envier notre sort en lisant ce passage du chevalier des Marchais : « Toutes les femmes de Saint-André (Sassandra) sont d'une taille assez petite, déliées et bien prises. Elles ont les plus beaux traits du monde, les plus beaux yeux, les plus vifs, la bouche petite, les dents d'une blancheur à

éblouir. Elles sont enjouées, elles ont l'esprit fin, beaucoup de vivacité et surtout un air tout à fait coquet; leur physionomie est libertine et n'est point trompeuse. » (*Voyage en Guinée, 1730*). Si les choses n'ont point changé depuis l'inflammable voyageur, que n'avons-nous choisi le bassin de la Sassandra au lieu de celui du Cavally ! Voilà des porteuses qu'il eût été agréable de regarder tout au moins. Hélas! toutes les femmes que nous avons vues, sauf deux ou trois, sont véritablement affreuses, déformées et flétries dès l'enfance par les travaux de force auxquels elles se livrent.

Tout ce que nous avions remarqué chez ces naturels, leur intelligence, leur douceur entre eux et envers leurs captifs, leurs façons polies et aisées, était si inattendu que nous riions bien de la réputation de cannibalisme qu'on leur avait faite. Un jour que nous demandions si on avait entendu dire qu'il y eût quelque part des anthropophages, Hyné et Tamhoui nous regardèrent avec étonnement : « Mais tout le monde l'est », dit Hyné: « J'ai mangé de l'homme », appuya Tamhoui avec énergie, devant notre incrédulité.

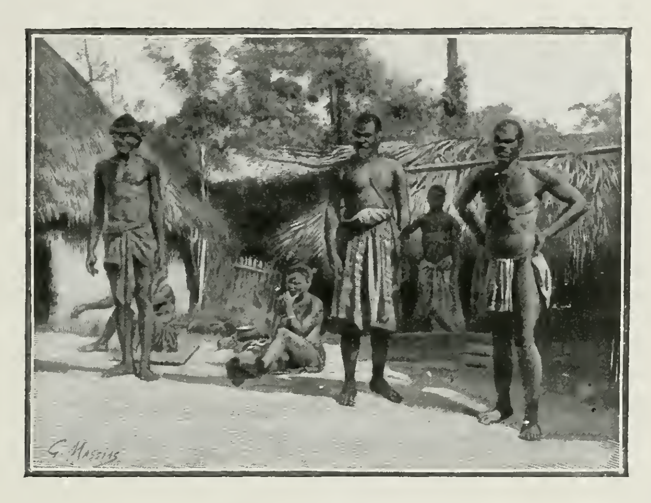
Et ils m'expliquèrent ceci : ils ne mangent pas leurs semblables par gourmandise ni par férocité. non, c'est par esprit de justice. Quand, dans une guerre, un homme a fait beaucoup de mal et que ses ennemis arrivent à le tuer, ils le mangent pour le punir de sa cruauté. Ses restes ne reposent point en terre comme ceux des honnêtes gens, ses parents ne peuvent aller pleurer sur sa tombe ; on espère aussi que, de n'avoir plus de corps, cela doit considérablement le gêner dans l'autre monde, et peut-être même empêcher sa seconde vie.

Cependant il paraît que les Tabétouos abandonnent cette coutume, si sage et si morale soit-elle : ils font encore cuire le corps de leur ennemi, mais au lieu de le manger, ils se contentent ensuite de disperser sa chair et ses ossements.

Une légende pour finir.

Le bon Dieu avait deux fils : l'aîné était noir, le cadet blanc. Quand ils furent en âge de se marier, il les envoya chercher

femme de par le monde. L'aîné arriva dans le village du Diable, et demanda la main de sa fille qui était fort jolie : celle-ci consentit et comme gage de sa foi lui donna un morceau de son



TAMHOUI ET SA FAMILLE.

pagne. Mais quelque temps après, le jeune blanc étant arrivé à son tour, elle le trouva si jolie qu'elle l'épousa incontinent.

Le cadet revint donc chez son père avec sa femme : grande fut la colère de l'aîné en se voyant joué.

Un jour, comme il était un chasseur remarquable, son frère lui demanda de le conduire à la chasse. Il l'emmena dans la forêt et, arrivé devant une caverne, il lui dit qu'une biche s'y trouvait : mais, dès que le jeune homme y fut entré pour la prendre, il boucha l'ouverture avec une grosse pierre, et le condamna à mourir de faim.

Le jeune blanc ne se découragea pas : il chercha le fond de la caverne et marcha longtemps sous terre, si longtemps qu'à la fin il découvrit une ouverture et fut sauvé. Il se trouva dans un pays tout à fait inconnu ; les gens l'accueillirent bien, et toutes les femmes voulaient l'épouser. Il vécut là sans savoir où était sa famille.

Mais un jour un captif du bon Dieu, qui s'était égaré à la

chasse, arriva là par hasard et reconnut son jeune maître ; le bon Dieu prévenu par lui accourut avec toute sa famille, et ce fut une joie générale. On demanda au blanc ce qui lui était arrivé, car son frère avait raconté qu'il s'était perdu à la chasse : le crime du noir fut alors dévoilé, et le bon Dieu ordonna de le mettre à mort. Le blanc retrouva sa chère femme, et tous vécurent très heureux.

Telle est l'origine des blancs et des noirs.

Mieux que toute explication, cette légende éclaire l'âme des gens de la forêt. Outre une analogie frappante et singulière avec l'histoire de Caïn et d'Abel et une façon naïve de se figurer la divinité qui ne diffère guère des mythologies antiques, elle révèle chez eux plusieurs notions particulièrement intéressantes : d'abord que tous les hommes, blancs et noirs, sont frères et fils de Dieu, ensuite la conscience du bien et du mal, enfin la reconnaissance de la supériorité du blanc, comme beauté — toutes les femmes l'aiment, — comme intelligence et fermeté d'âme — voir la conduite du jeune homme dans la caverne, — enfin comme vertu ; quant au noir, il est vilain, peu réfléchi et méchant.

Pense-t-on qu'il n'y ait rien à tirer de populations qui, d'elles-mêmes, ont conçu de telles idées ?



CHAPITRE VI

Reconnaissance chez les Graoros. — Retour d'Hostains. — Départ de Fort-Binger.

Depuis le départ d'Hostains la pluie n'avait pas cessé de tomber chaque jour, quelquefois torrentielle ; le fleuve avait considérablement monté, inondant ses rives ; les moindres dépressions étaient des marais profonds. On ne pouvait circuler qu'en ayant fréquemment de l'eau jusqu'au cou.

Les vivres se faisaient rares à Fort-Binger, malgré la diminution du nombre des rationnaires, et aussi celle de la ration : 500 grammes de riz par homme et par jour. Je ne trouvais plus rien dans le pays et la situation devenait critique, lorsque j'eus la surprise de voir entrer au fort, tout seul, un blanc [1].

C'était M. Vinet, un jeune Français établi à la Côte qui s'était courageusement chargé de m'amener un convoi de vivres. L'effet produit par notre installation dans le pays était si grand, qu'il n'avait rencontré aucun obstacle. Cependant ses gens, dont l'effroi augmentait à mesure qu'ils s'éloignaient de la côte, avaient nettement refusé de dépasser Youkou : l'idée de voir le Douo, selon leur croyance plein de dragons de feu et autres monstres fantastiques et au delà duquel habitaient les féroces Panions, les avait absolument terrifiés. M. Vinet arrivait donc seul, conduit par un homme de Youkou.

Je fus naturellement très heureux de lui offrir une hospitalité, hélas! bien mesquine, puisque je manquais de tout, et de revoir

1. A la vérité, les indigènes me l'avaient annoncé, mais cent fois ils nous avaient signalé des blancs imaginaires.

une figure blanche. Après trois jours de repos[1], pendant lesquels je fis transporter au poste le riz qu'il avait laissé à Youkou, il regagna la mer sans incident[2].

Le 11 juin un nouveau convoi arriva à Youkou ; les porteurs étaient des gens de la côte qu'Hostains avait, par des prodiges de diplomatie, su décider à pénétrer dans ces régions terrifiantes. Mais les nouvelles étaient mauvaises : la fièvre jaune ayant éclaté à Grand-Bassam, les bateaux ne touchaient plus nulle part, et Hostains ne trouvait que peu de riz dans le pays ; sa correspondance avec le Gouverneur n'avançait guère, par suite d'accidents à la ligne télégraphique ; bref son retour était différé.

Ce retard forcé était des plus fâcheux. Sitôt commencée la nouvelle récolte, en fin juillet, nous devrions profiter d'une courte période un peu moins pluvieuse pour marcher le plus vite possible. Or, avant de partir, il fallait reconnaître quel cours d'eau était réellement l'origine du fleuve baptisé Cavally à son embouchure : était-ce le Douo, ou le Douobé qui conflue avec lui un peu plus bas et dont le nom signifie « pareil au Douo » ?

De plus, j'avais eu l'heureuse chance d'attirer à Fort-Binger un homme d'une tribu inconnue et lointaine, les Sapos ; une fois apprivoisé, il m'avait fourni les renseignements les plus précieux sur son pays, situé sur la rive droite du Douobé et, d'après l'orientation présumée du fleuve et la distance, sans doute peu éloigné du Soudan. Il y avait donc là une nouvelle route, et précisément elle traversait les régions que nos instruc-

1. Ses chaussures, comme toutes les nôtres, étaient complètement pourries par les marécages et percées par les branches mortes qui jonchent le sol. Pour repartir, il dut s'en faire d'après la méthode que j'ai vu pratiquer aux montagnards de l'Asie Mineure : on place le pied sur une peau dont les bords sont relevés et taillés de manière à le recouvrir, puis on coud à cette espèce de chausson une bande de grosse toile qui forme guêtre ; l'ensemble est maintenu serré par une lanière enroulée autour de la cheville et du mollet ; on renforce la semelle en cousant sous le pied deux ou trois épaisseurs de peau.

2. Cette sécurité n'était due, hélas ! qu'à notre influence : M. Vinet revint en effet plus tard pour conclure des achats d'ivoire, mais nous venions de quitter Fort-Binger ; non seulement il ne put rien obtenir, mais, à son retour, quand les indigènes surent que nous n'étions plus là pour le protéger, ils le traitèrent fort mal et finalement le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait.



LA FORÊT VUE DU HAUT DU FORT-BINGER.

tions nous recommandaient spécialement d'étudier. Mais, pour la suivre comme pour reconnaître le Douobé, il fallait commencer par franchir le territoire des Graoros, qui, on se le rappelle, avaient refusé de nous recevoir.

Nous comptions néanmoins y aller dès le retour d'Hostains, mais voici que, s'il tardait, il faudrait soit sacrifier cette reconnaissance essentielle, soit reculer fâcheusement notre départ définitif.

Mon parti est vite pris : je vais aller de suite chez les Graoros. Au fond, cela est moins fou qu'on ne pourrait le croire. Venant presque seul, je n'aurai sûrement pas l'air d'un conquérant, et ils ne m'attaqueront pas, comme il arrive souvent, *par crainte* ; ils n'auront pas le temps de délibérer, si je les surprends par une venue inopinée : il faut très longtemps aux noirs pour décider quelque chose, dès qu'ils n'agissent pas instinctivement, de façon réflexe en quelque sorte ; enfin, le maintien d'une garnison à Fort-Binger, la récente venue de convois importants, le retour prochain d'Hostains, tout cela les détournera d'attaquer

un visiteur à la fois inoffensif et redoutable [1]. Je laisse au fort les hommes les plus malades, sous le commandement de l'infirmier Samba Diallo, mon meilleur tirailleur, qui les soignera. J'emmène avec Hyné cinq tirailleurs et cinq porteurs chargés de vivres. Je veux prendre comme introducteur Baoué, le chef du petit village, ou son second ; mais sous prétexte de maladie, ils refusent nettement de m'accompagner. Cette résistance n'est pas un très bon signe; je suis obligé d'employer la menace pour qu'on me donne deux guides.

A peine sommes-nous partis qu'une pluie diluvienne se met à tomber. Il faudrait trouver un nom spécial pour désigner de tels cataclysmes : ce n'est plus de la pluie, les gouttes se touchent, on se croit dans une rivière qui coulerait verticalement. Le sol se recouvre en un instant d'une nappe d'eau qui monte sans cesse et se précipite en torrents vers les fonds. Distinguer le chemin est tout à fait impossible ; il y a heureusement une petite rivière qui conduit près du village de Baoulo : nous sommes trop contents de la suivre, et c'est en marchant dedans, avec de l'eau jusqu'au cou, que nous gagnons le village.

J'envoie un peu en avant un des guides, pour que les habitants ne soient pas trop effrayés de notre arrivée. Quand nous entrons dans le village, voilà que jaillissent sur moi une vingtaine d'hommes qui brandissent leurs fusils d'un air furieux et m'adressent des apostrophes à coup sûr virulentes !

C'est parfait ! Puisqu'ils n'ont pas tiré, ils ne tireront point : ils sont vingt, nous sommes douze, ils ne se sentent pas les plus forts. Hyné, qui connaît le village, me conduit chez le chef. Celui-ci, vieillard timide qui se tenait prudemment caché, proteste de son amitié, mais excuse ses hommes, irrités que je vienne sans la permission du grand chef. Je l'assure qu'Ouoro nous a fait dire de ne pas venir uniquement parce qu'il n'avait

1. Ainsi, après que nous nous sommes efforcés de rassurer les Tabétouos en les prévenant longtemps à l'avance de notre arrivée, voici que je vais chercher à surprendre les Graoros ! Cette conduite est exactement calquée sur celle du commandant Toutée passant des Nagos chez les Baribas, et les mêmes moyens auront mêmes effets.

pas de quoi nous nourrir, que j'ai apporté à manger et n'aurai besoin de rien, qu'ainsi Ouoro sera sûrement enchanté de ma visite.

Ce discours ne convainc peut-être pas les gens, mais ils jugent commode de paraître convaincus : du moment que j'affirme être d'accord avec Ouoro, que celui-ci se débrouille avec moi, les voilà hors de cause. On me donne des cases, et nous pouvons tous, devant de grands feux, sécher nos corps et nos vêtements ruisselants.

Baoulo est sur la rive droite du Douo. Le fleuve est navigable, malgré quelques passages difficiles, en amont jusqu'au rapide où j'ai chaviré, en aval jusqu'à son confluent avec le Douobé. Du village de Podom, sur l'autre rive, part une route qui bifurque vers Grabo chez les Tépos et vers Niépa chez les Tabétouos ; aussi Baoulo, point de passage, voit-il son importance croître.

Le lendemain, supposant bien que Ouoro sait déjà mon arrivée, j'envoie un de mes guides lui expliquer que peut-être, au retour d'Hostains, nous partirons dans une autre direction, et que je n'ai pas voulu quitter le pays sans faire la connaissance d'un prince si important.

A l'entrée de Makra toute la population est massée : elle a l'air non pas hostile, mais méfiante. On me conduit dans une grande case où les notables s'assemblent, et Ouoro entre. Agé de cinquante-cinq ans environ, il a les traits fins, l'expression intelligente et énergique ; sa tête est recouverte d'une étoffe qui lui ceint le front et retombe derrière les oreilles à la mode des Égyptiens antiques. Il s'assied sur un fauteuil d'acajou et me salue trois fois, puis, se levant, il vient à moi et me serre dans ses bras [1]. A ce touchant spectacle, la joie de la foule éclate en acclamations.

1. Partout dans la forêt, les gens se serrent la main tout à fait comme nous ; en signe de vive amitié, on prend la main d'un homme entre les deux siennes ; enfin, la plus grande marque d'affection est de s'embrasser à la façon dite *des curés* en se serrant dans ses bras. Je n'ai jamais vu donner de baiser véritable ; il est vrai que les épanchements les plus tendres sont rarement publics.

Notre amitié ainsi scellée et proclamée, Ouoro se retire de suite : les entrevues publiques, surtout les premières, sont toujours très courtes ; quand on a des choses importantes à se dire, il faut ensuite les traiter en secret, par le moyen d'intermédiaires [1].

C'est donc Hyné que je charge de persuader à Ouoro qu'il doit prendre notre pavillon et reconnaître le protectorat de la France. La chose peut paraître difficile à obtenir d'un homme qui hier ne voulait pas que nous mettions le pied sur son territoire, mais je compte sur son sens politique. D'après ce que je sais, son autorité est combattue par plusieurs chefs de villages qui sont plus riches et commandent à plus d'hommes ; cependant il est le chef légitime de toute la contrée, comme descendant du premier conquérant du pays ; en traitant avec les blancs, il fera par là-même reconnaître sa suprématie sur les autres chefs. Ouoro comprend parfaitement la chose, et, le soir même, il me fait dire qu'il prendra le pavillon français.

Le lendemain matin, son frère Kamy, guerrier fameux, vient m'inviter à la chasse : en réalité, les Graoros ont envie de voir ce que valent nos fusils, et ceux qui s'en servent. Une nuée de rabatteurs se répand dans la forêt, et une bande de singes est bientôt signalée. Au premier que je tue, tous se précipitent et l'examinent, puis manifestent une joie singulière. J'ai la chance d'en tuer huit à hauteurs considérables, et nous revenons triomphalement au village.

Le soir je constate chez tous une cordialité plus grande ; je l'attribue à l'effet de nos armes, mais il y en a une raison meilleure, qu'Hyné m'apprend : c'est un singe mâle que j'ai tué le premier, excellent présage ! Si au contraire le premier animal tué par un étranger est une femelle, c'est l'annonce de querelles et de guerres. Et voyez comme ces présages sont véridiques : si l'étranger tue une femelle, tous lui reprochent aussitôt d'être

1. Les explorateurs citent partout ce même trait. Le docteur Crozat raconte qu'à son arrivée chez le Naba de Ouagadougou, lui ayant fait un long discours, le Naba partit sans en attendre la fin.



LE DOUOBÉ À MAKRA

venu avec de mauvaises intentions, il proteste, on se fâche, on l'expulse, et souvent la guerre en résulte, « afin que s'accomplisse la parole du Prophète », ainsi que dit l'Ecriture.

Les destins m'étant favorables, le pavillon français est planté le soir sur la place du village, au milieu d'une allégresse générale qui tient lieu de solennité, car, avec mes cinq tirailleurs et mes cinq porteurs, il m'est difficile de donner à cette cérémonie un caractère grandiose. Il est convenu qu'après le retour d'Hostains, si nous le désirons, Ouoro nous enverra ses gens pour transporter nos bagages chez lui d'abord, puis jusqu'à la tribu suivante. Hyné mène toutes ces négociations avec l'adresse la plus consommée.

J'avais l'intention de retourner à Fort-Binger en suivant le cours du Douobé jusqu'à son confluent, puis en remontant le Douo jusqu'à Baoulo. Il fallut renoncer à ce projet : les rives du Douobé étaient recouvertes par l'inondation et le chemin

absolument impraticable. Force me fut de prendre la même route pour revenir à Baoulo. Ce village décidément nous portait malechance, et une pluie épouvantable nous assaillit de nouveau : « Village comme ça, n'y a pas appelé Baoulo, y a appelé Beaucoup l'eau, » déclara un tirailleur qui, on le voit, maniait agréablement l'à-peu-près.

J'aurais voulu de là me rendre au confluent et au village de Sro qui le domine[1]. Il fallut aussi y renoncer. La route était sous l'eau; quant à descendre en pirogue jusqu'au confluent, impossible : les rapides commencent en amont. Les habitants de Sro ne pouvaient sortir de chez eux qu'en gagnant la rive droite du Douobé en pirogue, grâce à un petit bief tranquille. Ainsi, en cette saison, le confluent était absolument invisible.

Mais en somme je savais ce qu'il importait de savoir. Le Douobé à Makra n'a que 80 mètres de large, tandis que, avec une profondeur égale, le Douo en a 200 à Baoulo, à la même distance de leur confluent: il semblait donc démontré que le Douo — que les Graoros et toutes les tribus plus au Nord appellent Youbou — était bien le fleuve principal et le véritable Cavally, ainsi que nous en eûmes la preuve plus tard. Néanmoins le Douobé apparaissait comme une rivière importante, malheureusement coupée elle aussi de nombreux rapides.

Je rentrai sans incident à Fort-Binger, où je retrouvai tout en bon état. Ma tentative si risquée avait complètement réussi : j'avais résolu la question du Douobé, levé les principaux points du pays Graoro, cette tribu était dorénavant sous le protectorat de la France, et la route des Sapos ouverte.

Le 5 juillet enfin, Hostains arriva au poste, d'où il était parti deux mois auparavant et où je le revis avec la joie qu'on devine. Exposer la peine qu'il avait eue à rassembler des vivres et à me les envoyer, ses marches continuelles sous la pluie et dans l'eau, les difficultés créées par la fièvre jaune de Bassam qui avait supprimé toutes les communications, l'habileté et

1. J'insiste sur ce nom de Sro : quelques cartes portent, d'après un renseignement inexact, Bahora, nom complètement inconnu.

l'énergie avec lesquelles il était venu à bout des obstacles, ne serait que justice. Mais ce voyage dans des régions déjà par courues par nous n'aurait guère d'intérêt pour le lecteur ; que celui-ci m'excuse donc de lui parler trop souvent de moi : ce n'est pas ma faute si Hostains a toujours pris pour lui ce qui était le plus pénible à faire et le moins intéressant à conter, partant le plus méritoire.



M. FABRE
ADMINISTRATEUR DES AFFAIRES INDIGÈNES

Hostains avait su faire une acquisition inestimable, celle d'un second interprète : on verra si elle fut utile! C'était un indigène de Béréby, surnommé François, que l'aventure avait tenté. Son départ avait été tout à fait curieux : toute la population des environs, qui le considérait comme perdu, était venue lui faire des adieux éternels. Malheureusement, son habileté n'était pas à la hauteur de sa force d'âme.

Pour remplacer M. Bruneau, Hostains amenait M. Fabre, administrateur de Béréby, qui avait déjà mis à nous rendre service beaucoup de zèle et d'activité. Chargé des fonctions les plus fastidieuses et les plus fatigantes, acheter les vivres, au prix d'interminables discussions avec les indigènes, assurer les

distributions, veiller à l'emballage des charges et à la marche du convoi, il s'en acquitta fort habilement.

Il s'appliqua aussi ingénieusement à améliorer notre modeste table, chose importante, car il faut craindre que l'estomac débilité par le climat ne se prenne de dégoût. J'ai dit que nous n'avions emporté aucune espèce de provisions, sauf du sel, du sucre, du café et du thé, et une petite quantité d'aliments légers, légumes, confitures, champagne, réservés pour le cas de maladie [1]. Que le lecteur ne croie pas que je vais l'attendrir par l'exposé de nos privations : bien au contraire, je déclare que, sauf la quantité toujours insuffisante [2], nous sommes arrivés à faire assez bonne chère. Les Européens ont presque tous le tort d'apporter aux colonies des préjugés vraiment absurdes contre les produits du pays : on peut en tirer le plus heureux parti.

Notre plat de résistance était le *foutou*, assaisonnement très pimenté de poulet (ou de poisson, ou de viande quelconque quand on en a) avec une sauce épaisse d'amandes de palme : c'est véritablement délicieux et rendrait l'appétit à un mort. Les patates frites à l'huile de palme [3] remplaçaient les pommes de terre. Avec le manioc [4] nous faisions des croquettes savoureuses, et ses feuilles, ainsi que du pourpier sauvage, remplaçaient les épinards; le riz entrait dans mille combinaisons et tenait

1. Naturellement ni pain ni vin, et on verra que café et thé, sucre et sel viendront aussi à manquer.

2. Nous n'avions pas assez de marchandises pour marcher longtemps, à moins de nous rationner strictement. Nous n'avons donc jamais eu, par personne, qu'un demi-poulet et 500 grammes de riz ou manioc par jour. Mais il est très sain de manger peu aux pays chauds : si on s'anémie à la longue, on évite en revanche l'embarras gastrique et la fièvre qui en résulte.

3. L'huile de palme s'extrait soit du sarcocarpe de l'amande du palmier à huile, soit de la petite amande contenue dans le noyau de la première. Bien des coloniaux déclarent ne pouvoir supporter le goût de cette huile : nous n'avons jamais eu autre chose pour faire notre cuisine.

4. Le manioc est un arbuste qui atteint deux mètres de hauteur. Ses racines, qui ont la forme de grosses raves, sont comestibles et leur goût ressemble, en moins bon, à celui de la pomme de terre : on peut les manger en robe de chambre, ou bouillies, ou sous mille autres formes. C'est avec la farine de manioc qu'est fait le tapioca.

lieu de pain. Enfin, des bananes frites, bien meilleures que les bananes crues, et surtout des beignets de chou-palmiste [1], avec du miel parfois, constituaient un dessert exquis.

Comme boisson, de l'eau. Celle-ci serait excellente, sources et cours d'eau se rencontrant à chaque pas, si les pluies continuelles, lavant le sol et entraînant les débris végétaux, ne troublaient sa pureté. Nous lui donnions une saveur agréable par quelques grains de glyzine (réglisse). Quant à la faire bouillir, il n'y faut pas songer, on n'a jamais le temps de la laisser refroidir.

Cependant, la récolte approchait. Les Tépos venaient de faire leur soumission, et les Français étaient entrés à Grabo, leur capitale, succès qui nous délivrait d'un danger constant et assurait nos derrières [2]. Nous attendions encore la réponse du Gouverneur, qu'Hostains n'avait pu obtenir à Béréby, au sujet de Woelffel et de l'occupation de Fort-Binger, mais il fallait tout arrêter pour le départ.

Depuis deux mois la situation s'était modifiée. Tandis qu'une nouvelle route s'ouvrait par le pays des Graoros et des Sapos, celle des Niépos semblait se fermer. Les fils de Dia, qui devaient nous emmener chez leur père, étaient repartis sans même nous prévenir, et des bruits concernant un grand massacre de blancs dans les pays du Nord-Est nous étaient répétés avec insistance. Vrais ou faux, ces bruits révélaient chez les habitants de ces régions des dispositions peu amicales à notre endroit.

Le 25 juillet nous arriva enfin la réponse du nouveau Gouver-

1. On appelle chou-palmiste le cœur du palmier à l'endroit où les palmes se séparent du tronc; en enlevant la partie fibreuse du bois, on trouve une sorte de moelle ferme, mais tendre, d'un goût de noisette. On le mange habituellement en salade, mais, privés de vinaigre, nous avons trouvé beaucoup d'autres recettes agréables.

2. Les forces imposantes envoyées contre les Tépos, deux compagnies de tirailleurs et près de cent miliciens, avaient enlevé brillamment le village d'Olodio, mais les pertes avaient été telles qu'on fut heureux de traiter. Après deux mois de négociations les Tépos cédèrent. On voit que nous avions bien fait de découvrir un nouvel itinéraire, au lieu de suivre le Cavally depuis son embouchure, comme il paraissait naturel.

neur, M. Capest. Il déclarait n'avoir point de forces disponibles pour occuper Fort-Binger, et nous apprenait qu'on n'avait au Sénégal aucune nouvelle de la mission Woelffel [1]. Nous n'avions plus à compter que sur nous-mêmes !

Notre parti fut pris sur le champ : notre ami le Sapo fut envoyé dans son pays pour annoncer notre arrivée, et Hyné partit demander aux Graoros les porteurs promis.

Quant à notre pauvre fort, qui nous avait coûté tant de peines, nous allions l'abandonner. Nous y laisserions notre récolte arrivée à maturité, notre potager plein de légumes [2], tout ce que nous avions créé en vue de nos successeurs et qui devenait inutile.

Mais ce qui nous affligeait surtout, c'était d'abandonner les résultats obtenus par notre établissement dans le pays. Sans violence, sans à coup, nous avions acquis une autorité qui se manifestait chaque jour : on venait soumettre les différends à notre arbitrage, on nous proposait de faire sous notre direction de nouveaux chemins et de les jalonner de villages ; la sécurité régnant, l'activité commerciale s'était développée. Tout cela allait être perdu — ce qui arriva à M. Vinet le prouve suffisamment — et quand dans l'avenir on se résoudrait à reprendre notre œuvre, les indigènes croiraient à une nouvelle tentative provisoire et s'en désintéresseraient : tout abandon d'une tâche commencée compromet l'avenir.

Le 30 juillet des fanfares joyeuses éclatèrent sur l'autre rive : c'était Kamy, le frère d'Ouoro, qui venait nous chercher avec cinquante Graoros.

Le 1er août, en présence de tous les chefs et notables du pays

1. Ceci était étrange : à moins d'un massacre complet, difficile à admettre pour une si forte mission, comment expliquer que Woelffel fût assez loin à la fois du Soudan et de Fort-Binger pour que nulle part on n'eût de ses nouvelles ? Ce renseignement, qui en nous laissant ignorer la direction prise par Woelffel empêcha la jonction des deux missions, n'était pas exact.

2. Détail amusant : un des messagers qui furent plus tard envoyés pour nous remettre l'ordre de rappel et ne purent nous rejoindre, rapporta, comme preuve qu'il avait tenté de remplir sa mission, un chou de notre potager, objet tout à fait inconnu à la Côte d'Ivoire.

DÉPART DE FORT-BINGER.

Krépo venus nous dire adieu, aidés par ces Panions célèbres pour leur férocité accourus avec tant d'empressement afin de nous servir de porteurs, nous quittions Fort-Binger avec solennité, mais non sans regret.



CHAPITRE VII

Graoros. — Paloubés. — Sapos.

Nous avions le cœur un peu serré en traversant le Douo. Il était bien certain qu'aucun courrier n'oserait jamais le passer pour nous rejoindre, c'était un fossé infranchissable entre le monde civilisé et nous : nous étions désormais comme seuls sur la terre.

Mais nous n'avions pas le temps de nous laisser aller à la mélancolie : nous voulions aller coucher le soir même à Makra, et c'était une étape assez dure. La marche fut difficile : nos porteurs Graoros, ignorants de toute discipline, s'arrêtaient, posaient leur charge dans le fourré, envoyaient promener les tirailleurs qui les surveillaient; des conflits s'élevaient à tous moments. Il fallut de fréquents et longs arrêts pour remettre toutes choses en ordre. Bref, tout à coup Kamy déclara qu'il était impossible d'atteindre Makra et qu'il fallait coucher sur place.

Déjà la nuit venait : la pluie s'étant mise à tomber, l'obscurité se fit subitement. Et nous nous trouvions au milieu du sentier transformé en torrent, sans place pour camper, sans abri, sans feu, sous une pluie battante, ne voyant rien, n'entendant rien, ne pouvant faire un pas. De telles situations sont vraiment indescriptibles : elles sont si parfaitement affreuses que, quand on s'y trouve, le mieux est d'en rire.

La pluie finit par cesser ; chaque homme sabrant au hasard devant lui, un certain espace fut débroussaillé, dans lequel on



DÉPART DE FORT-BINGER.

put se grouper. Le plus pressant était d'avoir du feu et de la lumière, mais toutes nos allumettes étaient mouillées, et l'homme qui portait notre provision dans une caisse de fer était resté en arrière : il arriva à huit heures du soir ! Ce fut une affaire terrible que d'allumer du feu, le bois mouillé refusant de brûler. Il était dix heures quand nous pûmes avaler un peu de thé et de manioc grillé. Naturellement aucune mesure de sécurité n'avait pu être prise, sauf bien entendu un poste de garde ; tous nos hommes étaient couchés pêle-mêle avec les Graoros dans un désordre complet : si par hasard un guet-apens était préparé, nous aurions grand'peine à nous en tirer [1].

1. Qu'on ne s'étonne pas si cette idée de guet-apens revient souvent, sans que nos rapports avec les indigènes, tels que je les dépeins, semblent la justifier : il est certain que tous ces peuples avaient l'arrière-pensée de nous surprendre s'ils trouvaient une circonstance favorable, et c'est parce que nous en étions convaincus qu'ils ne l'ont pas trouvée ; ce qui n'a pas empêché... mais on verra plus loin.

Vers deux heures du matin, la pluie recommença de plus belle. Sous ce déluge, tout le monde se tenait serré autour des énormes feux, formés de montagnes de bois, qu'on entretenait à grand'peine en tisonnant furieusement. Les Graoros avaient entonné un chœur signifiant : « Nous sommes de vaillants guerriers qui n'ont peur de rien. » Oui, c'étaient de vaillants guerriers, pour chanter en un pareil moment : quelle nuit épouvantable! Mais aussi quelle vision pittoresque! Cette forêt sinistrement éclairée, ces chants bizarres, tous ces corps noirs et nus grouillant au milieu de ces torrents d'eau et de ces brasiers qu'ils avivaient avec de longues perches, tout cela semblait sorti d'un des cercles de l'Enfer.

En arrivant à Makra le lendemain, nous avons la joie de voir le pavillon remis par moi flotter au-dessus d'un magnifique mât peint en plusieurs couleurs. Nous sommes très bien reçus, trop bien même, car il ne semble pas qu'il soit question que nous repartions jamais. La récolte est à peine commencée, tout le monde profite des moments de soleil pour y travailler [1] ; quand nous parlons de porteurs pour aller jusqu'à la tribu suivante, on nous dit qu'il y a trop à faire aux champs. Les jours passent, et notre pacotille diminue.

Nous saisissons le calcul des Graoros. Ayant reconnu que nous n'avons point d'intentions belliqueuses, ils sont volontiers venus nous chercher, afin d'amener chez eux nos marchandises qu'ils achètent contre des vivres ; mais jamais ils ne nous aideront à partir : ce serait se priver d'une aubaine si extraordinaire. Eh bien! la même cause produira les mêmes effets sur la tribu suivante : nous envoyons Hyné chez les Paloubés pour leur persuader de venir nous chercher.

Pendant ce temps, nous pouvons à loisir étudier les Graoros. C'est une peuplade très intéressante et rien n'est plus ridicule que le sens « sauvage » attaché par les gens du littoral, qui se croient très civilisés, au surnom de Panion, qu'ils appliquent à

1. C'est excessivement long ; on ne connaît pas la faux, il faut couper épi par épi avec une machette.

tous les peuples de l'intérieur [1]. On y observe des goûts artistiques que les Tabétouos, plus à portée de la côte et séduits par les nouveautés européennes, ont cessé de cultiver. La plupart



CASES PEINTES À MAKRA.

des cases sont recouvertes à l'intérieur et à l'extérieur d'un enduit blanc sur lequel sont représentés naïvement des hommes et des animaux; quelques-unes sont entièrement tapissées de dessins d'ornement fantaisistes ou géométriques en plusieurs couleurs. Les poteries sont de forme gracieuse et chargées d'arabesques. Hommes et femmes portent volontiers des bracelets finement ouvragés, obtenus en coulant du cuivre dans des moules d'argile durcie au feu; quelques-uns sont munis de grelots. Les ouvrages de vannerie sont très soignés; les femmes font, en fibres de bambous coloriées, divers objets servant d'étuis, de pochettes, etc. La musique est aussi en faveur, ainsi qu'on l'a vu par le Chœur des Soldats exécuté sous la tempête nocturne : tous savent jouer de la cithare et du petit balafon à six touches.

La similitude des enfants avec les nôtres est curieuse : comme

1. *Panion*, littéralement « homme qui a du sel gemme »: du Nord arrive un peu de sel de provenance saharienne, tandis qu'à la côte on a du sel marin.

ceux-ci, ils ont des arcs et des fusils de bois que leur fabriquent leurs pères; rien ne les amusait plus que de jouer au soldat en imitant les tirailleurs, et même ils pratiquent le jeu du « chat perché » suivant toutes les règles. Les plantations sont grandes et bien entretenues, mais, par une imprévoyance qui surprend chez eux, les Graoros ne cultivent que le riz, dont la moisson n'a lieu qu'une fois l'an, et dédaignent le manioc, les patates, les bananes, qui mûrissent en toute saison : aussi, le produit de la récolte étant toujours gaspillé dans les premiers temps, se trouvent-ils dans la disette à la fin de chaque année.

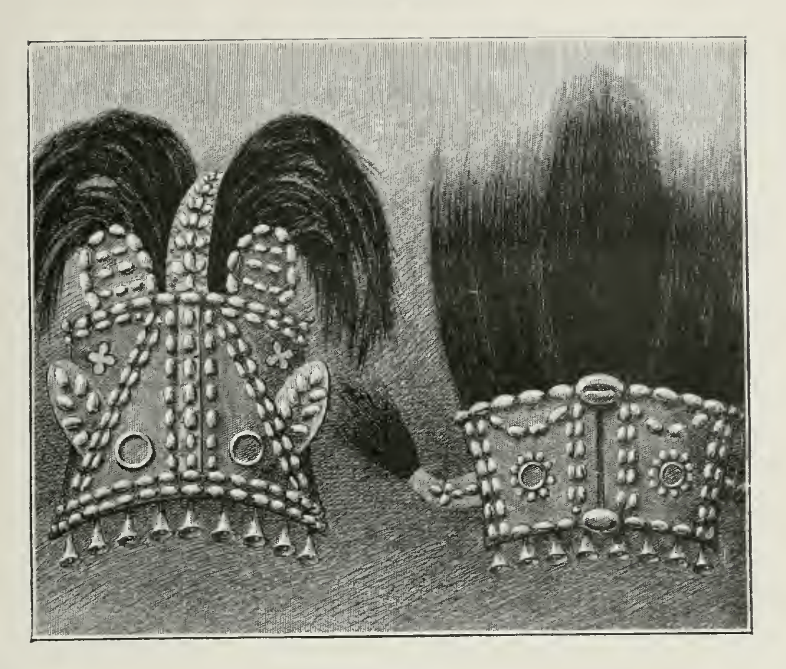


FRAGMENT DE FRESQUE.

J'ai raconté la légende qui veut que l'ancêtre des Graoros, Ouoro, ait échappé au déluge de pierres du Niénokoué. En arrivant à l'emplacement qu'occupe actuellement sa tribu, il y trouva les Guétépos; il leur fit la guerre et les battit. Les Guétépos pour s'enfuir durent franchir le Douobé : ils installèrent un pont flottant avec quelques troncs d'arbres reliés par des lianes. Pendant le passage, les Graoros survinrent, coupèrent les amarres, le pont se rompit et la plupart des Guétépos se noyèrent : aussi cette tribu est-elle très peu nombreuse et a-t-elle gardé, malgré l'ancienneté de l'injure, une rancune persistante contre les descendants de *ceux qui ont coupé la corde*.

C'est à Matoua chez les Guétépos que Hostains était parvenu en 1897, et nous eussions vivement voulu relier notre itinéraire actuel à ce point, mais, sous peine de nous brouiller avec les Graoros, il fallut y renoncer.

Les Graoros sont d'humeur batailleuse, ils ne font pas un pas dans leur propre village sans avoir le fusil chargé à la main.



CASQUES DE GUERRE.

Ils sont divisés en deux fractions souvent en mésintelligence, et la guerre éclate même au sein de chacune d'elles. Plusieurs chefs[1] essaient de s'affranchir de la suzeraineté héréditaire d'Ouoro, mais celui-ci, par son habileté et plusieurs guerres heureuses, a su la maintenir.

Son frère Kamy s'est rendu illustre par ses exploits, aussi porte-t-il le casque à peau de panthère. Un homme tué à la guerre confère à son vainqueur le droit de porter un casque en poils de chèvre ; pour deux hommes, le casque est orné de plumes d'oiseau ; pour trois hommes, de cauries[2] ; pour quatre hommes, un bandeau de peau de panthère le décore, et, pour cinq, il est surmonté de cornes de buffle. Chaque village a un chef de guerre, et parmi ceux-ci la hiérarchie s'établit suivant l'insigne du casque.

1. Notamment ceux de Bala et de Yubo, gros villages de plus de cent cases (400 à 500 habitants), tandis que Makra n'en a que cinquante-deux.

2. Petits coquillages servant de monnaie au Soudan ; très rares dans la forêt, elles y sont employées comme ornement.

Un immense pavillon fut remis solennellement à Ouoro, pour couronner dignement son magnifique mât. Quand nos quarante tirailleurs et porteurs armés [1] furent formés en carré, je me préparais à faire rendre les honneurs, lorsque Kamy me pria d'attendre un instant, puis, courant à sa case, il en revint en costume de guerre, peau de glé (singe gris, blanc, noir et feu), cartouchières, couteau, fétiches, nombreuses chaînettes de fer [2], casque, et brandissant son fusil, commença autour du pavillon une impressionnante danse de guerre, tandis qu'à côté de lui un barde inspiré l'excitait en exaltant sa vaillance et ses exploits. Voulait-il prendre part à sa manière à notre cérémonie, ou montrer à son peuple qu'il n'avait pas peur? Quoi qu'il en soit, ce fut un spectacle curieux : il simulait un combat, bondissant et frappant, les yeux fixes et presque hors de la tête, comme gouverné par un pouvoir surnaturel.

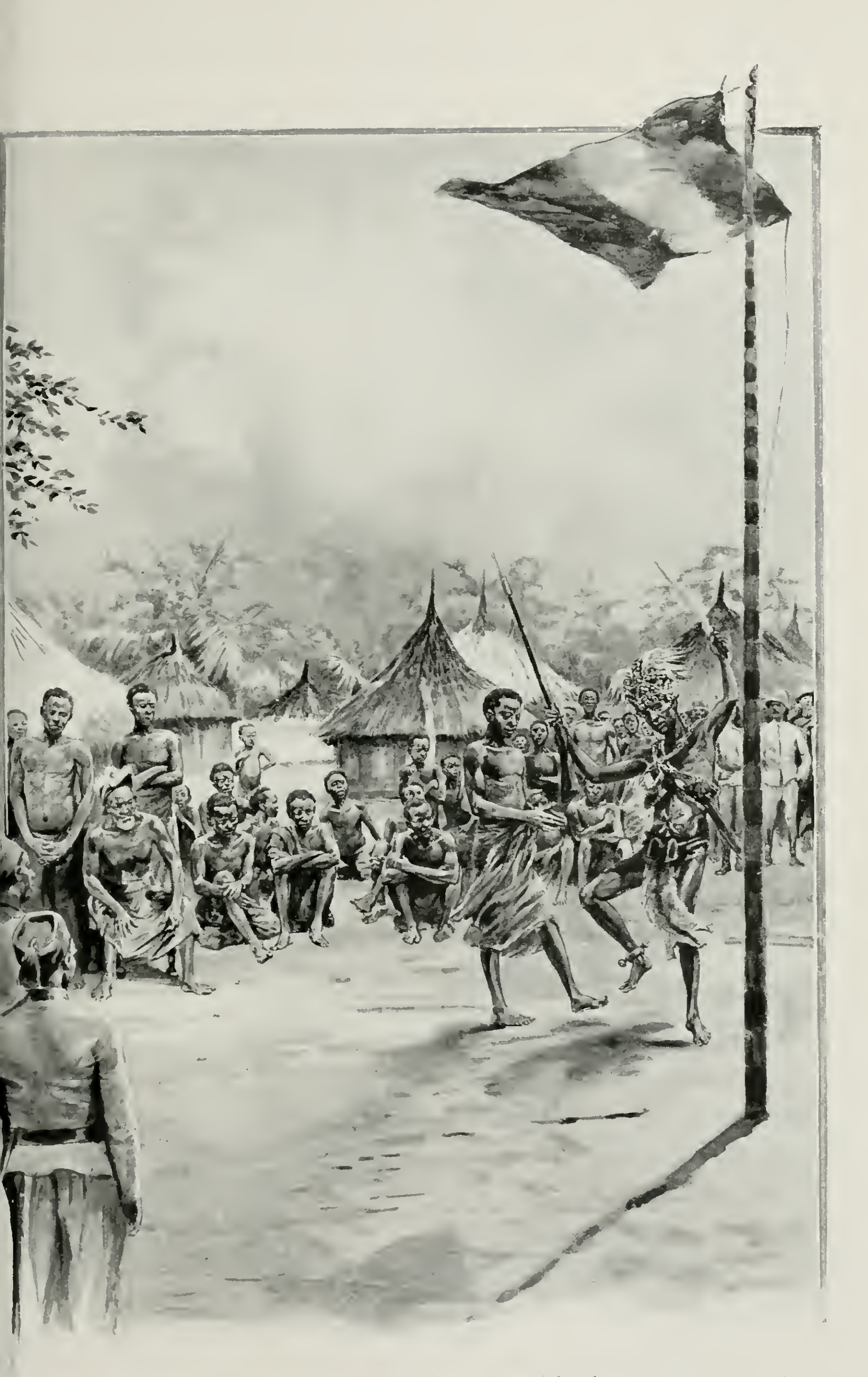
Hyné revint de chez les Paloubés avec la promesse que ceux-ci viendraient nous chercher dans quelques jours. En attendant, nous acceptâmes les offres du village de Guilika, situé sur la route, qui désirait nous posséder à son tour, et le 12 août nous passions le Douobé pour nous y établir.

C'est un joli village sur une terrasse au-dessus de la rivière, avec de nombreux hameaux tout autour. Trois envoyés des Paloubés viennent d'y arriver pour voir qui nous sommes et comment nous nous comportons; notre aspect leur agrée, et l'un d'eux part rassurer ses compatriotes et les ramener au-devant de nous.

Hyné nous porte alors un coup très rude en refusant de s'éloigner davantage de son pays. Il nous a vraiment servis avec un zèle et une adresse extrêmes, et sa perte sera pour nous

1. Pour augmenter le prestige de nos porteurs, guerriers un peu ridicules, Hostains avait eu une idée de génie : avec nos étoffes, chacun d'eux avait dû se faire une culotte bleue et une veste rouge, et, avec la peau des singes que nous tuions, un bonnet à poil ! Ils étaient superbes ainsi, et nous ne les appelions que « les Grenadiers anglais ».

2. Ce pacifique insigne de nos huissiers est un ornement très à la mode chez les guerriers de là-bas.



DANSE DE KAMY. — DESSIN DE MADAME CRAMPEL (D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES).

irréparable, mais il n'est pas engagé envers nous, et d'ailleurs nous n'avons aucun moyen de le retenir. Nous lui remettons un dernier courrier pour la France.

Nous avons encore par bonheur le second interprète ramené par Hostains, mais le pauvre François est loin de pouvoir tenir la place d'Hyné, il n'a pas le don de persuasion et tout le monde l'envoie promener; quand nous le chargeons d'insister pour obtenir quelque chose : « Moi fatigué de parler, » dit-il découragé. Il n'est absolument bon qu'à traduire; encore se fait-il assez mal comprendre des Graoros, dont le dialecte est déjà différent. Heureusement, un jeune garçon qui sait un peu d'anglais [1], Tiayo, consent à nous accompagner avec son frère jusqu'au pays des Sapos: c'est lui qui sera notre agent diplomatique.

Les Paloubés n'arrivant pas, nous nous décidons le 21 août à partir avec nos seules forces, en faisant des va-et-vient pour reprendre les charges laissées en arrière. Ce sont de rudes journées. Le sentier, très rarement fréquenté, est presque fermé par la végétation : nos porteurs, comme tous les Soudanais, tiennent leur fardeau sur la tête, et ils ne pourraient faire un pas, si huit tirailleurs, avec leurs coupe-coupe, ne taillaient sans cesse la piste devant eux, ce qui permet de constater l'extraordinaire abondance du caoutchouc : le latex jaillit à chaque coup [2].

Nous partons dès l'aurore et marchons toute la journée sans

1. C'est une chose extraordinaire que la facilité avec laquelle les noirs apprennent l'anglais. Quand un homme va à la côte, il l'apprend auprès des autres noirs qui le savent, et de retour chez lui, il l'enseigne à sa famille et à ses amis : nous avons trouvé des femmes et des enfants sachant quelques mots d'anglais dans des villages dont aucun habitant n'avait été à la côte. « Anglais parler même chose Noirs », nous disaient nos gens, « Français parler ficile ». Cette ardeur à apprendre une langue de blancs chez des gens qui ne veulent pas recevoir de blancs indique bien leur état d'âme : vivre indépendants, mais commercer. Et cela appelle des mesures pour répandre le français au lieu de l'anglais.

2. Les femmes du pays portent aussi sur la tête, mais les hommes se font avec des lianes des hottes à trois bretelles d'écorce, dont l'une repose sur le front : cela leur permet de marcher courbé et exige un chemin bien moins élevé; mais nos gens n'ont pu s'habituer à ce procédé.

arrêt, même pour manger. Nous savons trop bien, par nos mésaventures avant Néka et Makra, combien il est dangereux



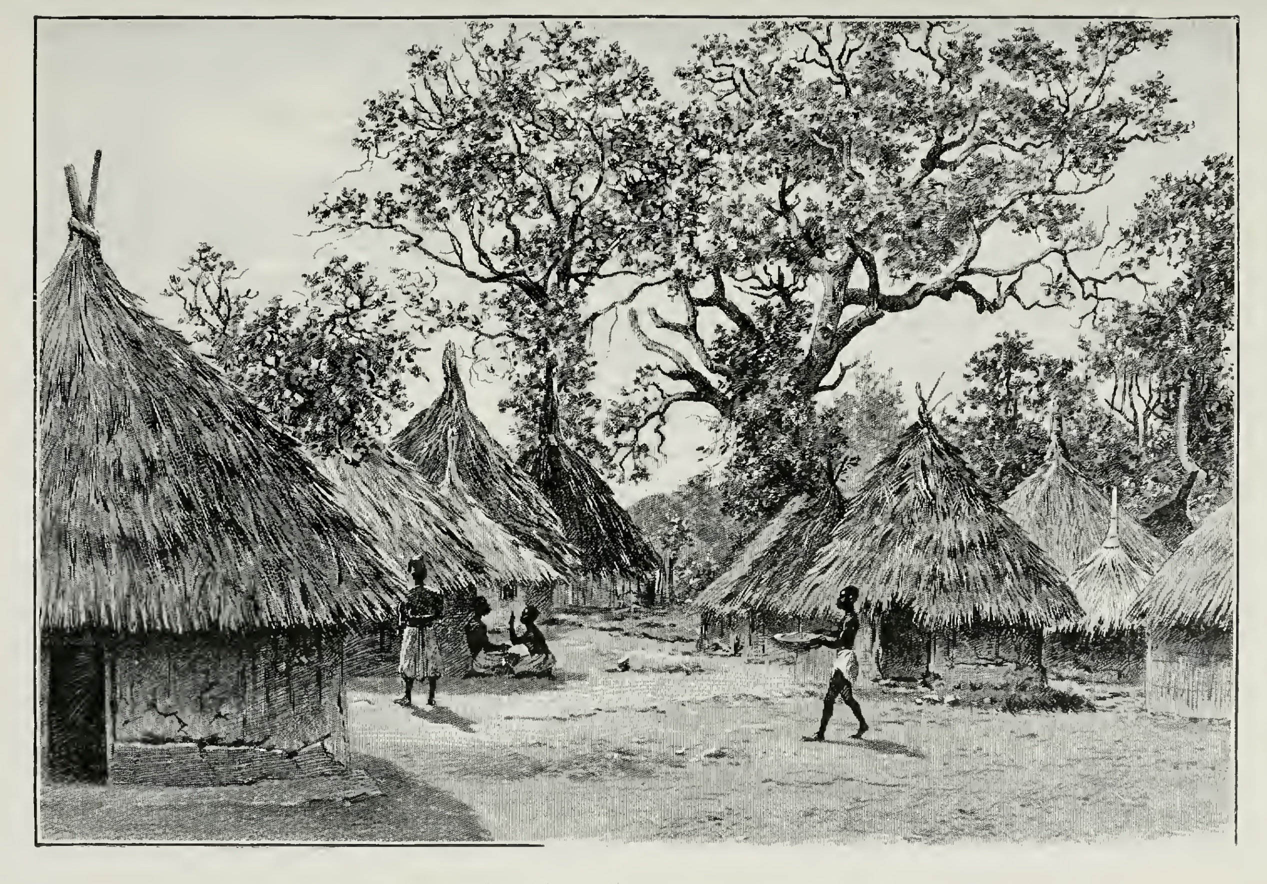
LA PLACE DE L'ARRIVÉE DES BLANCS.

d'être surpris par la nuit ; or rien ne dit qu'à l'heure voulue on trouvera un endroit propice pour camper et que les marais ou terrains détrempés ne se prolongeront pas indéfiniment : il est donc prudent de marcher jusqu'à ce qu'on trouve une place favorable. Ainsi donc, entre six heures du matin et six heures du soir, moment vers lequel tout est à peu près installé, il faut désormais se passer de manger.

Au quatrième jour, au matin, débouche enfin une nombreuse cohorte de Paloubés venant au-devant de nous. Quoique un peu effrayés, ils sont pleins de fierté de nous voir chez eux. Ils défrichent aussitôt un vaste espace circulaire et font des marques à tous les arbres : telle est dans la forêt la façon de commémorer un grand événement [1]. Ce sera dorénavant la Place de l'arrivée des Blancs.

Grâce à leur aide, nous atteignons le soir même le village de

1. On marque de cette façon tous les endroits de la forêt où s'est passé un fait important.



VILLAGE DE GUILIKA (CROQUIS DE M. HOSTAINS).

Hirébo. L'accueil est bon; les habitants, battus dans une guerre récente, sont craintifs, ce qui nous vaut des porteurs et tout ce que nous voulons. A travers une suite de villages, nous traversons tout le territoire des Paloubés. Cette tribu ne se différencie guère de ses voisines ; mais il faut citer un détail comique.



PALOUBÉS.

De loyaux sujets de la reine Victoria ont eu l'idée de répandre chez les noirs l'image de leur gracieuse souveraine et ils l'ont imprimée sur des mouchoirs de cotonnade, sans prévoir l'usage qui en serait fait. Un stock de ces mouchoirs, débarqué sur la côte, a pris le chemin des Paloubés, et nous ne pouvons nous empêcher de rire aux larmes en voyant tous les indigènes arborer le portrait de la reine d'Angleterre à une place où on n'a pas l'habitude d'en mettre : ce n'est pas sur leur cœur, oh non! Pauvre Queen! *Shocking*, en vérité !

Nous atteignons le 29 août Yubébo, gros village de 75 cases, au-dessus d'une colline de 300 mètres d'altitude, d'où, pour la première fois, nous découvrons un peu de vue. Quelle jouissance pour des malheureux enfermés dans des cavernes de verdure! Nous ne nous lassons pas de regarder les nombreuses collines qui s'étagent jusqu'à l'horizon, car le pays est très mouvementé.

Nous avons la joie de trouver là notre ami le Sapo, Tobrou, accompagné de plusieurs notables de sa tribu, qui sont venus voir si réellement on peut nous recevoir sans danger. Il nous faut plusieurs jours pour les apprivoiser; enfin notre charme

opère : ils font dire d'envoyer des porteurs. Ainsi continue à se manifester l'effet produit par notre bonne renommée, lentement acquise : ce sont ces tribus impénétrables qui viennent elles-mêmes nous chercher.

Le 4 septembre arrivent à son de trompe cinquante Sapos, et dès le lendemain nous reprenons notre marche. La route est épouvantable : elle contourne un massif montagneux d'où sortent une foule de rivières, et ne trouve rien de mieux que de suivre leur lit ; d'ailleurs tout est inondé, car il pleut sans trêve. Pendant quatre interminables jours, nous marchons continuellement dans l'eau, heureux quand, pour passer la nuit, nous pouvons trouver un plateau où le sol ne soit pas détrempé.

Ces plateaux sont connus des indigènes, qui ont sur chacun d'eux construit des hangars afin d'abriter les voyageurs. Pour ne pas se charger de vivres, nos porteurs Sapos ont, à l'aller, emporté des provisions de manioc qu'ils ont enterrées près de ces abris et qu'ils retrouvent au passage. Ce sont là des indices d'une certaine prévoyance.

Enfin, le 9, nous atteignons Paoulo, village de 100 cases, le plus grand que nous ayons encore vu. Toute la population est massée à l'entrée et nous salue de joyeuses acclamations ; de belles cases sont préparées pour nous, et on voit que notre arrivée est considérée comme un honneur pour le village.

A peine installés, un grand palabre a lieu : nous expliquons notre voyage et recevons les compliments de bienvenue. Plusieurs hommes apparaissent alors, tenant dans leurs mains des vipères cornues et d'immenses *najas* [1] : ce sont les dieux lares du village, sans doute on les prend à témoin des serments d'amitié que nous échangeons

Puis le chef se tourne vers Tobrou, et, pour le récompenser du service éminent qu'il vient de rendre en nous amenant, il le nomme premier ministre ! Ivre d'orgueil et de joie, le nouveau vizir court chercher deux cabris, tout ce qu'il possède, et nous en fait hommage comme aux auteurs de sa fortune.

1. Serpent noir venimeux qui atteint deux mètres cinquante de longueur.

MINISTRES À LA TRIBUNE.

Dans toute la forêt chaque chef a un ministre qui, non seulement traite les affaires courantes, mais encore, dans les occasions solennelles, prend la parole en son nom. Il est très rare qu'un chef parle lui-même, il se contente d'indiquer d'avance son opinion : c'est au ministre à mener la discussion à bonne fin par ses propres ressources, en présence du chef et des notables muets et en apparence indifférents au débat [1].

Nous venions de faire de Fort-Binger à Paoulo un bond considérable, environ 150 kilomètres, et nous ne savions plus rien des pays situés au delà : force nous était donc de stationner de nouveau.

Il est essentiel, pour s'intéresser à ce récit, de bien comprendre quel problème nous avions à résoudre sans cesse.

On ne peut marcher dans la forêt qu'en suivant les sentiers. Où conduisent-ils ? On répondait à nos questions par des noms de tribus complètement inconnus, qui ne nous avançaient en rien : où étaient ces tribus, au Nord, au Sud, à l'Est ou à l'Ouest ? Les directions qu'on nous montrait étaient douteuses, car souvent le sentier change d'orientation. Nous ne pouvions donc jamais avancer, sous peine d'erreur grossière, avant de nous être rendu compte des emplacements respectifs de toutes les peuplades, c'est-à-dire avant d'être arrivés à établir par renseignements la carte du pays à traverser. C'était, on peut le croire, une besogne passablement difficile.

Précisément nous venions d'être victimes de ces changements d'orientation inattendus qu'imposent les chemins : partis de Fort-Binger en voulant marcher vers le Nord-Ouest, nous étions allés en réalité presque vers l'Ouest. Nous croyions par suite avoir laissé loin dans l'Est le Douo ou Youbou, le Douobé, et toutes les tribus riveraines. Or voilà qu'on nous assura, à notre profonde surprise, que le Youbou et le Douobé passaient au Nord de Paoulo, venant de l'Ouest ; toutes les peuplades au Nord

1. Cependant Tobrou étant assez novice dans son rôle d'orateur il fallut plusieurs fois que son prédécesseur l'assistât dans les palabres ; c'est ainsi qu'on peut voir sur la photographie le ministre honoraire parlant le bras étendu, tandis que Tobrou, reconnaissable au bâton du chef, insigne de sa dignité, l'écoute modestement.

de Fort-Binger s'étaient pareillement déplacées pour nous suivre. Tout cela nous déconcertait fort, et chaque nouveau renseignement, ne pouvant être concilié avec les anciens, ne faisait que nous embrouiller davantage. D'où venait donc le Cavally? Où allions-nous arriver en le remontant? Et même, où étions-nous[1]? Ne nous étions-nous pas trompés dans nos levés d'itinéraire, si difficiles dans de tels fourrés? Les jours s'écoulaient, et nous étions moins avancés qu'à notre arrivée.

Cependant ce long séjour nous permit de faire force observations intéressantes.

Les Sapos forment une peuplade très considérable partagée en plusieurs tribus, qui s'étend presque jusqu'à la côte libérienne. Leurs villages sont riches et très rapprochés, si bien que nous arrivâmes, non sans de grands efforts, il est vrai, à nous procurer le riz nécessaire, et plus de 400 poulets ou canards.

On trouve chez eux à côté des cases rondes ordinaires, des cases rectangulaires à pilotis d'une forme toute nouvelle. Elles sont élevées de 50 centimètres au-dessus de terre; une cloison les sépare en deux chambres; le plancher et les parois sont en clayonnages très bien tressés; les toits sont soit coniques soit diédriques, dans ce dernier cas ils forment deux auvents profonds, sous lesquels sont installés à l'ombre des bancs en lattes de bambou semblables à nos bancs de jardin. Ces cases sont, par suite de leur fragilité qui oblige à un entretien parfait, excessivement propres et soignées; on y entre par une petite porte pareille à une chatière, et rien n'est drôle comme de voir leurs habitants, couchés sur le ventre à l'intérieur, passer leur tête par ce trou pour regarder au dehors; elles ont l'air de grands jouets.

Les serpents fétiches habitent, dans des caisses, deux cases entourées d'une enceinte sacrée. On les sort assez souvent, et même quelquefois on les lâche dans le village, tout en les sur-

1. Il avait fallu réexpédier de Fort-Binger à la côte notre théodolite complètement détraqué par les changements de température et par les chocs que les porteurs lui avaient infligés malgré toute surveillance.



TYPES ET CASES SAPOS.



LES SERPENTS SACRÉS ET LEUR CASE.
DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL (D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES).

veillant. Bien entendu, ces serpents excessivement dangereux, capturés par un homme qui sait les charmer [1], ont été privés de leurs crochets, mais tout le monde l'ignore, et c'est, croit-on, par une faveur spéciale envers les gens de Paoulo qu'ils se montrent inoffensifs : aussi le village passe-t-il pour honoré de la protection divine.

Le costume reste en principe le même que chez les Tabétouos, un caleçon à la manière égyptienne, mais le manque d'étoffes oblige à se contenter le plus souvent d'un lambeau passant entre les jambes. Aussi nos tissus font-ils prime, on ne veut que cela ; on montre le plus parfait mépris pour les perles et toute la verroterie si prisée partout ailleurs en Afrique. C'est

1. Il en prend autant qu'il veut, tout près du village. Et cependant nous n'en avons jamais rencontré un seul, et personne n'est jamais piqué : le danger des serpents dans la forêt est une fable.

grand dommage, car c'est là une marchandise excellente, précieuse sous un faible poids et un petit volume ; tout notre stock nous restera pour compte.

Si le costume est simplifié, la coiffure au contraire s'est extraordinairement compliquée ; je ne saurais décrire les merveilles d'art qui font ressembler certaines têtes à des jardins à la française, avec des parterres et des ronds-points, de grandes avenues et de petites allées; ce sont des prodiges. Ainsi se manifeste le goût inné de l'homme pour la toilette : même quand il n'a pas de vêtement, il trouve moyen de faire des chefs-d'œuvre avec sa chevelure.

Beaucoup de Sapos ont encore la marque usitée sur la Côte : une barre noire verticale au milieu du front formée de nombreuses petites stries. Mais ce qui les distingue des tribus précédentes, c'est la pratique de la circoncision, également en usage dans les peuplades plus au Nord. Nous avons cru d'abord que c'était une importation d'origine musulmane, venue du Soudan, mais les indigènes nous ont assuré que c'était chez eux un usage immémorial, et de fait ils n'ont aucun rapport avec les peuples mahométans dont ils ignorent l'existence.

Rien de plus curieux que les soins donnés par les mères aux bébés. Tous les matins chacune lave son enfant, puis le couche sur ses genoux, et puisant avec sa main de l'eau dans une calebasse, la fait couler le long de son index dans la bouche du petit. Celui-ci, la tête renversée, étouffé par le liquide, crie et se débat en vain : il faut que tout le contenu de la calebasse y passe. Ensuite, sans doute pour combattre la congestion, la mère lui donne, en soufflant par un trou dans une petite calebasse dont la tige creuse sert de canal, un lavement au piment ! Et cela se reproduit chaque jour partout, en vertu de coutumes éternelles. Voilà un traitement à recommander aux mères françaises [1].

Nous avons la bonne fortune d'assister à l'enterrement d'un homme. Sitôt qu'il est mort, ses femmes parcourent le village en poussant des chants funèbres assez impressionnants, bro-

1. Binger a observé le même traitement chez les Nonouma dans le Gouronsi.



TOILETTE DES ENFANTS.
DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL (D'APRÈS PHOTOGRAPHIES).

deries autour de notes descendant chromatiquement. Les hommes s'assemblent et tirent quelques coups de fusil.

Le lendemain, les gens des environs apportent leurs condoléances. Le troisième jour a lieu l'enterrement. Chaque habitant offre un morceau d'étoffe, avec lequel on confectionne une bandelette pour le corps, qui en est recouvert de la tête aux pieds. Puis, dans une natte, on le porte à la tombe, profonde d'un mètre, creusée sur la lisière du village ; les femmes marchent devant, pleurant et chantant, les guerriers derrière, tirant des coups de fusil ; tout le monde a un rameau à la main.

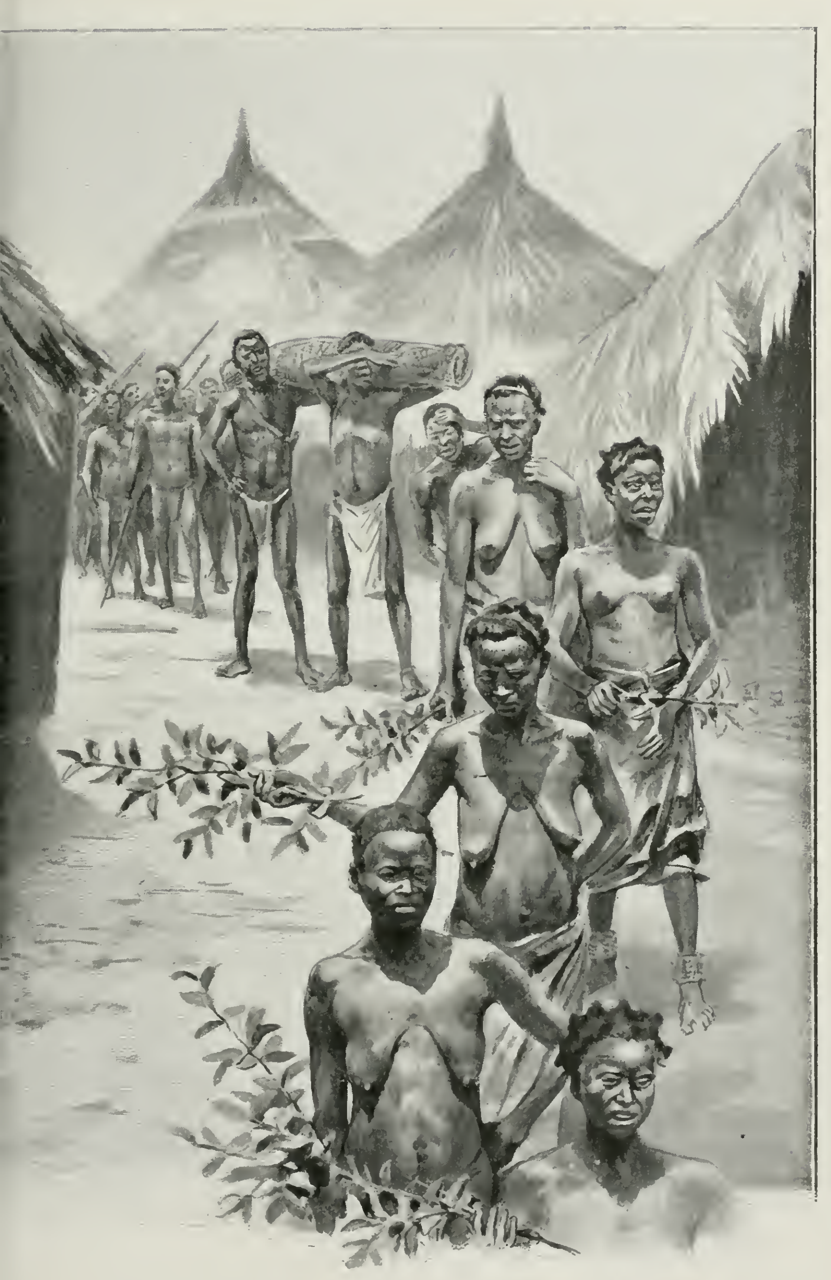
Au moment de descendre le corps dans la fosse, la scène la plus inattendue se produit. Le poison n'a-t-il été pour rien dans la mort ? Pour s'en assurer, il n'y a qu'un moyen : l'autopsie. Et elle est faite aussitôt, d'une façon fort experte ! Les intestins sont examinés, et rien de suspect n'y étant remarqué, le corps

est mis en terre. A la réflexion, de telles pratiques sont moins stupéfiantes chez des anthropophages qui ont déjà eu l'occasion d'ouvrir des corps et pu y constater les effets du poison. Néanmoins, qui aurait pu prévoir que le cannibalisme préparait les voies à l'anatomie?

La case du mort est ensuite démolie, sage mesure pour empêcher les cases de devenir trop vieilles et de s'écrouler.

Le chef de Paoulo, Falé, faisait exception à la règle qui veut que les chefs se déchargent sur leur ministre du fardeau des affaires : relativement jeune, il aimait à exercer son autorité. Chaque nuit, il circulait dans le village en proclamant à haute voix ses volontés. Cela avait généralement rapport à nous et aux vols assez fréquents dont se plaignait notre personnel ; Falé, rejetant tout sur les gens des autres villages, criait : « Je suis ravi de voir des étrangers chez moi, mais je ne veux pas qu'on vole les blancs ; ceux qui sont venus pour voler peuvent rester ici cette nuit, mais ils devront partir demain dès l'aurore. » Hélas ! on constatait le lendemain quelque nouveau vol. Le soir, Falé recommençait : « J'ai cependant bien défendu de voler », hurlait-il. « Que les voleurs s'en aillent, gare à eux si je les vois demain. » On aurait cru vraiment qu'il les connaissait parfaitement et qu'ils avaient un signe distinctif. Malgré les difficultés et les querelles que ces vols engendraient, nous ne pouvions nous empêcher de rire de la façon dont Falé entendait la police.

Notre présence, coïncidant avec la fin de la récolte et des travaux, était la cause de réjouissances perpétuelles : tous les soirs filles et garçons venaient devant notre case danser au son du tam-tam. Le coup d'œil à la lueur des torches était pittoresque, bien qu'en elles-mêmes les danses fussent médiocres : qu'on se figure des monômes interminables de gens qui, les coudes au corps et remuant les hanches et les jambes, font semblant d'aller au pas gymnastique, sans presque que leurs pieds quittent le sol et en se déplaçant à peine ; quelquefois cependant, les jeunes hommes exécutent des pas plus intéres-



L'ENTERREMENT. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.
(D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.)

sants, surtout quand les chœurs, qui ne cessent pas, entonnent des motifs guerriers. Nous nous retirions bientôt, mais le tam-tam continuait jusqu'au matin, nous empêchant impitoyablement de dormir.

Ces séjours dans les villages sont d'ailleurs odieux. Pas d'arbres à l'intérieur, partant pas d'ombre, ironie cruelle au milieu d'une ceinture de végétation qui vous étouffe ; impossible de se promener sans traverser des fondrières ou des marigots. On est donc obligé, en dehors des reconnaissances nécessaires, de rester tout le temps dans sa case, où il fait sombre au point de ne pouvoir ni lire ni écrire pour peu que le soleil soit voilé — or il l'est souvent : il pleut sans cesse ! — On vit dans un cachot obscur et étouffant.

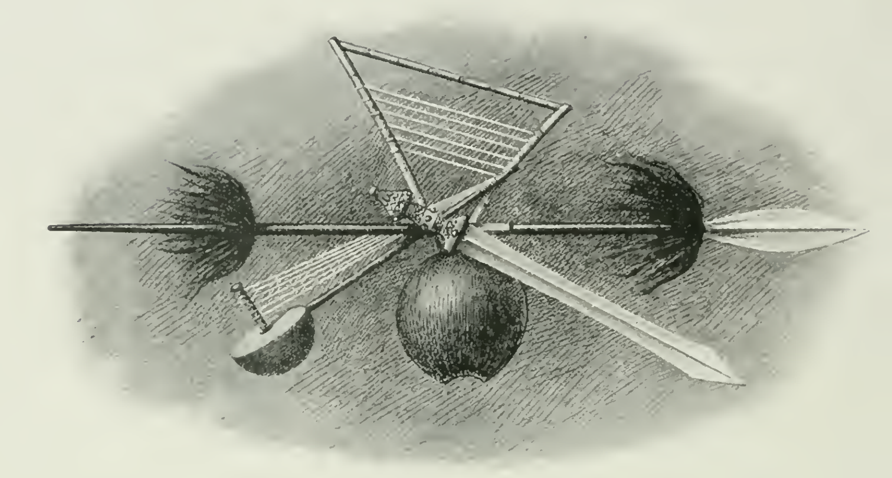


EN BONNE FORTUNE.

Les tirailleurs, eux, trouvaient des consolations. Chaque fois que nous arrivions dans un village, le chef nous prévenait que, si nos hommes désiraient les faveurs du beau sexe, il fallait les mériter... par des cadeaux. Nous répondions invariablement que nos hommes ne possédaient rien et que, s'ils plaisaient aux femmes, eh bien ! ils seraient aimés pour eux-mêmes. Ceci bien posé, il n'y avait plus de réclamation. Or, par tous pays, la femme subit le prestige du beau militaire, et à Paoulo les conquêtes furent nombreuses.

Il n'était point malaisé de s'en apercevoir. Bien loin de la dissimuler, les jeunes filles tenaient à proclamer leur flamme : avec de la couleur blanche, elles peignaient des ronds, des carrés, des étoiles, sur la figure de celui qu'elles avaient distingué,

et le marquaient ainsi à leur chiffre. Telles les dames du moyen âge brodant à leurs couleurs l'écharpe de leur chevalier! Et



JAVELOT, SABRE, CITHARE ET GUITARE.

nos tirailleurs, affreusement burlesques avec leurs faces noires géométriquement barbouillées de blanc, promenaient orgueilleusement ce signe de leur victoire.

Les Sapos sont industrieux et travaillent assez bien le fer qu'ils recueillent en abondance dans le sol; dans chaque village est un petit hangar circulaire servant de forge; les hommes habiles à forger sont très estimés, contrairement à ce qui a lieu au Soudan [1]. Le soufflet est formé d'une pièce de bois creusée, d'où partent deux tuyaux de bambou; sur deux ouvertures très rapprochées sont appliquées des peaux qu'au moyen d'une poignée un aide agite alternativement pour produire le vent.

Il faut signaler un jeu qui se joue à deux, avec des fiches qu'on plante dans une sorte de damier en croix, et analogue aux

1. Ils fabriquent surtout des bracelets, des haches, des sabres et des javelots. Ceux-ci sont presque abandonnés pour le fusil, cependant quelques hommes les préfèrent parce qu'ils tuent sans bruit. Ce sont des cannes de un mètre vingt environ, recouvertes de peau et terminées d'un côté par un bout ferré, de l'autre par une lance. Ils sont souvent munis d'une corde, pour qu'on puisse les ramener après les avoir lancés.



LA FORGE À PAOULO.

dames, à l'assaut. Il exige des combinaisons réellement savantes.

Au centre du pays Sapo s'élève le mont Nièté, qui domine Paoulo. C'est un massif important, d'une altitude maxima de 700 mètres environ, mais qui couvre une vaste surface. Il donne naissance à deux fleuves, dont les embouchures figurent sur les cartes de la côte libérienne, mais dont le cours était jusqu'ici entièrement ignoré : le Douhoué (Dewah des cartes) et le Sino (Sinoë). Le mont Nièté est célèbre dans tous les pays Kroumen, comme le Niénokoué. Lui aussi a sa légende : c'est sur son sommet que demeurent les morts. Aussi nous fut-il impossible d'y monter, sous peine d'offenser nos hôtes ; cependant nous avions exprimé le désir de faire cette ascension : cela suffit pour que, après notre départ, le bruit se répandît au loin, et jusqu'à Béréby, que nous étions montés sur la montagne et avions disparu, tués par les morts.

Notre présence à Paoulo y attira des gens de toutes les tri-

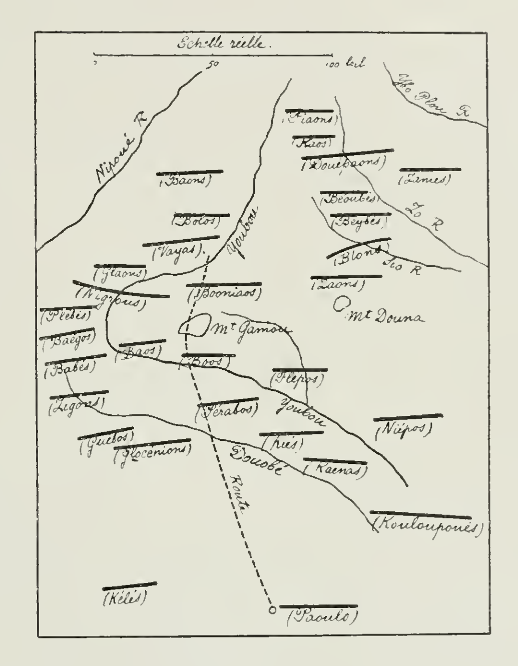
bus : nos bons rapports avec nos hôtes et l'aspect de nos marchandises leur inspiraient bientôt le désir de nous conduire chez eux, et nous en profitions pour nous renseigner. Ainsi ce nouveau séjour produisait les mêmes effets que notre long arrêt à Fort-Binger : dissiper les appréhensions et par suite l'hostilité. Mais, malgré tous nos efforts, nous n'arrivions pas à éclaircir l'énigme géographique, et notre embarras pour choisir une route était grand[1].

Un des étrangers, un Pérabo nommé Tooulou, était particulièrement intelligent. Un jour nous lui demandons de représenter sur le sol avec du charbon la position des différents peuples : nous avons alors la surprise profonde de voir cet homme nous tracer, après réflexion, une véritable carte, sur laquelle il porte tout ce que nous voulons connaître, rivières, montagnes, tribus, villages, et tout cela est si logique, tout s'accorde si bien avec les distances indiquées, les routes signalées d'un point à un autre, etc., que l'exactitude en est évidente. Les jours suivants, nous lui faisons refaire cette carte en essayant de l'embarrasser : peine perdue, toujours il recommence le même croquis, identique, et réfute toutes les objections.

Or cette carte était pour nous un trait de lumière : le Youbou et le Douobé au lieu de couler du Nord au Sud, comme nous l'avions cru, venaient en réalité de l'Ouest, où le Douobé avait sa source ; le Youbou se recourbait ensuite de nouveau vers l'Est, et finalement vers le Nord, il traçait donc une sorte d'S et décrivait une boucle considérable vers l'Ouest. Cette forme expliquait l'enchevêtrement, jusque-là incompréhensible, des popu-

1. Comme pour l'augmenter, ces étrangers apportaient des nouvelles extraordinaires : une grosse troupe de blancs approchait venant de l'Ouest. Était-ce Woelffel ? Puis ce furent après d'autres blancs venant de l'Est ; bientôt il en vint du Sud et du Nord, il y en eut de campés dans chaque village, et ils en couvrirent le pays : c'était une vraie fantasmagorie. Et on nous servait tout cela le plus sérieusement du monde, avec force détails vraisemblables. Plusieurs fois ces nouvelles nous causèrent de l'émotion, tant elles étaient précises ; vérification faite, ce n'était que l'écho du bruit que notre arrivée causait partout. Ce phénomène de choc en retour, de récits dont on est soi-même l'origine et qui, déformés, vous reviennent appliqués à d'autres, est fréquent dans le pays où les nouvelles se transmettent oralement.

lations riveraines. Tout étant éclairci, nous pouvions choisir notre route. Mais alors eut lieu le plus étonnant concours de géographie : pour nous décider à venir chez eux, les gens des autres tribus se mirent à leur tour à dessiner la carte, en la modifiant de manière que leur pays se trouvât juste dans la direction du Nord ; et ils le faisaient si habilement que nous ne pouvions discerner qui nous trompait.



CARTE DESSINÉE PAR TOOULOU.

Nous étions vraiment confondus d'admiration, et chacun le sera s'il pense à ce qu'il obtiendrait d'un paysan quelconque auquel il demanderait la carte du pays à 100 kilomètres autour de son village, et même à moins. Et, qu'on y songe, dans la forêt jamais la moindre échappée ne permet de se rendre compte du terrain : seul un effort considérable de raisonnement, appliqué aux observations faites le long des chemins sur les cours d'eau, les montagnes, etc., peut arriver à donner une idée d'ensemble d'une contrée qu'on n'a jamais vue, puis enseigner à représenter cette idée par une carte [1].

Je crois donc que ce trait, mieux que tout ce que j'ai pu dire,

1. Comme, ainsi que je l'ai dit, les gens circulent très peu, ils se transmettent les uns aux autres ce qu'ils ont appris, et depuis j'ai vu deux fois des indigènes tracer une carte à d'autres pour leur indiquer une position : en somme, de vrais cours de géographie !

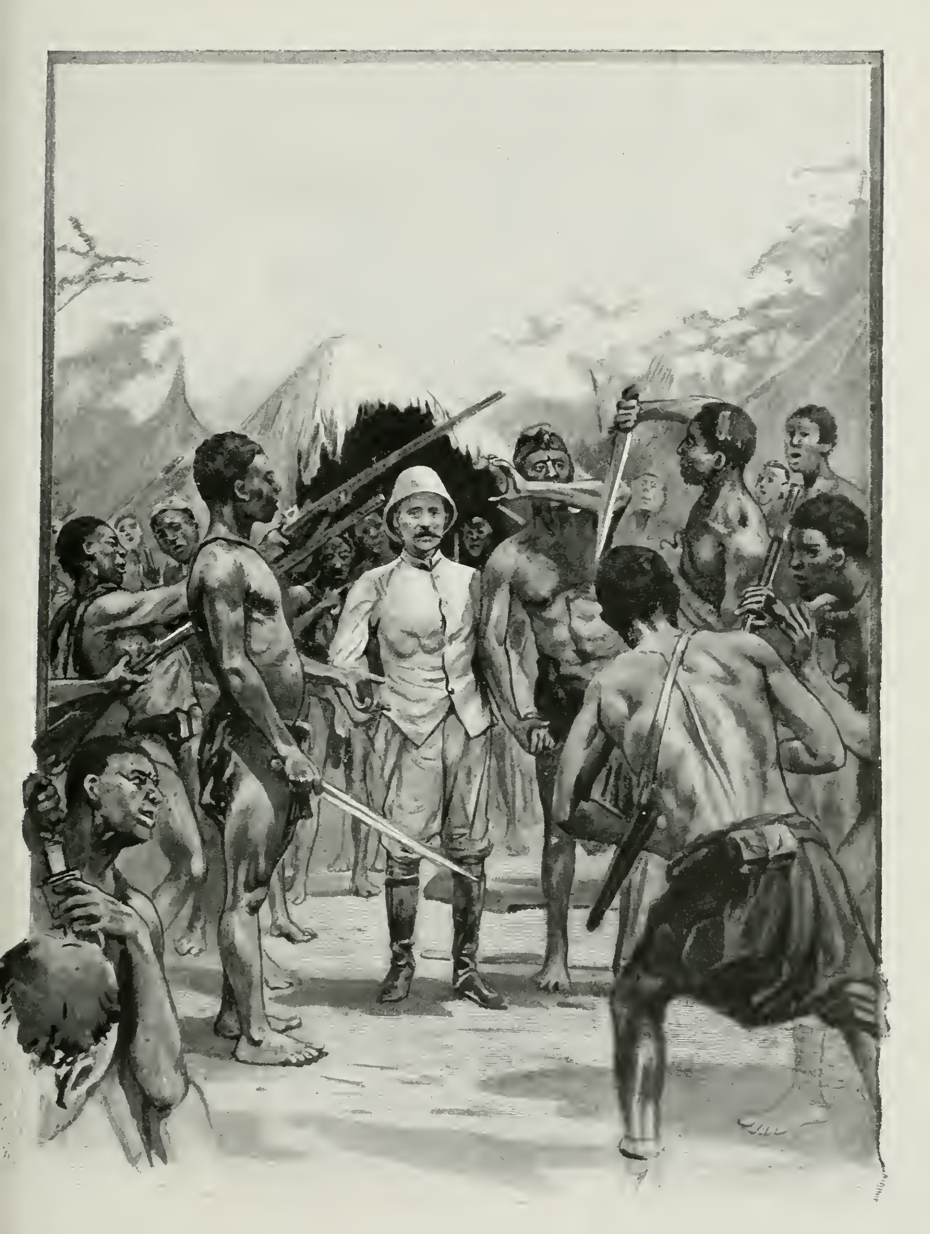
contribuera à détruire cette opinion presque universelle que le nègre privé de nos lumières est un être borné et voisin de l'animal. C'est là un préjugé ridicule, dû à notre vanité. Parce que ces gens vont tout nus, ils ne sont pas forcément stupides : les Gaulois nos pères n'allaient pas autrement, au temps de César, et, il y a quatre mille ans, les Grecs n'étaient guère plus avancés sous aucun rapport ; le monde cependant était déjà vieux. La civilisation des noirs est en retard, parce qu'ils n'ont pas de besoins, grâce à la douceur de leur climat et à la fécondité de leur sol ; des siècles d'existence facile leur ont fait par atavisme un caractère indolent et léger ; ils n'éprouvent pas le désir d'un progrès qu'il faudrait payer plus cher qu'il ne vaut. Mais de là à être dépourvus d'intelligence naturelle il y a loin.

D'ailleurs, il faut se garder d'identifier tous les nègres, qui se divisent en une foule de races très différentes. Ceux de la forêt sont vraiment bien doués, et c'est pourquoi est passionnante l'étude de ces êtres qui, grâce à leur complet isolement, n'ont rien appris que par eux-mêmes et donnent une idée de ce que furent nos ancêtres, et de ce que nous serions peut-être restés dans les mêmes conditions.

Le Pérabo sortit vainqueur du tournoi : sa tribu fut reconnue comme la plus septentrionale de toutes les concurrentes, donc la plus proche du Soudan ; bien mieux, Tooulou s'engageait à nous conduire dans des peuplades situées encore plus au nord, nommées les Gons.

Notre décision d'aller chez les Pérabos mécontenta fort les Sapos, peu pressés de voir partir nos marchandises.

Un soir, une contestation pour un motif insignifiant s'élève au marché. Aussitôt les Sapos appellent au secours ; subitement tous les hommes sortent des cases en brandissant leurs fusils et les femmes disparaissent dans la brousse. Mais nous sommes toujours sur nos gardes : trois coups de sifflet, et tout notre monde en armes se rassemble aux emplacements de combat fixés d'avance. La situation est tendue au dernier point. Les indigènes, qui croyaient nous surprendre, ont bien reculé en nous



M HOSTAINS AU MILIEU DES INDIGÈNES. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

voyant sitôt prêts à la lutte, mais ils se disposent à l'attaque : réunis au fond du village, ils se concertent, et de petits groupes vont se poster dans la brousse tout autour de nous. Des hommes se détachent pour nous crier des injures et des menaces. Qu'un coup de feu parte d'un côté ou de l'autre, et c'est la fin de notre mission, car, même si nous sommes vainqueurs, il nous sera impossible de continuer notre route sans guide à travers des populations dorénavant toutes hostiles, et il faudra regagner la côte en combattant sans cesse.



MASQUE EN BOIS SCULPTÉ.

Heureusement la discipline de notre personnel est admirable : tous attendent, insensibles aux provocations, le signal du combat qui les comblerait de joie. Les vieillards du village, qui d'abord s'étaient tenus à l'écart, finissent par comprendre que peut-être leurs guerriers ne seront pas les plus forts. Falé s'avance, prend Hostains par la main et l'emmène vers ses gens, en proclamant qu'il est son ami et qu'on ait à déposer les armes.

Mais les Sapos sont fort excités, et ce blanc tout seul au bout de leurs fusils prête à un exploit bien tentant : plusieurs mettent en joue à bout portant Hostains, qui ne fait pas un mouvement. Les gens sages désarment ces forcenés, et tous, impressionnés par cette tranquillité impassible en même temps que par l'attitude de nos hommes, se décident un à un à regagner leurs cases. Hostains, seul et sans armes, fait ainsi avec Falé le tour du village jusqu'à ce que tous soient rentrés chez eux ; son retour vient enfin nous délivrer d'une mortelle inquiétude.

Le calme ne se rétablit pas tout de suite, il nous faut veiller toute la nuit. Les femmes sont toujours absentes, et c'est un indice caractéristique de mauvaises dispositions ; enfin, au matin, elles rentrent successivement.

Peu après, les notables viennent en corps nous trouver : « Il ne faut plus, disent-ils, que pareille chose se reproduise. Nous voulons être amis et proclamer notre amitié : donnez-nous un pavillon. » On envoie aussitôt des messagers convoquer les chefs des villages voisins ; un mât immense est coupé et planté sur la grande place. Le lendemain, en grande pompe, le drapeau français est hissé sur Paoulo. C'était là le résultat de la tentative d'agression des Sapos : grâce au calme courage d'Hostains et à la discipline de notre troupe, nous avions, sans effusion de sang, remporté la victoire, et tous la reconnaissaient.

Nous avons su plus tard que le coup de main avait été préparé : les Sapos croyaient que leur prise d'armes suffirait pour terrifier tout notre monde et le mettre en fuite ; ils n'auraient plus qu'à se partager nos marchandises et à garder comme captifs ceux qu'ils ne voudraient pas tuer. Du reste, il ne faut pas se le dissimuler, tous les peuples que nous avons traversés n'ont cessé de chercher une occasion favorable pour nous surprendre ; mais, en gagnant à nos intérêts quelques hommes influents, nous avons toujours empêché l'accord de se faire contre nous, et d'ailleurs nous nous gardions.

Le pavillon hissé et un traité en règle signé avec les Sapos, nous n'avions qu'à partir. Mais nos nouveaux amis entendaient bien utiliser notre alliance : une antique querelle avec un village voisin, Toulibli, s'étant ranimée, ils voulurent aussitôt commencer la guerre. Nous ne pouvions les abandonner juste au moment où ils venaient de se proclamer Français ; cependant, nous n'avions nulle envie de nous battre pour le compte d'autrui, même au prix de trois bœufs que les gens de Paoulo nous offrirent si nous voulions prendre Toulibli !

Tous nos efforts tendirent à amener une réconciliation, en intimidant l'ennemi. Cette tactique réussit. Les négociations furent

conduites par les femmes de Toulibli : chez ces chevaleresques cannibales, les femmes sont respectées pendant la guerre tout comme en Europe, et, bel exemple pour nos féministes, ce sont elles qui servent de parlementaires et d'ambassadeurs [1]. Mes lecteurs connaissent trop la diplomatie féminine pour douter qu'elles ne s'acquittent fort bien de telles fonctions, si différentes du rôle de bête de somme auxquelles on les croit soumises. Mais ici toute la finesse des négociatrices fut vaine, et nos alliés obtinrent gain de cause sur tous les points.

Ils n'en furent que plus mécontents de notre départ, puisque leur puissance s'en allait avec nous, aussi nous refusèrent-ils toute aide. Comme chez les Graoros, il nous fallut partir seuls, conduits par Tooulou, en opérant des va-et-vient avec nos porteurs, et non sans prendre des précautions : les Sapos étaient si furieux que, pour un peu, ils nous auraient attaqués, par affection !

Le 22 octobre nous quittions Paoulo, après un mois et demi de séjour.

1. Partout ailleurs que chez les Sapos, les femmes sont tuées comme de simples hommes ; on ne les réduit pas en captivité, les captifs autochtones étant impossibles à garder.



CHAPITRE VIII

Kopos et Pérabos. — Incidents, — Boos et Booniaos.

A travers de nombreux petits villages, nous atteignîmes Douébli. C'est le village Sapo le plus septentrional ; nous devions ensuite, d'après Tooulou, marcher quatre jours en forêt déserte pour gagner son pays. Les gens de Douébli déclarèrent que Tooulou nous trompait, qu'il n'y avait pas de chemin pour aller directement chez lui, et qu'il nous fallait passer chez les Kiés, puissante tribu voisine. Mais les dispositions des Kiés étaient mauvaises, ils s'étaient vantés que nous ne sortirions pas de chez eux, et ils avaient arrêté des gens que Tooulou avait envoyés chez lui pour annoncer notre venue. Nous voulions donc les éviter, et le seul moyen était de nous fier à Tooulou.

Devant notre résolution de partir de suite, en brûlant au besoin notre surplus de bagages, les gens de Douébli consentirent, afin de retirer quelque bénéfice de notre passage, à nous fournir des porteurs pour trois jours, au bout desquels, suivant Tooulou, nous rencontrerions les Pérabos venant au-devant de nous.

Le 28 octobre, après des cadeaux généreux, nous partons avec 24 porteurs. Au bout d'une heure, à un signal donné, plusieurs Sapos jettent leurs charges et disparaissent dans la brousse. Heureusement, grâce à la pluie qui tombait à verse, leur signal n'est pas entendu de tous, et nos hommes empoignent les autres avant qu'ils aient pu s'enfuir : on les prévient qu'on tirera sur tout fuyard. Plusieurs de nos porteurs, qui avaient été déchargés

comme malades, doivent prendre les fardeaux abandonnés.

Rien ne peut donner une idée de la route. Sous la pluie torrentielle, la forêt inondée n'était qu'un immense marécage où nous avancions péniblement plongés dans l'eau jusqu'à mi-corps. Le moindre ruisseau était infranchissable : il fallait faire un pont en abattant un arbre, ou, comme des singes, passer d'une branche à l'autre dans les airs, système commode pour des hommes chargés ! Nous campions où nous pouvions sous des abris en feuilles de palmiers, nos tentes étant depuis longtemps pourries. Et, après de telles marches, sait-on la question qu'on nous a le plus souvent posée depuis notre retour en France ? « Vous avez dû bien souffrir du manque d'eau, n'est-ce pas? » Non, nous n'en souffrions pas, hélas !

Au bout de trois jours, nous n'avions point rencontré les gens de Tooulou. Les Sapos refusèrent d'aller plus loin; ils avaient notre parole, il fallut bien les laisser partir. Nous restions seuls avec notre excédent de charges. Heureusement, notre personnel fit assaut de bonne volonté, tout le monde s'offrit pour les prendre, Tooulou, les interprètes, les boys, et même, ce qui étonnera surtout, les tirailleurs : ils ne pouvaient, pour qui connaît leur orgueil de guerriers, donner plus éclatante preuve de dévoûment.

Trois longs jours s'écoulèrent encore. En réalité, les Sapos n'avaient pas menti, il n'y avait point de route. Nous suivions par moments quelques sentiers de chasse percés au hasard, plus souvent encore des trouées faites par des éléphants, puis nous nous ouvrions un chemin dans le fourré, devenu heureusement moins dense. Plusieurs fois Tooulou, désorienté, car le soleil restait invisible, nous conduisit vers le Sud : ce fut la boussole qui indiqua l'erreur, et les blancs qui remirent l'indigène dans la bonne voie, à son grand étonnement. Mais nos provisions de riz touchaient à leur fin [1], et aussi les forces de

1. Il y avait longtemps que notre provision de café était épuisée, le sucre vin à manquer aussi. Du thé moisi était tout ce qui nous restait, avec un peu de sel, et quinze jours plus tard cela manquera aussi.

tout le monde, à marcher ainsi surchargé de six heures du matin à cinq heures du soir, dans l'eau ou dans la boue. Notre inquiétude était grande : où nous menait Tooulou ?

Enfin, le sixième jour au soir, nous atteignîmes le Douobé. Ce n'était plus maintenant qu'une petite rivière de 15 à 20 mètres de large, mais profonde encore de près de 4 mètres à cause des pluies. Un grand arbre servit de pont, et nous passâmes de même la rivière Cé, de dimensions presque égales, qui conflue près de là avec le Douobé. Le lendemain (3 novembre), nous revoyions enfin des êtres humains et arrivions, complètement épuisés, chez les Kopos.

Les Kopos sont une peuplade alliée aux Pérabos, et un grand nombre de ceux-ci, venus au-devant de nous, se trouvaient là. Tous ces gens nous regardaient avec un profond étonnement : jusqu'alors, dans toutes les tribus, quelques hommes étaient allés à la côte et y avaient vu des blancs ; ici, c'est à peine si on avait entendu parler de ces êtres étranges.

Mais, phénomène singulier ! si les gens avaient l'air plus farouche, les choses avaient pris un aspect plus riant et plus civilisé. Les villages régulièrement bâtis, très bien entretenus, étaient décorés de massifs fleuris de tabac ou d'autres plantes utiles, avec des bordures de bois ; d'immenses plantations ouvraient de larges clairières, et, chose admirable ! les chemins presque droits, débarrassés d'obstacles, larges quelquefois de plusieurs mètres, étaient devenus praticables. Les pluies ayant cessé sur ces entrefaites, la marche nous semblait maintenant un plaisir.

Malheureusement les cases, fort soignées d'ailleurs, présentaient une nouvelle disposition bien incommode : sauf dans un carré de deux mètres devant la porte, on ne peut s'y tenir debout, le plafond n'étant qu'à un mètre de terre. C'est sur ce plafond, formant premier étage, que les gens couchent quand il fait froid. Les cases sont entourées d'une véranda circulaire très étroite ; plusieurs sont décorées de peintures ; à l'intérieur, un mur de terre les sépare en deux chambres. Les toits coniques



TYPES ET CASES KOPOS.

sont très pointus. Mais ce qui caractérisait surtout la région, c'était l'abondance, qui désormais ne cesserait plus, des kolatiers jusqu'alors très rares [1]. On sait que la kola, fruit extrêmement recherché au Soudan et qui y fait l'objet d'un commerce considérable, provient de la forêt. Binger, d'après un de ses hommes qui avait été captif chez les Lôs, peuplade près du Bandama, a décrit une fort curieuse association secrète ayant pour but de transporter les kolas au Soudan sans que le mystère de la forêt pût être pénétré. Nous désirions contrôler le fait, mais

1. Qu'on ne croie pas cependant qu'ils poussent au hasard dans la forêt : on n'en trouve guère qu'aux alentours des villages où ils ont été une fois plantés et où ils se reproduisent. Ils ne semblent pas un produit spontané du sol.

pour découvrir de tels secrets, il nous eût fallu un agent habile, qui nous manquait. Je dois signaler seulement que dorénavant tous les villages sont précédés d'une place circulaire taillée dans la brousse et servant à des réunions, peut-être à des marchés, et que nous avons trouvé dans des cases des ballots de kolas bien empaquetés comme pour un long voyage, avec des marques peintes, peut-être celles du propriétaire ou du destinataire.

A travers une suite de villages, nous arrivâmes le 7 novembre à Sooudi, capitale des Pérabos, dont le père de Tooulou était chef. Une fête fut donnée en notre honneur : un homme portant un masque à immense barbe, une coiffure de plumes gigantesque, une sorte de longue jupe en feuilles de bambou et une camisole, exécuta des danses bizarres, avec privilège de battre à son gré les spectateurs. On trouve presque en tous pays le pendant de nos carnavals, avec masques, déguisements, licence de tout faire, mais le fait est particulièrement curieux au fond de cette forêt sans communication avec le reste du monde, et un déguisement, presque pareil aux nôtres, n'est-il pas singulier chez des gens qui ignorent tout costume?

Des hommes de toutes les tribus limitrophes étaient accourus à Sooudi et nous les interrogions avidement, espérant enfin entendre parler du Soudan; et en effet deux hommes du Nord, des Zouos, se mirent à nous raconter qu'ils avaient entendu parler des blancs et d'une grande guerre. Enfin! le voile se soulevait, on se décidait à parler, et sans doute nous touchions au but. Mais hélas! la nuit retomba plus obscure : les autres indigènes écoutaient ces récits d'un air manifestement incrédule qui montrait bien qu'ils ne les avaient jamais entendus, et des questions sur la fin de la forêt, sur les sources du Cavally, trouvèrent en défaut nos donneurs de renseignements. Que nous étions donc loin encore, pour qu'une telle ignorance fût possible!

Cependant, on nous signala les Ouabos (sans doute les gens de Oua) et les Blons, noms recueillis par le commandant de Lartigue et Blondiaux. Même une grosse troupe de blancs aurait récemment fait la guerre aux Blons et fondé un poste appelé



LE PAVILLON À SOOUDI.

Blontrouyé (traduction : au pied de la montagne des Blons). Tout cela était si confus, si plein de réticences, que le mystère semblait augmenter.

Quoi qu'il en fût, Tooulou avait promis de nous conduire au Nord de la boucle du Cavally jusque chez les Gons. Ce peuple dont on nous parlait depuis la côte comme appartenant à une race tout à fait différente, avec une langue et des mœurs nouvelles, devait être d'origine Bambara [1] : ils avaient les trois raies sur la joue qui sont la marque distinctive des Bambaras; les gens tissaient des étoffes et portaient des vêtements; enfin, ce qui était significatif, on nous avait présenté comme des Gons tous les captifs Soudanais que nous avions rencontrés. Nous serions là en pays ami.

Après avoir hissé le drapeau français sur Sooudi, nous reprenons la marche le 13 novembre. Malheureusement les deux Graoros, Tiayo et son frère, ne veulent pas nous accompagner plus loin : engagés jusqu'à Paoulo seulement, c'est merveille de les avoir décidés à aller au delà. Mais s'écarter davantage de chez eux, où déjà ils auront tant de peines et de dangers à revenir, est au-dessus de leur courage, et ils avouent qu'on ne leur dit rien de bon de ce qui va nous advenir : nous serons sûrement mangés. Leur départ rend la chose assez probable, car François n'arrive plus guère à se faire entendre.

Les difficultés commencent de suite. Nous devions le soir même franchir le Cavally, mais Tooulou, mécontent de notre prompt départ de Sooudi, veut s'arrêter en route. Nous refusons, et à son tour il refuse de nous accompagner : d'un air moqueur, il nous regarde continuer notre marche sans guide.

Nous trouvons le fleuve à trois quarts d'heure de là. Il a encore de 80 à 100 mètres de large et 8 de profondeur. Les indigènes ont organisé un mode de passage fait pour nous surprendre : plus de pirogue, mais un bac, radeau triangulaire se mouvant

1. Je prends ce mot dans le sens, évidemment impropre, avec lequel tout le monde l'emploie dans l'Afrique Occidentale, pour désigner l'ensemble des populations que Binger appelle Mandés.

le long d'une immense corde de lianes, que maintiennent tendue d'autres cordes ingénieusement disposées. Ce procédé, à ma connaissance, n'a été signalé nulle part en Afrique. Le passage nous occupe jusqu'au soir et nous couchons sur l'autre rive.

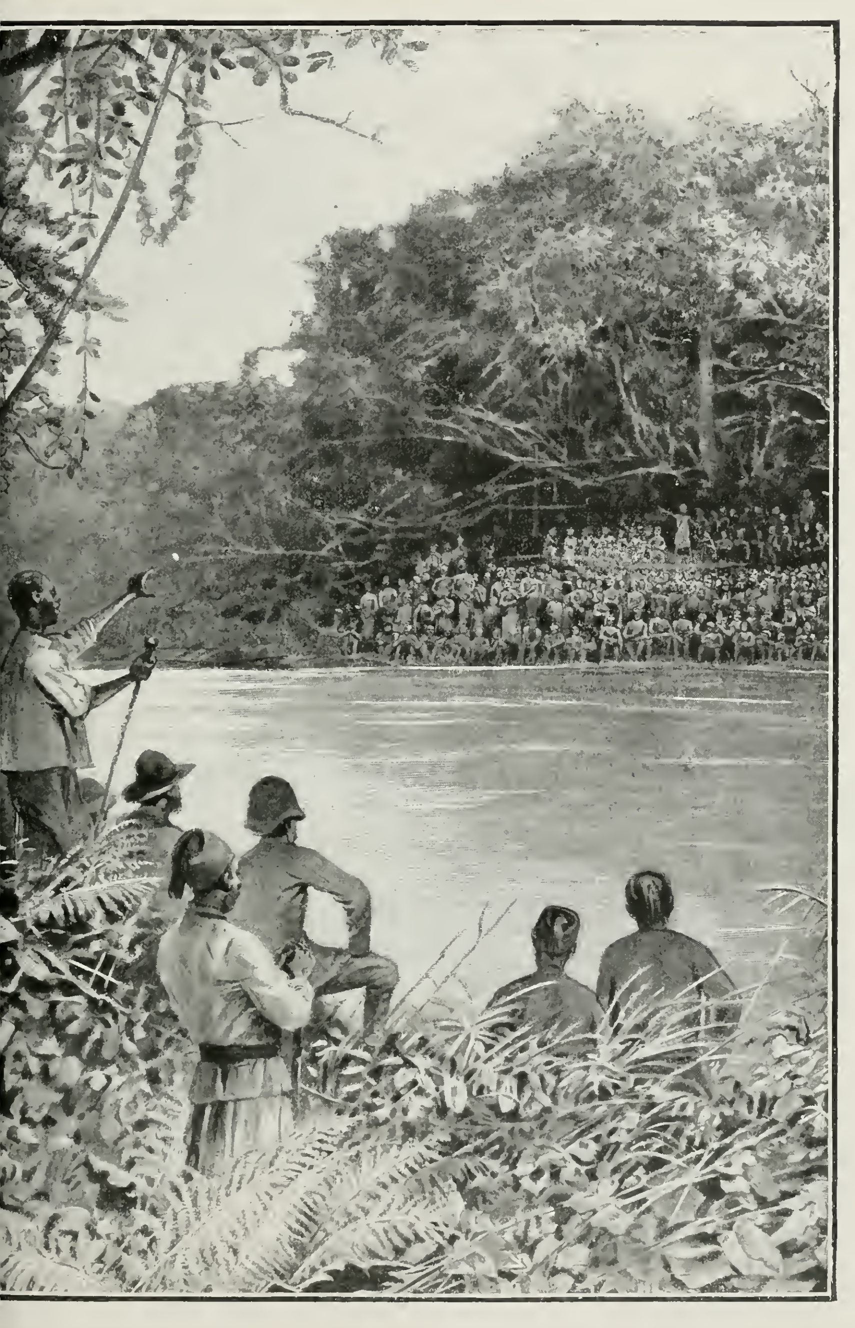
Or, voici pourquoi Tooulou s'était montré si narquois en nous quittant : il nous avait engagés sur une fausse route, ce n'était qu'un sentier de chasse qui se perdait assez loin dans une contrée déserte; nous allions nous égarer et mourir de faim, à moins de revenir. Il nous croyait à sa merci.

Mais, je l'ai déjà dit, jamais nous ne marchions sans avoir d'avance dressé par renseignements la carte du pays; nous savions donc qu'il y avait un petit village à peu de distance du passage. Ne l'ayant pas trouvé, nous faisons le lendemain matin des reconnaissances qui le découvrent à 3 kilomètres en amont, près d'un autre bac, sur la bonne route cette fois.

Nous demandons là un guide pour nous mener jusqu'à la tribu suivante. Sans paraître refuser, les habitants font traîner les choses en longueur ; d'autres indigènes arrivent successivement et se concertent avec eux ; enfin, comme si c'eût été le bon chemin, ils nous conduisent au fleuve.

Un spectacle pittoresque et imprévu nous y attendait. De l'autre côté des eaux étincelantes de lumière, dans la gigantesque et sombre muraille de verdure qui nous faisait face, s'ouvrait comme une caverne une voûte profonde; une multitude s'y tenait assemblée, le peuple assis en rangs étagés depuis le niveau du fleuve jusqu'au sommet de la berge, au-dessus de lui un aréopage de vieillards en demi-cercle assis sur leurs chaises, présidés par un homme à grande barbe blanche sur un trône : une vraie scène de théâtre.

Nous nous arrêtons étonnés. Aussitôt Tooulou sort des coulisses et, s'avançant près de la rampe, nous apostrophe par-dessus le fleuve, nous reprochant de façon pathétique de n'avoir pas payé ses services. A tue-tête et avec de grands gestes lui aussi, notre interprète lui réplique qu'il s'est engagé à nous conduire chez les Gons et qu'il manque à ses serments. Ce dia-



PALABRE A TRAVERS LE CAVALLY. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

logue homérique à travers le large fleuve se poursuit avec feu.

En réalité, il ne sert qu'à dissimuler, à décorer le marché qui se négocie en sous-main : par le bac a lieu un va-et-vient incessant de propositions et de contre-propositions secrètes. Des deux côtés, on a intérêt à s'entendre : Tooulou craint de perdre tout ce qui lui a été promis, nous désirons éviter son hostilité et retrouver en lui un guide vers les tribus lointaines. La foule s'est divisée en deux camps, dont l'un prêche les mesures extrêmes contre nous, l'autre conseille à Tooulou de céder. Enfin on transige : Tooulou consent à nous conduire, et nous à lui remettre de suite une partie de la récompense promise. Il est trois heures du soir, la journée presque entière s'est écoulée dans ces péripéties orageuses.

Le soir même, au bivouac, notre interprète François est pris d'une fièvre ardente, et nous pouvons bientôt reconnaître une pneumonie grave : c'est la quatrième que nous avons à soigner dans notre personnel, dont une telle existence épuise manifestement les forces [1]. Il faut cependant admirer notre bonheur : si la maladie avait frappé François un jour plus tôt, il nous eût été impossible de traiter avec Tooulou, c'est à coups de fusil que la querelle se fût terminée et que serait-il advenu de nous ? En ce moment le mal était moins grave, Tooulou, habitué depuis Paoulo à notre façon d'agir, pouvant de lui-même nous assurer bon accueil et nous procurer le nécessaire.

Deux jours de marche en pays désert nous paraissent charmants : les eaux se sont écoulées rapidement depuis quinze jours qu'il ne pleut plus, les fourrés moins épais laissent le regard pénétrer plus loin sous la voûte majestueuse des grands arbres, et c'est délicieux de ne plus barboter dans l'eau entre deux murs, les pieds pris par des racines, la tête et les bras par des lianes. François est porté en hamac, ce que permet la piste plus large et mieux tracée.

La traversée de la tribu des Boos s'effectue sans incident

1. Sur 60 hommes, il y en avait tous les jours vingt à la visite, et il fallait bien que les pauvres diables marchassent tout de même.

notable, quoique à la muette, Tooulou arrangeant toutes les affaires.

Subitement, à leur dernier village, Troya, Tooulou déclare qu'il ne peut aller plus loin, étant au plus mal avec la tribu suivante, les Booniaos, mais son ami Zola, qu'il nous présente, nous conduira chez son oncle, important chef des Booniaos, et celui-ci nous introduira chez les Gons. Nous essayons de retenir Tooulou ; c'est inutile, il dit qu'on le tuerait chez les Booniaos. Force nous est donc de subir sa combinaison, dont nous n'augurons rien de bon, mais nous ne lui donnons qu'un fusil au lieu des trois promis : les deux autres seront pour ceux qui nous mèneront à sa place chez les Gons.

Le lendemain, quand nous sommes prêts à partir, toute la population en armes nous entoure : Tooulou exige ses trois fusils, et sur notre refus s'emporte et nous menace. Tous les indigènes nous quittent précipitamment et se réunissent à l'autre bout du village pour se concerter : ils paraissent fort excités. La situation est grave. Cependant Zola craint de perdre le fusil que nous lui avons promis, il s'entremet pour nous, quelques vieillards l'appuient, de menus cadeaux nous font des partisans, et la foule retournée prie poliment Tooulou d'aller revoir son pays. Il part furieux, en nous jetant l'anathème.

Par deux fois cet homme nous a mis à deux doigts des pires éventualités. « Si les blancs reviennent, il faudra lui couper la tête », dit François qui, presque mourant, a fait un suprême effort pour mener toute cette affaire. Et cependant c'est à Tooulou que nous devons l'énorme bond que nous avons fait depuis Paoulo ; bien plus, c'est grâce aux mesures qu'il a prises que nous allons pouvoir atteindre les Gons. Avec lui disparaît le seul homme dont François se fasse à peu près comprendre, grâce au patois Sapo qu'ils savent tous deux : notre situation sera dorénavant bien précaire [1].

1. J'ai déjà expliqué que, bien que la langue reste la même au fond, les patois changent au point que notre interprète ne peut se faire comprendre dans une nouvelle tribu qu'au bout de plusieurs jours de travail.

Devant le premier village Booniao, Guéizouobli, une partie de la population nous attend avec des mines inquiètes et farouches. Cependant trois enfants armés de flûtes — les premières que nous voyons — se mettent en tête de notre cortège. Ils jouent des mélodies à trois parties étrangement combinées ; l'effet est charmant, il le sera plus encore dans la mélancolie de la nuit.



JEUNE GUERRIER BOONIAO.

Quand nous sommes tous réunis sur la place, le chef Guéizouo fait une entrée sensationnelle. Agé de cinquante ans, grand et fort, vêtu d'une blouse et d'une tiare en toile du Soudan, la barbe tressée à la mode assyrienne, des bracelets aux bras et aux pieds, il se précipite sur la place et en fait trois fois le tour, jetant son nom comme un cri de guerre : « Guéizouo ! Guéizouo ! » et proclamant sa force et ses exploits. Ce n'est qu'ensuite qu'il vient à nous et nous serre la main.

Il faut répondre dans le même style : nous faisons signe à Abdul-Salam, notre cuisinier. On sait que les noirs sont très moqueurs et saisissent vite les ridicules : nos hommes adorent imiter de façon burlesque les manières de nos hôtes, et il faut souvent les en empêcher. Abdul-Salam, ancien spahi sénégalais, est un géant de deux mètres de haut, musulman assez instruit et très orgueilleux, qui méprise tous ces sauvages ; aussi juge-t-il inutile d'user pour eux sa dernière culotte qu'il garde pour le Soudan : il marche vêtu seulement d'une petite hotte qui la renferme, costume propre à faire valoir ses formes colossales. A notre signal, il se précipite en brandissant son fusil et son sabre, les frappant l'un contre l'autre, les lançant en l'air et les rattrapant, poussant des cris effroyables avec des mines ter-

ribles. Quand il s'est rassis, nous serrons à notre tour les mains de Guéizouo de l'air le plus naturel du monde, comme des gens qui viennent d'observer les règles élémentaires du savoir-vivre. Guéizouo et ses gens paraissent impressionnés.

Zola fait un discours pour nous présenter et charge les Booniaos de nous conduire chez les Gons comme les Boos nous ont conduit chez eux. Il est piquant, maintenant que nous sommes brouillés avec Toolou, de voir fidèlement suivre et transmettre les instructions qu'il avait auparavant données en notre faveur.

Guéizouo demande sans façon ce que nous voulons lui donner pour nous introduire chez les Gons : quoiqu'un tel marché ne soit pas dans nos habitudes [1], nous lui offrons un fusil, un grand couteau et quelques menus objets. Il se déclare satisfait, et trois jours plus tard il nous amène le fils du chef des Vayas, la première tribu Gon.

C'est pour nous un moment décisif : est-ce un bambara ? Si oui, nous entrons au Soudan, notre tâche est terminée et notre succès complet. Si non, notre situation devient subitement terrible : une couche de populations inconnues, avec lesquelles nous n'aurons plus aucun moyen de nous entendre, s'étend encore devant nous.

Nos gens s'adressent au Gon en Bambara, il ne comprend rien ; ils essayent successivement tous les dialectes : peine perdue, ce n'est pas un Bambara.

Nous sommes, il faut l'avouer, passablement découragés. Où donc est ce Soudan que nous croyions toucher ? Comment obtiendrons-nous, sans pouvoir dire un mot, vivres, guides, etc., tout ce qui a exigé jusqu'à présent d'épineuses et interminables négociations? Comment supposer même qu'on nous accorde libre passage, ce que n'eussent pas fait les Kroumen sans notre lente préparation à la Côte, à Fort-Binger, à Paoulo, et sans des palabres continuels ?

1. Nous avons toujours tenu, je l'ai déjà dit, à obtenir gracieusement des chefs tous les services qu'on est en droit d'exiger de ses amis, quitte à les en remercier ensuite par des cadeaux spontanés. Mais la maladie de François nous enlevait tout moyen de discuter.



FANTASIA D'ABDUL-SALAM.

A la grâce de Dieu ! François, d'une voix mourante explique comme il peut nos intentions à Guéizouo, qui les traduit au jeune Gon. Celui-ci nous promet bon accueil et va nous annoncer à son père.

Le 22 novembre, avec quelques Booniaos envoyés comme ambassadeurs par Guéizouo, nous repartons. Tout le pays depuis notre dernier passage du Cavally est très mouvementé, et nous ne cessons d'escalader et de redescendre des collines.

Nous arrivons le soir à un petit village, Zouaya, au sommet d'un piton rocheux de 250 mètres de hauteur, presque entièrement déboisé. Et là, pour la première fois depuis notre départ, nous avons une vue merveilleuse : devant nous s'étend une immense contrée assez accidentée ; de l'horizon fermé par des collines lointaines émergent à l'Ouest et au Nord, à 100 kilomètres pour le moins, deux massifs isolés énormes ; à l'Est, des montagnes

moins hautes. C'est un hasard providentiel que d'avoir ainsi sous les yeux le pays dans lequel nous allons nous engager en aveugles, sourds et muets.

Hélas! cette vue si belle nous cause une cruelle déception: la forêt toujours pareille recouvre tout l'immense horizon, rien n'indique sa fin ni l'approche du Soudan. Ce massif si lointain au Nord, sont-ce les monts Niénimba signalés par le lieutenant Blondiaux comme au Sud de Nzo? Sommes-nous encore si loin? C'est impossible si les cartes du Soudan sont exactes. Ne nous sommes-nous pas plutôt trop avancés dans l'Ouest, laissant Nzo à notre droite?

Comme pour confirmer cette hypothèse, les gens nous montrent de la main, à environ 40 kilomètres, une ligne de hauteurs allant du Nord-Est au Sud-Ouest, et nous disent qu'elle borde le fleuve Nipoué. Il n'y a, à l'Ouest du Cavally, qu'une embouchure assez importante pour appartenir au fleuve qu'on nous montre si loin de la mer, c'est celle de la rivière Saint-Paul : il faut donc admettre que c'est là le Saint-Paul, tout au moins un des cours d'eau qui le forment. Mais alors c'est vers l'Est qu'il faudrait marcher et non au Nord[1].

A l'idée que, si près du but, après un succès si complet jusque-là, nous allons peut-être, faute de ne pouvoir nous faire comprendre, succomber à notre tour dans cette région mystérieuse, et que le fruit de nos efforts sera anéanti, une sorte d'angoisse nous saisit.

Réunissant mes hommes au sommet du roc, je leur commente l'ordre du jour du colonel Audéoud, véritable Évangile des tirailleurs sénégalais, racontant le massacre de la mission Cazemajou et l'admirable conduite de l'escorte: qu'ils en fassent autant, et si nous sommes tués, Hostains, Fabre et moi, qu'ils

1. Le Saint-Paul a sur les cartes un cours absolument fantaisiste, car on ne doit ajouter aucune foi à la soi-disant exploration du noir libérien Anderson, et le nom de Dé que les indigènes lui donnent à son embouchure n'est pas connu dans l'intérieur. Quant au Nipoué, bien que je n'en aie pas parlé, on nous en a entretenus sans cesse comme d'un très grand cours d'eau voisin du Cavally, ce qui n'a pas peu contribué à nous embarrasser.

VUE DU PAYS DES GONS.



VUE DU HAUT DE LA MONTAGNE DE ZOUAYA. DESSIN DE BOUDIER (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE).

sauvent à tout prix nos documents. Je leur montre de la main le Nipoué, le Youbou : ils n'auront qu'à marcher vers le Nord entre ces deux fleuves, et en quelques jours ils finiront bien par sortir de la forêt.

Et maintenant le sort en est jeté, il faut nous confier à nos guides et nous abandonner, muets impuissants, au destin qui nous entraîne.



CHAPITRE IX

Les Gons. — Guet-Apens.

Le 23 novembre, nous franchissons le Cavally sur un nouveau bac. Le fleuve n'a plus que 70 mètres environ et sa profondeur n'est que de deux à trois mètres; cette diminution considérable de débit depuis notre précédent passage confirme la longueur de la boucle décrite.

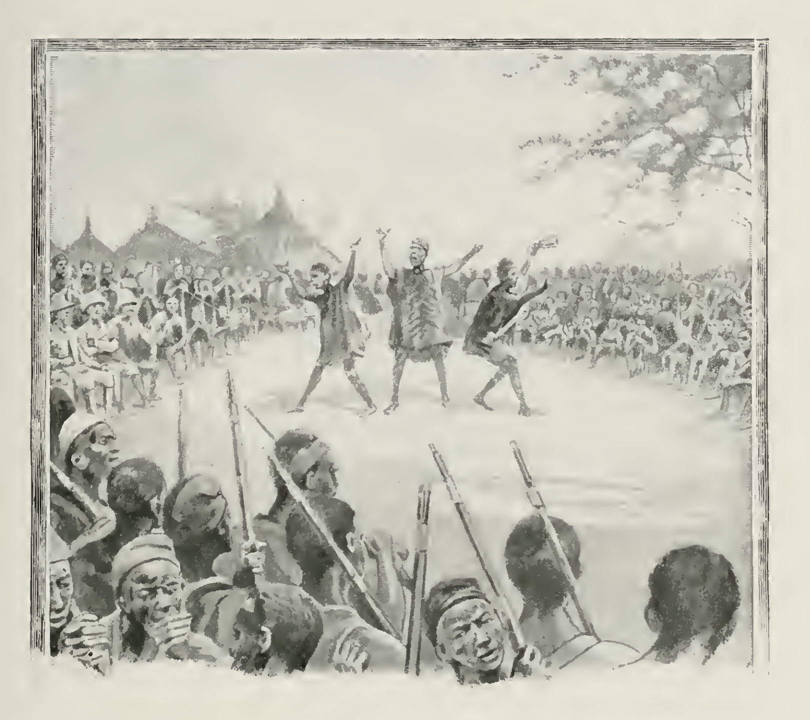
Le lendemain matin, nous arrivons à un joli petit village habité par deux frères de Maa, le chef des Vayas. Ils nous reçoivent en grande tenue de cérémonie, et cette tenue est un indice encourageant : c'est une couverture rouge, dans laquelle un trou a été percé pour passer la tête et qui retombe par devant et derrière, serrée à la taille par une ceinture; voilà qui, à n'en pas douter, vient de Samory.

Un jeune garçon qui sait le Booniao sert d'interprète, nous pouvons donc causer très facilement : François traduit nos paroles aux Booniaos, qui les traduisent au jeune Vaya, qui les traduit aux autres; seulement je serais curieux de connaître notre discours quand il parvient à destination. Nous demandons des renseignements sur les tribus au delà des Vayas, et spécialement sur celle des Bolos que nous espérons être les Mboros dont on a entendu parler au Soudan; mais nos hôtes ne tiennent manifestement pas à nous instruire et nous en tirons peu de chose.

Les cases sont peintes en blanc, noir et rouge, elles n'ont



PASSAGE DU CAVALLY SUR UN BAC INDIGÈNE.



DISCOURS DE MNIA.
DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE).

plus de séparation intérieure ni de plafond bas comme chez les tribus précédentes; devant chacune, des pierres sont disposées en cercle : c'est là qu'on se réunit pour causer, c'est le salon[1]. L'arbre fétiche, qu'on trouve depuis la côte dans chaque village et qui jusqu'ici était un certain arbre à feuillage rare, est maintenant d'une espèce touffue et ombreuse.

Le lendemain, conduits par les frères du chef, nous gagnons Bien-Hya, sa résidence, village d'une cinquantaine de cases, le seul mal disposé et mal tenu que nous ayons vu chez les Gons. On nous fait asseoir sur des nattes à l'ombre du bosquet fétiche et on nous offre des kolas et de l'eau : la population s'amasse autour de nous, mais nous ne voyons pas venir le chef. Son

1. Cette mode existe aussi dans quelques villages Boos et Booniaos et nous la retrouverons dans certains villages soudanais près du Fouta Diallon.

frère aîné, Mnia, se met à faire un immense discours en arpentant l'espace vide qui nous sépare de la foule; à ses côtés marchent son frère, qui l'approuve de la voix et du geste, et un crieur, lequel répète à tue-tête chacune de ses phrases et les scande en agitant une grosse clochette indigène. Ce discours à trois prononcé en marchant et avec de grands gestes, d'une façon tantôt méditative, tantôt pathétique, est fort pittoresque, mais qu'est-ce que cela signifie et que se passe-t-il? Nous interrogeons : on nous répond que comme Maa n'arrive pas, son frère parle pour passer le temps et faire prendre patience.

Pour le coup nous la perdons : il y a plus de deux heures que nous sommes là, on se moque de nous. Nous réclamons des cases de suite, et on se décide à nous en donner. Nous avons aussi besoin de vivres, mais avant l'arrivée de Maa, personne ne veut rien nous vendre. Décidément, ce n'est pas commode de ne pouvoir se faire comprendre que par le canal de trois interprètes : nous n'obtenons déjà plus rien, que sera-ce quand les Booniaos seront partis?

Le soir et le lendemain, des hommes de plus en plus nombreux arrivent dans le village, armés de fusils, de javelots; ils se tiennent sans cesse massés autour de nous, au nombre de trois à quatre cents.

Ce n'est qu'à midi, et sur notre menace de partir immédiatement, que Maa se décide à apparaître; il se tenait jusque-là caché dans un village voisin. Lui aussi est vêtu d'une couverture, mais bien plus belle que celle de ses frères : c'est une imitation de peau de tigre. Plusieurs des seigneurs qui l'entourent ont des blouses, en étoffes soit européennes soit originaires du bas Soudan et évidemment prises à Samory.

Ce simple trait indique un changement de race : jusqu'ici ceux qui avaient une pièce d'étoffe la portaient enroulée autour de la taille et retombant sur les jambes, maintenant ils s'en font une tunique en passant la tête au travers; les Kroumen ont le torse nu, et les Gons les jambes — je ne parle que des richards, les pauvres diables sont vêtus partout de la même manière :

rien sur les jambes ni sur le torse. — Plusieurs hommes ont, gravés sur la poitrine, des dessins compliqués représentant vaguement des fleurs, tatouage nouveau ; beaucoup ont la tête rasée, mode soudanaise.

Nous n'apercevons aucun captif bambara : il y en a cependant certainement, puisque nous en avons vu plus près de la côte, mais sans doute on les a cachés pour que nous ne trouvions pas en eux des interprètes et des guides. C'est là un fâcheux indice.

Maa a lui aussi un crieur, et chaque fois qu'il a fait une phrase et qu'elle a été hurlée par ce héraut avec accompagnement de clochettes, son jeune frère se lève, se tourne sucessivement vers chaque fraction de l'assemblée, et crie : « Sacabonbon » ; à quoi l'assistance répond par un vigoureux « Ao »[1] Ce cérémonial comique témoigne d'un prestige beaucoup plus grand chez les chefs.

On paraît savoir qu'il y a des blancs au Nord, mais si vaguement ! Naturellement on ne connaît aucune route dans cette direction. Quand nous demandons qu'on nous mène chez les Bolos, tout le monde prend l'air embarrassé ; on se concerte longuement, puis on nous questionne : connaissons-nous le chef des Bolos ? pourquoi voulons-nous aller chez eux ? pourquoi pas plutôt chez les Déos, peuplade que nous croyons établie au Nord-Ouest ? Il semble qu'on ait envie de nous détourner de notre chemin et de nous égarer : il faut éviter le piège. Nous prouvons, en citant des noms déjà appris de villages et de chefs Bolos, que nous sommes ferrés sur le pays, et les Vayas cèdent : ils nous conduiront où nous voulons.

Le chef nous offre un panier de riz, mais nous n'arrivons pas à en acheter d'autre : on assure qu'il y en a très peu et que la principale culture est le manioc. Voilà qui va être fort gênant, car le manioc est bien plus lourd et plus encombrant à porter.

Maa demande à voir nos soldats : ils exécutent quelques manœuvres et des feux sans cartouches pour montrer la rapidité de

1. Formule approbative commune avec les Kroumen, quoique la langue soit absolument différente.

leur tir. Il est difficile de savoir l'effet produit : sitôt nos rangs rompus, tous les guerriers, serrés à s'écraser les uns contre les autres, les fusils élevés au-dessus des têtes, font en chantant des chants de guerre le tour du village à plusieurs reprises. Veulent-ils aussi nous montrer leurs talents militaires, ou bien est-ce une bravade? Ces gens ont un air singulier : ils paraissent consentir à tout ce que nous désirons, mais il y a comme de l'ironie dans leur condescendance.

Le lendemain, 27 novembre, on nous fournit un guide ainsi que des porteurs, huit de nos hommes portant M. Fabre très malade à la place de François qui va beaucoup mieux et essaye de marcher.

Tout étant réglé, les Booniaos prennent congé de nous. Avec eux disparaissent les derniers représentants de la race des Kroumen à laquelle appartient François et avec laquelle, de tribu en tribu, nous nous sommes familiarisés. Nous voici maintenant livrés à cette race inconnue des Gons, à l'amitié desquels nous n'avons aucun titre, dont nous n'avons aucun moyen de nous faire comprendre, et qui s'est déjà opposée par la force et avec succès au passage des missions venues du Soudan.

Beaucoup d'hommes nous escortent. Nous rencontrons une série de villages ; à l'entrée de chacun notre guide nous arrête et va parler aux habitants, sous prétexte de les rassurer, puis tous se joignent à notre cortège qui grossit sans cesse. Nous avons beaucoup de peine à empêcher notre file d'être coupée, à chaque instant il faut faire une halte pour rétablir l'ordre. Il va sans dire que tous les Vayas sont armés.

Nous avons déjà traversé cinq villages lorsque notre guide nous fait arrêter : nous allons entrer chez les Bolos, et il faut qu'il aille prévenir le chef de notre arrivée. Le temps s'écoule ; au bout d'une demi-heure, les huit porteurs auxiliaires réclament leur payement : ils ne peuvent pénétrer chez les Bolos qui sont leurs ennemis. Quelle est cette nouveauté, et comment alors notre guide a-t-il pu s'y rendre? On nous répond qu'il n'y est nullement allé et qu'il s'est sauvé.

Ces procédés deviennent énervants, et Hostains donne l'ordre de reprendre la marche de suite. Aussitôt c'est une bousculade générale, les auxiliaires se jettent dans le fourré en poussant de grands cris, les guerriers s'abritent derrière les arbres et ont l'air prêts à tirer. Cependant quelques hommes restent plus calmes, ils vont de groupe en groupe, et voici les porteurs qui reviennent prendre leurs charges, les guerriers qui rentrent paisiblement sur le chemin, et nous nous remettons en marche comme s'il ne s'était rien passé. Voilà un conflit bien subitement apaisé!

Nous traversons bientôt un village plein d'hommes armés ; certainement nous ne sommes pas chez les Bolos, car nous reconnaissons plusieurs notables vus la veille à Bien-Hya. On nous a donc menti. Quand nous sommes de l'autre côté, il faut encore nous arrêter : la foule nous entoure et les porteurs réclament de nouveau leur payement. Nous refusons, puis qu'ils doivent venir jusque chez les Bolos, et nous voulons reprendre la marche : les porteurs disparaissent. Tous les Vayas vocifèrent et font mine de nous barrer la route.

La situation se gâte, lorsque quatre notables s'avancent et s'assoient en face de nous pour palabrer : une discussion très longue s'engage sur le cas des porteurs. Tout à coup le Vaya parlant booniao qui toute la journée a servi d'interprète se lève et court au village en faisant signe qu'il va revenir. Nous constatons alors avec étonnement que toute la foule a disparu : seuls, les quatre notables qui occupaient notre attention sont devant nous. A leur tour, voilà qu'ils se lèvent et, sans prendre congé, se dirigent vers le village, en tournant de temps en temps la tête avec inquiétude pour voir ce que nous faisons.

Nous restons seuls, fort surpris. Les Vayas se sont-ils retirés pour palabrer entre eux, ou bien cet abandon est-il définitif? Dans ce cas, c'est l'annonce d'hostilités, très probablement de leur part, et certainement de la part des Bolos qui, non prévenus de notre arrivée, nous recevront à coups de fusils.

Personne ne revient. Nous entendons sur nos flancs des clameurs qui indiquent que des bandes d'indigènes nous dépassent

sous bois : vont-ils se poster sur notre route? Nous n'avons déjà que trop attendu : en marche! Fabre, quoique toujours malade, quitte son hamac, et ses porteurs prennent les charges abandonnées. Je marche en tête avec douze tirailleurs, Hostains reste à l'arrière-garde avec les huit autres; Fabre, avec les deux miliciens, se tient au milieu des porteurs armés [1].

Dix minutes plus tard une détonation de fusil à pierre retentit en arrière, puis la sonnerie de Halte [2].

Je me porte en queue, sans appréhension, puisque personne de chez nous n'a tiré. Je trouve Hostains en train de relever trois de nos hommes baignant dans leur sang : ce seul coup de fusil parti du fourré a jeté à terre, tous trois blessés aux jambes, le caporal, le clairon Samba Diallo et le boy d'Hostains atteint de deux projectiles : c'est miracle qu'Hostains qui marchait entre eux n'ait pas été touché.

Immédiatement, protégés par un rideau de tireurs, nous faisons confectionner deux brancards pour le caporal et le boy; le brave Samba Diallo, qui déjà a eu la présence d'esprit de sonner halte après sa blessure, ne veut pas se laisser porter et, après s'être lui-même bandé avec son paquet de pansement, reprend sa place en boitant fortement. Il faut détruire ou répartir plusieurs charges pour rendre libres des porteurs.

Pendant que ces opérations s'effectuent, les Vayas nous attaquent de tous les côtés. Mais nous sommes sur nos gardes, et l'avantage ne reste pas aux assaillants : une fois leurs fusils à pierre déchargés, ils se trouvent désarmés devant notre tir rapide; ils n'ont pas assez de discipline pour se ruer tous sur nous avec ensemble et nous submerger sous leur nombre; nos balles, qui traversent les arbres derrière lesquels ils s'abritent, les épouvantent, nous les chargeons, et ils s'enfuient.

Plusieurs fusils restent à terre, d'abondantes taches de sang

1. Ces deux miliciens avaient été ramenés de la Côte par Hostains, quand il s'y était rendu en mai.

2. Je faisais toujours marcher le clairon en queue pour signaler les incidents, utile précaution empruntée au commandant Toutée.

couvrent le sol, mais nous n'avons pas le loisir de chercher dans le fourré ceux qui y sont tombés, et, sauf un homme tué raide par Hostains à bout portant, nous ne connaissons pas leurs pertes. Pour nous, nous n'en avons aucune. Voilà qui est plus rassurant : si le pour cent obtenu par les indigènes à leur premier coup de feu s'était maintenu, nous ne serions pas allés loin.

Nous profitons de notre succès pour reprendre rapidement la marche. A quelque cent mètres, nous trouvons des abattis derrière lesquels certainement les indigènes s'étaient embusqués pour nous attendre ; ils les ont quittés en nous voyant arrêtés pour relever nos blessés. Sans doute, si nous étions venus donner à l'improviste dans cette embuscade, nous aurions difficilement échappé au feu bien ajusté de tireurs à l'abri : c'est ce premier coup de fusil, si terrible, qui nous a sauvés.

Vingt minutes plus tard, nouvelle barricade occupée cette fois. Quelques salves en chassent les défenseurs ; pendant que nous les poursuivons dans une plantation de manioc, le convoi est assailli en flanc, Abdul-Salam est blessé au bras ; mais Fabre résiste vaillamment avec les porteurs et repousse l'attaque.

Le chant du coq révèle un village barrant le sentier devant nous. Faut-il l'attaquer ? Il est cinq heures et demie du soir, une fois le village pris — et peut-être est-il fortement occupé — nous n'aurons pas le temps de nous en éloigner avant la nuit, tout le pays saura où nous sommes, et les indigènes pourront nous cerner. Voilà précisément ce qu'il faut éviter : abandonnant le chemin, nous traversons rapidement la plantation dont les arbustes nous dissimulent, nous ouvrons à coups de machettes une percée dans le fourré et, à quelque distance, nous établissons notre camp. Ainsi cachés, nous aurons peut-être une nuit tranquille.

Elle nous sera bien nécessaire : tout le monde est harassé, nous marchons depuis huit heures du matin sans avoir mangé, et cette dernière heure de combat a été rude. Et au lieu de nous reposer, nous allons passer une nuit sans feu, presque sans eau et sans nourriture, occupés à détruire tout ce qui ne nous est pas indispensable, afin d'alléger nos porteurs et de les rendre dispo-

nibles pour porter de nouveaux blessés. Les fusils de traite sont brisés, la poudre et les étoffes brûlées, les perles dispersées dans la brousse. Nos porteurs voient avec désespoir détruire ces trésors qui seraient pour eux des fortunes, et ils essayent d'en sauver quelques débris, mais nous sommes sans pitié : à peine pourrons-nous emporter le strict nécessaire, et nous faisons même jeter à nos hommes leurs vêtements en loques pour leur faire porter un plus grand poids de cartouches. Nous ne gardons que les munitions, la pharmacie, nos papiers et nos photographies.

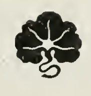
Le camp est fortifié comme de coutume avec des fils de fer et des abattis ; le sentier d'accès est barré d'une liane portant une clochette : si celle-ci tinte, une sentinelle placée derrière n'a qu'à lâcher son coup de fusil pour tuer l'arrivant. Le feu nécessaire pour cuire le repas est caché entre les immenses contreforts d'un arbre géant ; malgré le froid, on l'éteint sitôt que possible, pour ne pas révéler notre emplacement. Nous pensions avoir de l'eau à proximité, ayant remarqué certains arbres qui ne poussent qu'auprès des ruisseaux, mais hélas! ce n'est qu'une mare presque vide, d'où on retire quelque chose d'innommable, plus solide que liquide, noir et fétide. C'est tout ce que nous avons pour faire cuire le riz et pour boire, et la soif, suprême ironie dans un pays constamment inondé, vient ajouter à l'agrément de notre situation !

Elle n'est pas brillante, vraiment ! Quand vers minuit, notre besogne achevée, nous nous étendons pour prendre un peu de repos, nous avons enfin le loisir d'y songer. Nous avons échappé à la destruction aujourd'hui, mais demain ? Nous voici soixante hommes, dont quarante-cinq armés et vingt seulement libres pour le combat, sans guide, sans interprète, sans vivres, en pays complètement inconnu, au milieu de populations hostiles dont la force n'est pas douteuse, puisqu'elles ont repoussé toutes les autres missions : le lieutenant Blondiaux a estimé ses assaillants à plusieurs milliers, et cependant il était sur la lisière de la forêt et ses ennemis n'avaient eu qu'un jour pour se réunir.

Comment nous diriger? comment manger? comment porter nos blessés? comment enfin espérer vaincre? Nous avons déjà quatre blessés : encore dix de ces succès à la Pyrrhus, et tout sera fini.

Et, comme je m'endors, me reviennent en mémoire quelques phrases du commandant Toutée, attaqué lui aussi dans des conditions extrêmement périlleuses[1] : « C'est le propre de l'officier de n'exciter jamais l'intérêt dramatique. Il va où on lui dit d'aller, il fait ce qu'il a l'ordre de faire; chez lui point d'hésitation, de combat intérieur, partant, rien de ce qui fait le drame. » Tudieu ! mon Commandant, que voilà du drame bien psychologique! Et le mélodrame, s'il vous plaît? Il me semble que nous y sommes en plein, et j'avoue que le dénoûment me paraîtrait intéressant à connaître.

1. *Dahomé, Niger, Touareg.* Je ne cite pas le texte exact, mais bien ce qui me revenait à l'esprit.



CHAPITRE X

Combats.

Dès l'aube, sans avoir été dérangés pendant la nuit, nous reprenons la marche en taillant le fourré, et nous tombons bientôt sur un des sentiers venant du village, qui est ainsi tourné. Des coups de feu nous accueillent : ce sont sans doute des éclaireurs qui nous cherchaient, notre précaution de dissimuler notre camp n'a pas été inutile. Nous nous éloignons en hâte ; bientôt se présente un sentier qui coupe le nôtre, nous le prenons ; un peu plus loin nous faisons de même : peut-être ainsi éviterons-nous les embuscades.

De fait, il semble que nous y ayons réussi, pendant deux heures nous marchons sans recevoir un coup de feu. Aurions-nous quitté le territoire des Vayas ? Si vraiment les Bolos sont mal avec leurs voisins, peut-être nous accueilleront-ils bien. Et même, depuis la prise de Samory, ne sont-ils pas en relations avec nos postes du Soudan ? Voici qu'un village se présente ; on n'y entend aucun bruit. Deux tirailleurs, en rampant, s'avancent jusqu'à la porte : elle est barricadée, mais le village est vide. Un quart d'heure plus tard, nouveau village barricadé et abandonné. Nous fouillons les cases dans l'espoir d'y trouver du riz, mais tout a été emporté, bétail, provisions, effets. Cela n'indique pas des dispositions très hospitalières ; enfin, si on veut bien nous laisser la route libre, c'est tout ce que nous demandons.

Nous arrivons au fond d'une gorge où coule un ruisseau qu'il

faut traverser; un énorme arbre tombé dans le courant rend ce passage très difficile. Pendant que nous le franchissons avec peine, des coups de feu partent des trois collines qui nous entourent : les balles sifflent de tous côtés, les branches cassées tombent à nos pieds, plusieurs hommes sont contusionnés par des projectiles sans force, mais personne n'est blessé. Nous ripostons et de suite donnons l'assaut à la colline qui nous fait face : les indigènes ont déchargé leurs fusils, il ne faut pas leur donner le temps de recharger. Nous enlevons ainsi un village qui est perché au sommet et que ses défenseurs abandonnent précipitamment.

Nous nous y arrêtons un instant pour souffler et faire serrer la colonne. L'ennemi ne s'attendait pas à notre victoire, car nous trouvons des feux allumés dans lesquels grille du manioc : voilà un festin qui, pour ne nous être pas destiné, n'en obtient pas moins de succès, car nous n'avions rien mangé ce matin, faute de feu et d'eau.

Le départ ne va pas être commode, surtout avec les blessés : la pente est tellement raide que les indigènes ont dû creuser des marches dans le talus à pic. Rien de plus probable qu'une attaque pendant cette descente dangereuse ; je fais donc fouiller les abords, et, jusqu'à ce que tout le convoi soit en bas, Hostains gardera le village avec l'arrière-garde.

Au pied de la colline, des coups de feu partent d'une barricade : je l'enlève, et, pensant que nous sommes attendus sur le grand chemin, je prends un sentier de traverse. A peine y suis-je engagé qu'une fusillade nourrie éclate sur le sommet. Je veux courir au secours d'Hostains, mais c'est la chose du monde la plus difficile : nous sommes en file indienne dans un épouvantable sentier marécageux, serrés les uns derrière les autres, accrochés par les branches et les lianes ; commander quelque chose est presque impossible, je ne peux cependant pas simplement faire demi-tour, car il me faut laisser avec une garde les hommes désarmés et les blessés. Pendant que je prends des dispositions pour cela — avec des gens qui ne parlent pas français,

quelle peine, grand Dieu ! — arrive un tirailleur de l'arrière-garde, qui a forcé le passage à travers les assaillants pour m'appeler au secours en toute hâte. Et j'entends le feu qui redouble là-haut, puis des hurlements comme pour un assaut, puis plus rien. Quelle émotion ! Sont-ils massacrés ?

Comme je débouche enfin sur le grand chemin, je tombe sur Hostains qui arrive avec ses hommes au complet. Les indigènes, sans se douter qu'il était resté là, se sont précipités dans le village pour nous prendre par derrière ; grâce à leur surprise, il a pu finir par les rejeter dans le fourré. On entend maintenant des hurlements douloureux qui s'éloignent : ce sont sans doute des blessés et des morts qu'on emporte.

Nous ne sommes cependant pas hors d'affaire, des bandes nous suivent sur les flancs, à chaque passage difficile on nous salue de coups de feu. Pour dépister cette poursuite nous profitons de tout ce qui nous permet de changer de direction, sentiers, ruisseaux, marais, plantations. Enfin, au bout d'une heure épuisante, les coups de fusils, de plus en plus espacés, cessent tout à fait.

La marche continue quelque temps silencieuse, mais, à l'entrée d'un nouveau village, une détonation retentit, suivie de plusieurs autres et de clameurs d'épouvante. Nous donnons l'assaut à pleine course ; les habitants n'ont que le temps de se jeter dans le fourré, laissant sur le sol un des leurs, des armes, une foule d'objets divers. C'est évidemment une surprise complète : des femmes et des enfants étaient là, rien n'a été emporté des cases, et le village est plein de bœufs, de moutons, de cabris. Pourquoi faut-il qu'un malheureux ait tiré sur nous et donné l'alarme ? Si nous avions pu faire des prisonniers, ils nous auraient servi de guides et d'otages, et peut-être par eux la paix eût-elle été rétablie. En tout cas, le bétail est pour nous, privés de viande depuis tant de mois, une aubaine inestimable, et chacun de se tailler son morceau préféré.

Nous repartons de suite. Il semble que notre tactique soit bonne, qu'en changeant à tout moment de direction et en ne



HOSTAINS CERNÉ. — DESSIN DE GROBET (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE LA COLLINE)

restant jamais en place, nous ne permettions aux indigènes ni de nous attendre ni de nous poursuivre, et qu'au lieu d'être surpris ou entourés, ce soit nous qui surprenions nos adversaires.

Marchant toujours en zigzag, nous rencontrons une succession de petits villages très rapprochés : tous sont enlevés sans aucune perte. Et cependant ils sont très habilement fortifiés. Tout autour des cases, sur environ cent mètres de largeur, une brousse dense, qui a recouvert le sol jadis défriché, forme une haie circulaire absolument infranchissable, sauf par quelques coulées partant de l'intérieur et connues des seuls habitants. Deux allées percées dans ce rempart conduisent au village ; elles sont, à l'entrée, barrées par une palissade souvent double et triple, avec d'étroites portes généralement flanquées de tambours. Enfin, pour empêcher l'assaillant d'approcher en se blottissant contre la brousse, l'allée est presque toujours bordée de clayonnages qui en font un véritable corridor sans le moindre abri. Dans ces conditions, un village énergiquement défendu est imprenable pour des indigènes.

Comment donc nous présentaient-ils un si faible obstacle? C'est que nous tirions de nos armes tous les avantages qu'elles possèdent, portée, pénétration, rapidité. Sitôt en face d'une porte barricadée, tous les hommes de tête exécutaient sur elle un feu de salve ; les défenseurs, atteints par nos balles qui traversaient leurs abris de bois, ripostaient hors de portée et sans nous causer aucun mal ; aussitôt un nouveau feu de salve, et l'assaut : l'ennemi, n'ayant pas le temps de recharger ses fusils à pierre, s'enfuyait désarmé. Rien n'était plus simple, on le voit.

A six heures du soir, nous avions enlevé onze villages. Nous n'en avions brûlé aucun, malgré le désir de nos gens et quoique ç'eût été le juste châtiment d'une trahison si caractérisée ; mais nous eussions par là mis à nos trousses, exaspérée, toute la population sans asile, tandis qu'en laissant les cases debout, nous courions la chance que chacun, après notre passage, rentrât tranquillement chez lui, trop heureux de voir l'orage s'éloigner.

Parvenus près d'une plantation de manioc, nous exécutons la

même manœuvre que la veille : nous la traversons rapidement, puis, de l'autre côté, nous creusons dans l'épais fourré la caverne qui cachera cette nuit et nous et nos feux.

La plantation nous offre de la nourriture à discrétion, et cela nous permet d'économiser notre seule réserve, les deux jours de riz que porte chaque homme. Contrairement à ce que nous avions d'abord pensé, c'est une chance extrême que de faire la guerre dans un pays si habité et où on cultive le manioc. Auparavant, nous eussions pu marcher pendant des jours sans rencontrer une plantation, et d'ailleurs à quoi nous eût servi de trouver des champs de riz? Le riz ne mûrit qu'en une seule saison et il faut de longues heures pour le cueillir et le décortiquer, au lieu qu'ici nous rencontrons à chaque pas des provisions toutes prêtes, le manioc s'arrachant sans effort, et ses racines pouvant être grillées en un instant ou même — ce fut souvent nécessaire — mangées crues.

En somme, cette journée n'a été qu'une suite de succès, sans aucune perte pour nous ; nous trouvons des vivres, une source nous offre son eau limpide, et, suprême jouissance, nous avons de la viande, prix de la victoire! Allons! tout va bien, et nous nous endormons bercés par l'espérance!

Au petit jour, des chants de coqs signalent des villages, que nous évitons, et nous ne rencontrons pas d'ennemis. Nous traversons une suite de bas-fonds inondés, où sont installées des pêcheries. Plus nous avançons, plus l'eau augmente; villages, cultures, sentiers, disparaissent.

Il y a quatre heures que nous marchons, depuis quelque temps dans l'eau jusqu'aux hanches, lorsque nous nous trouvons en face d'un marigot très profond dont le débordement cause ces inondations. Tout le monde cherche un passage; Hostains trouve un tronc d'arbre à demi submergé et nous le suivons un à un. Vraiment quelle occasion unique de nous détruire perdent les indigènes! Ils doivent bien savoir par nos traces, que nous sommes engagés dans ce chemin : qu'une partie d'entre eux soit venue s'embusquer sur l'autre rive, que les autres nous atta-

quent par derrière pendant le passage, et notre situation serait tout à fait critique.

Comme je médite ainsi sur leur sottise en m'avançant avec précaution sur le pont étroit et glissant, éclate en queue une fusillade violente accompagnée de hurlements épouvantables. Voilà ! comme dans un scénario bien réglé, l'accident prévu se produit à point nommé. Nous sommes dans de jolis draps ! aucun blanc à l'arrière-garde, les tirailleurs dispersés sur les deux rives, l'eau dans laquelle nous sommes immergés empêchant tout mouvement rapide, chacun ayant d'ailleurs les deux mains occupées à élever au-dessus de l'eau son fusil et ses cartouches, ce qui n'est pas précisément commode pour tirer !

Heureusement l'arrière-garde résiste avec énergie, nos porteurs armés, jetant leurs fardeaux sur des buissons, courent d'eux-mêmes à son secours, nous avons le temps d'arriver : nous chargeons, et les assaillants s'enfuient. Sans perdre de temps à réfléchir, nous les poursuivons, nul chemin ne pouvant être plus mauvais que celui où nous étions. A chaque passage difficile les indigènes, qui en gagnant de l'avance ont pu recharger leurs armes, nous attendent et nous fusillent ; mais prévoyant la chose, chaque fois que l'endroit paraît propice à une embuscade, je fais dorénavant exécuter un feu de salve sur le fourré, d'où l'ennemi déguerpit aussitôt en ripostant sans succès.

On va peut-être s'étonner que je gaspille nos munitions en faisant tirer sans même voir l'ennemi. Au commencement je m'étais moi-même indigné contre mes hommes qui lâchaient leur coup au hasard ; mais je me suis vite rendu compte que c'étaient eux qui avaient raison. A quelques mètres, les ennemis sont invisibles dans le fourré : à peine de temps en temps distingue-t-on une forme noire bondissant d'un arbre à l'autre. Attendre de voir pour tirer serait se condamner à ne tirer jamais, et les indigènes arriveraient à nous fusiller à bout portant. Ce qu'il faut au contraire, c'est les tenir éloignés, car alors eux non plus ne peuvent nous distinguer, et les branches arrêtent leurs projectiles sans force : la végétation les gêne encore plus que nous.

Aussi, dès que l'ennemi est éventé, envoyons-nous dans sa direction une grêle de balles qui traversent les arbres et l'effraient, même s'il n'est pas touché. Qu'on n'oublie pas la différence prodigieuse des armes : il faut longtemps pour recharger un fusil à pierre, et nul indigène ne se soucie d'approcher pour se trouver, après avoir tiré, désarmé en face de nos feux rapides [1].

Un certain nombre d'ennemis nous suivent et, pendant les arrêts forcément fréquents, se glissent pour surprendre l'arrière-garde et le convoi. Afin de nous en débarrasser, Hostains tend des embuscades et se cache avec quelques tirailleurs, mais ceux-ci trop pressés tirent toujours trop tôt ; seul Hostains tue raide son homme, d'autres sont blessés, mais disparaissent dans le fourré.

Enfin, toujours combattant, nous arrivons à un village que nous enlevons. Nous y trouvons une certaine quantité de riz non décortiqué. Il est une heure du soir, tout le monde est épuisé par ces trois jours de marches, de combats, de veilles : nous décidons de nous arrêter. On se reposera, tout en pilant le riz.

Malheureusement l'ennemi, lui, ne se repose nullement : profitant de notre arrêt, les gens de tout le pays commencent à se rassembler autour de nous. Les corvées qui s'en vont chercher de l'eau, arracher du manioc, sont toutes attaquées; des indigènes s'approchent en rampant jusqu'auprès des cases.

La position devient intenable; cette nuit, même si nous ne sommes pas attaqués, il suffira de venir dans la brousse autour de nous tirer des coups de feu, pour nous épuiser en alertes continuelles, et il est à peu près certain que demain matin nous trouverons toute la population réunie. Je m'en vais reconnaître aux environs un endroit favorable pour passer la nuit. Le soir venu, n'ayant pas besoin cette fois de cacher nos feux, puisqu'on

1. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, j'en arrive à ne plus exécuter, autant que possible, que des feux de salve : cela réduit fortement la consommation des munitions, force les tirailleurs, qui laissés libres tirent trop haut, à tenir horizontalement leurs fusils, enfin, en concentrant plusieurs balles sur le même point du fourré, cela donne plus de chances d'atteindre quelqu'un.

sait où nous prendre, nous faisons un abondant repas dont nous avions grand besoin ; puis chacun s'étend dans l'ordre de marche à côté de sa charge. A neuf heures, sans aucun bruit, nous quittons le village ; à un kilomètre de là, sur une hauteur, tout le monde se couche dans le sentier même : le sol est sec, chacun a emporté du village une natte, nous sommes à merveille. Des lianes porte-sonnettes barrent le chemin, et personne ne nous sait là ; nous dormons tranquilles, et au crépuscule, nous filons rapidement. Si les ennemis veulent attaquer le village, à leur aise !

Le chemin est de plus en plus beau, droit, large de quatre mètres, c'est une vraie route nationale, et, tout en enlevant une série de villages défendus par des gens vêtus de blouses soudanaises et coiffés de bonnets, nous sommes pénétrés par la même idée : il n'est pas possible que d'eux-mêmes des noirs aient fait un chemin pareil, des blancs seuls en sont capables, nos troupes sont par là. Tout à l'heure une colonne de tirailleurs, appelée à l'aide par les habitants, va accourir : pourvu qu'à la vue des « grenadiers anglais » (nos porteurs en veste rouge), elle ne nous tombe pas dessus sans crier gare[1] ! Tout joyeux déjà, nous crions en bambara bonjour aux gens qui nous tirent dessus, mais cela ne paraît leur faire aucun effet et la fusillade redouble.

Les villages sont extrêmement rapprochés, à un ou deux kilomètres l'un de l'autre. La même tactique sert toujours pour les prendre, mais le difficile est d'avoir en tête assez d'hommes pour tirer et donner l'assaut. En effet je détache un tirailleur à chaque embranchement : c'est là surtout que s'embusquent les ennemis, car ils profitent des sentiers pour s'enfuir une fois leur arme déchargée ; quand un des nôtres s'avance vers leur cachette, ils se voient découverts, tirent de suite et mal, et ne touchent personne. Si nous n'avions que des tirailleurs, à mesure que l'un s'arrêterait et passerait en queue, le suivant prendrait

1. Qu'on n'oublie pas que depuis plus de cinq mois nous étions sans nouvelles : la guerre n'avait-elle pas éclaté avec l'Angleterre, ainsi qu'il en était si fort question à notre départ ?

sa place, mais il n'en est pas de même avec le convoi qui marche au centre, et l'avant-garde se réduit à chaque fois. Près des villages, les sentiers et les endroits découverts sont nombreux, et à force de poster des flanqueurs, je n'ai plus personne sous la main pour l'attaque; il faut cependant la brusquer, car il y a toujours des indigènes cachés dans la brousse qui profitent des arrêts pour s'approcher en rampant et tirer presque à bout portant.

Par bonheur les porteurs, qui se sont si bien conduits hier quand nous avons été surpris dans l'eau, se révèlent tout à fait braves : les premiers, jetant leur charge, viennent prendre part au feu, puis à l'assaut; les autres suivent en courant, leur caisse sur la tète, et nous aident à occuper le village jusqu'à l'arrivée de toute la colonne. Loin de paraître effrayés de notre situation, ils montrent un calme joyeux qui témoigne et de leur confiance en nous et de leur bonheur d'être devenus des guerriers, de pauvres bêtes de somme qu'ils étaient. Même ceux qui n'ont point de fusils accourent avec leurs machettes. Et, une fois qu'ayant détaché toute mon avant-garde et arrivé devant un village qui nous canarde, je me retourne pour appeler des fusils, qui vois-je immédiatement derrière moi? la femme de Sirabana, marchant impassible sous les balles, suivie de plusieurs porteurs sans armes! Je les renvoie rudement en arrière; cependant, le village pris, je fais compliment à Sirabana de la bravoure de sa femme. « Eh ben! quand moi n'y a pas peur, mon femme aussi n'y a pas peur, » répond-il. « Quand moi y a peur, mon femme aussi y a gagné peur. » Quand un gendarme rit...; cette petite femme serait digne d'être gendarme! « Et quand as-tu peur? » dis-je au mari. « N'y a jamais peur », déclare-t-il simplement, et c'était vrai. On voit que sa femme ne devait pas trembler souvent.

Chose singulière, les tirailleurs, quoique parfaitement braves, sont beaucoup moins rassurés : leurs campagnes précédentes leur ont appris la force des gens de la forêt. Comment croire que, sans guide, perdus dans cette interminable forêt où nous

marchons depuis dix mois, en nombre infime contre des ennemis innombrables, nous arrivions à nous en tirer? « Nous n'y a plus jamais voir Saint-Louis, » disent-ils. Mais cette idée ne diminue en rien leur courage et, avec leur insouciant mépris de la mort, ils exécutent tranquillement les ordres les plus dangereux.

Cependant, après avoir enlevé six villages, nous descendons dans une vallée et tout à coup nous nous trouvons au bord du Cavally, car c'est lui sans doute : un fleuve de cinquante mètres de large environ, très profond. Dire qu'il suffirait de le suivre pour atteindre bientôt le Soudan! mais ses rives sont inondées et impossibles à longer : il faut donc faire demi-tour pour regagner la hauteur.

Mais, comme la veille, l'ennemi, qui sait que le fleuve nous barre la route, nous a suivis, et nous devons livrer un combat violent pour rouvrir le passage. La fusillade part sans discontinuer du fourré pendant plusieurs heures : sans doute les gens de tout le pays accourent, espérant nous acculer à la rivière.

Enfin, dans un chemin bordé de marécages où les indigènes ne peuvent se dérober de côté, je me lance sur eux avec l'avant-garde. Ils s'enfuient, emportant dans leur déroute des hommes embusqués dans tous les buissons. Nous les poursuivons sans répit et, après deux kilomètres parcourus ainsi à pleine course, nous pénétrons à leur suite dans un village dont ils n'ont pas le temps de refermer la porte. Après une dernière décharge à bout portant qui jette à terre deux tirailleurs, tous les indigènes disparaissent dans le fourré en hurlant, et nous sommes maîtres de la place.

En me retournant, je m'aperçois avec quelque stupeur que nous sommes sept en tout, y compris les deux blessés : tout le reste, retardé par les fondrières, les lianes, les troncs d'arbres, a été distancé et est loin en arrière. Nous passons un assez vilain moment dans notre conquête, craignant un retour offensif. Enfin Hostains arrive avec toute la colonne; il a trouvé sur

le chemin de nombreux fusils et plusieurs traces de sang conduisant aux marigots où des blessés se seront cachés; un mort gît aussi à terre dans le village, avec des armes.

Nous pansons nos deux blessés. L'un a une balle dans la cuisse, mais l'autre n'a rien du tout : le projectile, un énorme cailloux ferrugineux, a frappé sa musette et a été arrêté par les cartouches dont elle était pleine ; il en est quitte pour une sérieuse contusion.

Le village présente une particularité nouvelle : il est de forme ronde, et une ceinture de bananiers régulièrement espacés, avec leurs tiges droites et leurs gerbes de feuilles se rejoignant en arceaux, forme tout autour un portique circulaire, d'un ordre inconnu mais gracieux. Le village a cinquante cases, c'est le plus gros que nous ayons encore enlevé. Plus de deux cents fusils le défendaient : il est probable que, sans notre poursuite enragée, la résistance eût été sérieuse, et nous avions sur nos derrières une autre bande.

Nous cherchons un endroit écarté pour camper, mais ce n'est pas facile : partout ce ne sont que cultures et villages. Nous nous installons au beau milieu d'un champ de manioc, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Des patrouilles partent dans toutes les directions. Il semble que les indigènes soient épouvantés de leur dernier échec : trois villages sont trouvés vides, au loin retentissent des hurlements et même des coups de feu, tirés sans doute par affolement. Chez nous, au contraire, la confiance augmente : voilà quatre jours que nous combattons avec un succès constant, pas un de nous n'a été tué, nous avons fait du chemin. Nous finirons bien par sortir de la forêt, pour peu que cela continue !

Cependant c'est un hasard miraculeux que nous ne soyons pas tombés, malgré nos détours, sur un des gros rassemblements ennemis qui se sont certainement formés. Une catastrophe est toujours imminente. Notre situation est traduite à merveille par ce dessin qui représente un homme tombant du haut d'un sixième étage et donnant en passant de ses nouvelles

à un ami qui est à la fenêtre : « Ça va bien, lui dit-il, mais pourvu que ça dure ! »

Le 1er Décembre. — A peine en marche, nous nous trouvons en face d'une immense étendue d'eau libre, sans autre végéta-



LES MARAIS. — DESSIN DE BOUDIER (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE).

tion que des hautes herbes, et s'étendant à perte de vue de tous les côtés : la route du Nord nous est barrée. Voilà la catastrophe! Ça n'a pas duré longtemps.

Que faire? A l'Ouest, une ligne d'arbres s'avance un peu dans l'eau : peut-être y a-t-il là un passage, et nous nous y engageons sans grand espoir. A droite, le chemin longe le lac, des marigots s'étendent à sa gauche, et bientôt il est recouvert par l'eau. Nous avançons le cœur serré d'angoisse : il va falloir retourner sur nos pas et nous allons sans doute trouver toute la population du pays massée pour nous enfermer dans ce cul-de-sac.

Mais, ô joie! des coups de fusils nous saluent en avant : il

y a donc un passage, puisque nos ennemis y sont. Nous nous jetons à leur poursuite : voici que le terrain se relève, et nous nous trouvons sur une étroite arête dont l'eau baigne les deux pentes. La végétation y est plus fourrée que jamais, mais la route est magnifique. Bientôt un village se présente, puis un deuxième, puis beaucoup d'autres : nous les enlevons à la file ; les habitants, ne pouvant fuir de côté, se sauvent après nous avoir envoyé leur feu à des distances folles.

Sérieusement défendus, certains de ces villages seraient presque imprenables, un entre autres : le chemin d'accès conduit perpendiculairement sur un énorme arbre renversé, d'un diamètre de 2 mètres 50, infranchissable à cause de sa convexité ; ensuite il longe ce rempart pour aboutir à un passage juste assez large pour un homme, et solidement barricadé ; les deux côtés de cet angle droit sont enfilés par les feux des défenseurs abrités derrière l'arbre et sur les côtés dans des logettes flanquantes. Heureusement, après un feu mal ajusté, ils déguerpissent en nous voyant arriver à la baïonnette.

Cependant, pour retarder notre marche, ils multiplient les obstacles : à chaque pas maintenant nous rencontrons des barricades ; des guerriers embusqués tirent sur les premiers qui les franchissent. Il faut employer le même procédé que devant les villages : une salve sur la barricade, ce qui amène toujours une riposte inefficace de l'ennemi hors de portée, puis l'assaut pendant qu'il est désarmé.

Tous les villages maintenant sont de forme ronde et entourés de bananiers ; ils sont admirablement propres et bien tenus, des massifs de différentes plantes, avec des bordures de bois, ornent la place centrale. Les habitants s'adonnent à la pêche, car de grands filets tressés en fibres de bambous sont accrochés dans chaque case, à côté d'arcs et de flèches empoisonnées [1]. Il y a des métiers à tisser pareils à ceux du Soudan, et, indice évident que nous approchons de la lisière, quelques cases ont des toits

1. Les indigènes préfèrent de beaucoup le fusil : dans une telle brousse la flèche est tout de suite arrêtée.



ENTRÉE DE VILLAGE FORTIFIÉ. — DESSIN DE GROBET
(D'APRÈS UN CROQUIS.)

en chaume et non plus en feuilles de palmier : il y a donc des clairières et de l'herbe non loin.

Le plateau s'élargit : maintenant nous longeons de vastes cultures. Enfin, spectacle délicieux, nous nous trouvons au pied d'une colline de 200 mètres couverte de hautes herbes, avec des blocs de granit apparents. Pleins de joie, nous la gravissons, espérant du sommet découvrir le pays, mais les coups de feu

partent des herbes comme du fourré, et il nous faut donner l'assaut à cette colline escarpée et enlever un petit village qui la couronne. Tout cela pour rien, car l'autre versant est boisé et nous n'avons aucune vue.

Un quart d'heure plus loin, nouveau piton dénudé, nouvel assaut, et nous nous emparons d'un village assez gros qui sans doute ne s'attendait guère à notre visite, car il est plein de chèvres qu'on n'a pas eu le temps de cacher : voilà notre dîner assuré. C'est le quinzième village pris aujourd'hui. Cette fois nous avons de la vue, mais nous ne découvrons rien, la forêt toujours pareille couvre plaines et hauteurs.

Le Cavally coule à nos pieds, large de 60 mètres environ et encombré de rochers et de rapides. Pendant que nous descendons la colline, Hostains s'embusque pour garder nos derrières, et bien fait-il, car nous sommes suivis : un indigène est tué, les autres disparaissent. Nous marchons encore quelque temps, mais voici que cinq tirailleurs, en proie à des douleurs d'entrailles atroces, se roulent sur le sol ou tombent presque inanimés.

Supposant un empoisonnement, nous leur ingurgitons par force de l'eau tiède en grande quantité — nous n'avions plus d'ipéca — et arrivons à les soulager un peu, mais il faut renoncer à aller plus loin. Nous campons donc où nous sommes, dans un fond près d'un ruisseau ; des collines et des villages sont tout autour de nous, et la place est aussi dangereuse que possible. Nous barricadons les chemins, nous tendons des lianes garnies de sonnettes en travers du ruisseau, et dès la nuit venue nous éteignons les feux.

Le froid est vif sur cette terre humide, et nos gens presque nus grelottent ; personne ne dort. Et voilà que des voix s'élèvent sur une colline proche, hurlant des chants sauvages ; d'autres voix répondent des autres sommets. Ce qu'elles chantent, pendant que nos malades râlent, ces voix invisibles qui semblent tout près et nous enveloppent, c'est notre mort prochaine, sans doute. En vérité, cette nuit est sinistre.

2 Décembre. — Les malades vont mieux et peuvent marcher ;



PONT DE LIANES SUR LE CAVALLY.

nous apprenons qu'ils s'étaient régalés de chenilles grillées trouvées dans une case et évidemment empoisonnées.

Tous les chemins sont maintenant hérissés de barricades. Comme la plupart sont sans défenseurs, je cesse de faire tirer avant de les aborder, pour ne pas révéler où nous sommes et ménager les munitions qui s'épuisent, mais cette économie a pour résultat de nous faire subir plusieurs décharges à bout portant, et une balle frappe à la main Samba Diallo, le clairon. Ce brave garçon est toujours en tête malgré sa jambe blessée qui le fait beaucoup souffrir, et la veille encore il a reçu une forte contusion : ce sont toujours les mêmes qui se font tuer ! Heureusement ils ne meurent pas chaque fois.

Nous retombons sur le Cavally, et là nous contemplons avec stupéfaction un pont suspendu en lianes de 60 mètres de longueur. Les ponts de lianes sont nombreux au Soudan, mais un ouvrage d'art comme celui-ci est prodigieux. Qu'on se figure un immense berceau d'enfant ! Le fond où pose le pied est fait d'un tapis de lianes ; sur les côtés des lianes forment un treillage régulier. Ce berceau est attaché à deux arbres géants, à une grande hauteur, afin que l'arc ne vienne pas effleurer le niveau de l'eau, et on y accède par de fortes échelles ; des lianes énormes, attachées encore plus haut, viennent soutenir le milieu

du pont, qui a ainsi tout à fait l'aspect de nos ponts de fil de fer. Tout cela est fait avec un soin, une solidité extrêmes; il a fallu un travail non seulement très long, mais surtout méthodique, réglé d'après un plan, et sous une direction prévoyante autant que hardie.

Ces gens que nous combattons sont vraiment étonnants : villages bien construits et bien fortifiés, cultures immenses, chemins magnifiques, filets de pêche, métiers à tisser, et par-dessus tout ce pont merveilleux, tout cela chez eux indique une organisation bien supérieure à celle des Kroumen, dont pourtant l'intelligence nous avait frappés. A quoi tient qu'ils interdisent si jalousement l'entrée de leur territoire aux gens du Sud comme du Nord, si bien qu'ils sont partout considérés comme les derniers des sauvages ?

Le pont a été sans pitié coupé pour nous empêcher de passer ; nous n'en avions d'ailleurs nulle envie, et nous nous éloignons du fleuve. Les assauts de villages recommencent, sans grande résistance. Le dixième, cependant, nous donne quelque peine : bâti sur une colline, il est précédé de nombreuses barricades qu'il faut enlever et détruire une à une ; pendant ce temps les gens rechargent à leur aise et tirent de nouveau ; ils semblent très animés, et poussent des hurlements comme pour appeler à leur aide. Les mauvais moments vont-ils recommencer ?

En redescendant de la hauteur, nous pénétrons dans un vaste champ de manioc, barricadé lui aussi. A l'autre extrémité des formes se montrent, et déjà les hommes de tête mettent en joue, lorsque de nos propres rangs partent des cris joyeux : « *Anicè, Anicè !* » (Bonjour, bonjour, en bambara.) Deux hommes sont là-bas, qui au-dessus de leur tête agitent une poule blanche, symbole d'amitié dans toute la boucle du Niger, et de toutes leurs forces nous envoient ces *Anicè* auxquels répondent nos hommes. Le Soudan, voici le Soudan, enfin ! Nous sommes à la fois sauvés et victorieux.



CHAPITRE XI

Soumission des Nguérés. — Sortie de la Forêt. — Arrivée au poste de Beyla. — La mission Woelffel.

Les deux hommes s'approchent et nous font le salut militaire. Oh ! ce salut au fond de pays où, depuis dix mois, les gens ignorent même l'existence du Soudan français ! Ce sont bien des Malinkés [1]. Vite nous les accablons de questions : où est le poste ? où sont nos troupes ? Et nous apprenons avec étonnement qu'il n'y a ni troupes ni poste avant Beyla, bien loin d'ici. Mais au moins le pays obéit aux Français ? Nullement, et la fin de la forêt est encore lointaine, les habitants sont toujours les mêmes. Les deux Soudanais sont venus pour acheter des kolas, et les indigènes terrifiés de notre marche les ont envoyés en ambassadeurs pour nous porter leur soumission.

Ce n'est pas ce que nous espérions, certes, et le but encore une fois recule quand nous croyions le toucher. Pourtant si grand a été le danger, que nous ne pouvons trop nous féliciter de le voir diminuer, et l'allégresse de nos gens éclate : enfin voici des hommes de leur pays ; puisqu'ils passent, qui donc pourrait nous arrêter, et qu'importent quelques jours de plus ?

Sur l'assurance des deux messagers que les indigènes sont sincères et ne demandent qu'à se soumettre, nous consentons généreusement à la paix. Ils font alors un signal, et deux jeunes gens sortent du bois et viennent avec crainte nous offrir

1. Race du Soudan Méridional.

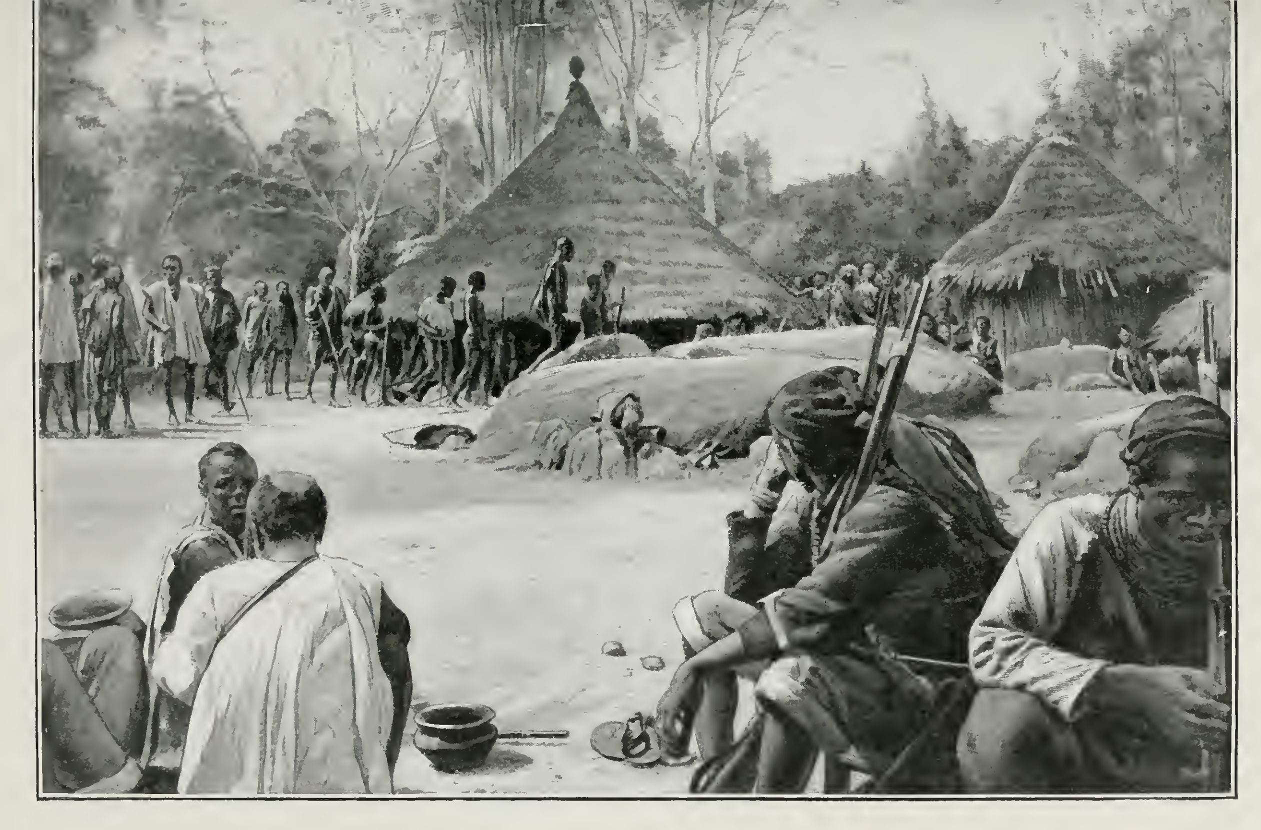
eux aussi une poule blanche : ce sont les fils du chef du pays. Sur un nouveau signal, d'autres hommes arrivent à leur tour : tout ce monde était caché pour attendre le résultat des négociations, et au besoin nous combattre, mais maintenant les fusils ont été laissés dans la brousse et tous sont sans arme.

Les deux Malinkés servent d'interprètes. Les protestations de soumission renouvelées, on nous propose de passer la nuit dans un hameau voisin, le village du chef étant trop loin pour que nous puissions l'atteindre aujourd'hui. Nous faisons prendre aux indigènes les charges de nos porteurs, en flanquant chacun d'eux d'un de nos hommes qui a ordre de le tuer à la première alerte, car il se peut fort bien qu'on nous mène dans une embuscade.

Nous gagnons ainsi un village protégé par plusieurs barricades, qu'on se hâte de démolir à notre approche pour faire disparaître toute trace d'hostilité. On nous offre du riz et deux chèvres. Cependant femmes, enfants, vieillards restent absents, et quoique les deux Malinkés nous inspirent confiance, l'inquiétude nous prend : si les indigènes, désespérant à cause de nos zigzags de parvenir à nous attaquer en force, avaient imaginé cet excellent stratagème, de nous amener ainsi dans un village choisi et de nous y cerner tout à leur aise ? La nuit s'écoule dans la plus vive anxiété que nous ayons encore ressentie, car un danger possible effraye bien plus qu'un péril certain.

Mais les indigènes ont assez de la lutte : au matin, ce ne sont pas des guerriers terribles qui se présentent, mais des files de gens sans armes envoyés au-devant de nous pour nous faire honneur. Suivis de ce brillant cortège, nous traversons plusieurs villages ; partout les hommes seuls sont présents, groupés pour nous attendre, et ils nous offrent des chèvres et des poules.

Ils ont toujours les mêmes visages farouches que nous voyons depuis notre entrée chez les Gons ; les fils du chef au contraire ont des figures avenantes, des chapeaux tressés en cône et des blouses à la mode du Soudan, et un type voisin du Malinké. En demandant aux deux Soudanais comment ils ont pu venir



DÉFILÉ DES GUERRIERS SANS ARMES.

jusqu'ici sans être faits captifs, nous avons l'explication de ce contraste.

Le chef Badia Galao, chez lequel nous nous rendons, est Soudanais. Il habitait autrefois le Sébouédougou, au Sud de Beyla; Samory ayant en 1892 envoyé Morifing Dian avec une colonne pour s'emparer du pays, il s'est enfui dans la forêt avec une foule d'habitants. Un grand nombre a été pris par les indigènes, mais Badia Galao ayant beaucoup d'hommes avec lui a su se faire respecter, et bientôt il a acquis une grande influence. Il a gardé des relations avec le Soudan, et les indigènes laissent passer les dioulas qui viennent chez lui, en sorte qu'à notre approche il a pu en envoyer au-devant de nous sur tous les chemins [1].

On avouera que voilà une chance véritablement merveilleuse! Dans cette forêt immense, partout fermée aux gens du Soudan, nous sommes tombés juste sur le seul d'entre eux qui ait pu s'y établir et par suite attirer des dioulas sachant la langue de nos hommes. Sans cette circonstance, les Gons eussent en vain désiré la paix : faute de pouvoir la demander, la guerre eût continué inexorablement. Si loin de la lisière, nous avions encore mille occasions d'être massacrés ; comment même emporter de nouveaux blessés ? il ne nous restait plus de porteurs disponibles, et les abandonner c'était les livrer à des supplices affreux. Bref, sans la paix, nos succès n'aboutissaient qu'à un désastre, et elle était impossible sans cette rencontre invraisemblable. Le destin qui nous avait continuellement protégés nous réservait cette dernière faveur.

Badia Galao nous accueille en maîtres. C'est un vieillard pareil à tous les chefs musulmans du Soudan : il porte un boubou [2],

1. Les gens du Sébouédougou ne parlent pas le bambara et n'auraient pu se faire comprendre de nous. — On appelle dioulas les marchands ambulants ou colporteurs. Il ne faut pas les confondre avec la race des Dioulas de Kong, à laquelle appartenaient nos porteurs, ni avec celle des Dioulas ou Dans à laquelle eurent affaire Blondiaux et Woelffel à l'Est du Cavally.

2. Vaste pièce d'étoffe retombant devant et derrière, avec un trou pour la tête, et cousue sur les deux côtés.

sa tête est rasée, sauf une légère barbiche, et il tient à la main un chapelet, bien qu'il ne soit pas musulman ; sur chaque joue il a la marque du Sébouédougou, cinq longues raies doubles. Il nous remercie humblement d'avoir bien voulu accorder la paix, et déclare que tout ici nous appartient.

Puis, sur un signe, une file d'hommes paraît et dépose en ligne des calebasses énormes pleines de riz cuit, et d'autres plus petites contenant des sauces diverses. Craignant le poison, nous exigeons qu'on goûte tout devant nous et demandons que dorénavant on nous remette les aliments non préparés : une demi-heure après arrive une nouvelle file d'hommes apportant chacun un petit panier de riz cru.

Le chef nous offre une chèvre, puis un peu plus tard un mouton ; il manque encore un bœuf, car telle est la progression qu'il convient à des vaincus de suivre pour traiter leurs vainqueurs, mais c'est le grand chef de tout le pays qui viendra demain nous l'offrir.

Nous sommes avides, maintenant que nous avons un interprète, d'obtenir des renseignements sur nos adversaires, mais la conversation reste difficile : un tirailleur traduit nos paroles en bambara, un des Malinkés les répète en langue du Sébouédougou, Badia Galao les explique aux gens de la forêt. Voici ce que nous parvenons à apprendre :

Toutes les peuplades appelées Gons par les Kroumen sont les mêmes qu'au Soudan on désigne sous le nom générique de Nguérés. Après les Vayas, nous avons traversé les Mboros ou Bolos, puis les Nguérés proprement dits, enfin, depuis deux jours, les Hounés chez lesquels nous sommes. Tout le monde croyait que nous succomberions à la première attaque et notre victoire a profondément étonné ; on nous a alors attendus en force dans plusieurs embuscades, mais nous apparaissions bien loin de là sur les points les plus, inattendus, et bientôt la panique s'est mise dans le pays : personne ne se sentait plus en sûreté, les hommes se sont dispersés pour défendre leur village, les femmes et les enfants se sont sauvés dans le fourré. Les innom-

SOUMISSION DES CHEFS NGUÉRÉS.

brables barricades des deux derniers jours étaient un ingénieux moyen pour nous faire signaler nous-mêmes notre marche, car les indigènes avaient remarqué que nous tirions des salves avant de les aborder. Nos balles leur ont fait éprouver de fortes pertes : il paraît que nous avons tué douze hommes rien que dans le dernier village; comme nous en avons pris d'assaut quarante-quatre, une semblable moyenne donnerait un sérieux total[1]. Enfin, nous voyant avancer toujours victorieusement par des routes imprévues, comme si nous connaissions le pays à merveille, ne laissant derrière nous ni un mort ni un blessé comme si nous étions invulnérables, ils ont jugé la lutte impossible.

Nous essayons d'obtenir les noms des villages, des chefs, de l'immense marais ou lac rencontré, mais la crainte est encore trop forte chez les vaincus et on redoute que nous méditions une vengeance : on affirme ne rien savoir, ce sont d'autres tribus, on n'a pas de rapports avec eux.

Nous ne sommes pas fâchés, on peut le croire, de passer une nuit tranquille, de manger des aliments abondants et à peu près cuits, et de nous reposer. Certes nous sommes impatients de rendre notre succès définitif en atteignant la lisière, et de retrouver le monde civilisé ; mais après ces six jours de marches et de combats incessants presque sans nourriture, après ces nuits sans feu et sans sommeil, nous sommes tous épuisés ; d'ailleurs, il est bon de rester sur le champ de bataille pour affirmer notre victoire.

Le grand chef des Hounés, Diara Bondo[2], vient faire sa soumission, accompagné de tous les notables : il nous offre un bœuf et demande humblement son pardon. Nous lui faisons comprendre que maintenant les Français sont maîtres du pays,

1. Nous n'avons cependant trouvé que six cadavres, mais nous tirions sur des ennemis embusqués et nous n'allions pas voir ce qu'ils étaient devenus. A ceux qui s'étonneraient néanmoins, je demande de lire un peu plus loin ce que concerne la mission Woelffel.

2. Bien que Diara soit un mot bambara (lion), je ne crois pas qu'il y ait de parenté entre les Nguérés et la race Malinké. D'ailleurs c'est peut-être à tort que j'orthographie ainsi ce nom.

que nul ne peut leur résister, et qu'ils tiennent le Sud comme le Nord.

Voilà en effet ce qui frappe le plus les indigènes : c'est que nous venons du Sud. Avant notre dernier passage du Cavally, tout le monde ignorait l'existence du Soudan ; maintenant, ce qui est inconnu, ce sont les choses de la côte : on sait bien, par de vagues récits, que les fleuves vont se jeter dans une grande nappe d'eau, mais c'est tout. Aussi notre arrivée, révélation d'un monde nouveau, cause-t-elle une véritable stupeur.

Nous avons néanmoins beaucoup de peine à obtenir qu'on nous conduise à Nzo : on voudrait nous cacher la route directe du Soudan, sans doute pour empêcher des colonnes françaises de revenir. Nous apprenons enfin que nous sommes à trois fortes journées de Nzo.

Le lendemain 5 décembre nous reprenons la marche, des indigènes portant nos blessés. Le vieux Badia Galao nous conduit jusqu'à la limite de son territoire : maintenant que les blancs ont délivré son pays de Samory, et puisque nous rouvrons la route, il veut retourner mourir là où il est né et, très ému, il nous regarde partir vers le Soudan.

Nous passons une large rivière, le Boa, sur un beau pont de lianes de trente mètres, puis nous quittons le grand chemin et prenons un petit sentier qui, paraît-il, est plus court. Toute la journée nous marchons en plein fourré désert : assurément on évite à dessein de nous faire connaître les lieux habités.

Vers cinq heures du soir nous débouchons dans la première clairière naturelle que nous ayons vue depuis la côte : un vaste mamelon à pentes douces couvert d'une herbe courte, avec quelques bosquets disséminés. Avec quelle joie nous saluons ce premier espace libre ! Il semble que c'est la porte de notre prison qui s'ouvre. De la crête, nous apercevons en face de nous le puissant massif des Monts Nimba ; Nzo est de l'autre côté.

Après une formidable journée de marche sans arrêt, nous atteignons la tribu des Bhoués. Le lendemain nous traversons

PREMIÈRE CLAIRIÈRE

plusieurs grands villages, qui tous nous font même accueil : d'interminables files d'hommes viennent déposer à nos pieds des paniers de riz et chaque fois on nous offre un bœuf. Et même des villages à côté desquels nous passons sans les voir nous envoient leur tribut, soit des bœufs, soit des captifs malinkés pris dans la déroute de Samory.

Nous recevons successivement huit de ces malheureux. En nous apercevant, ils manifestent une joie profonde et se jettent à nos pieds pour nous remercier de les avoir sauvés de la mort. Quelle mort ? Eh bien ! celle qui les attendait, ils allaient être mangés. Par qui donc ? Mais par les gens du pays, leurs maîtres.

Et alors nous apprenons le secret du mystère qui pèse sur la forêt. Tous ces Gons ou Nguérés que nous venons de combattre, ces gens qui font de si beaux chemins, de si jolis villages, des ponts si merveilleux, sont des anthropophages pratiquant et passionnés, non pas, comme les gens du Sud, dans des cas spéciaux et exceptionnels, mais toutes les fois qu'ils le peuvent. Ce n'est pas cependant la viande qui leur manque ; ils ont des bœufs en assez grande quantité, des moutons et des chèvres, mais c'est l'homme qui jouit de leurs préférences. Voilà pour quelle raison aucune communication ne s'établit entre le Soudan et la Côte : quiconque pénètre chez eux est mangé !

De petites troupes embusquées sur les confins des peuplades voisines capturent tous les isolés ; surtout, ils achètent au Soudan des esclaves en échange des noix de kola que le pays produit en abondance ; tous ces captifs, achetés et revendus comme des bestiaux, finissent aussi par l'abattoir. Quand on abat un homme, ses morceaux sont attribués à chacun suivant son rang : tel a droit à l'épaule, tel autre à la cuisse, un troisième au bras et au foie. Ce n'est naturellement qu'aux jours de fête qu'on s'offre un si succulent festin, car enfin chaque village n'a pas de quoi se payer un homme à manger chaque jour.

Qu'on se demande maintenant où sont passés les soixante mille individus de la suite de Samory qui n'ont pas reparu ! Hélas ! il est trop tard pour les chercher : l'un de nos captifs délivrés est le

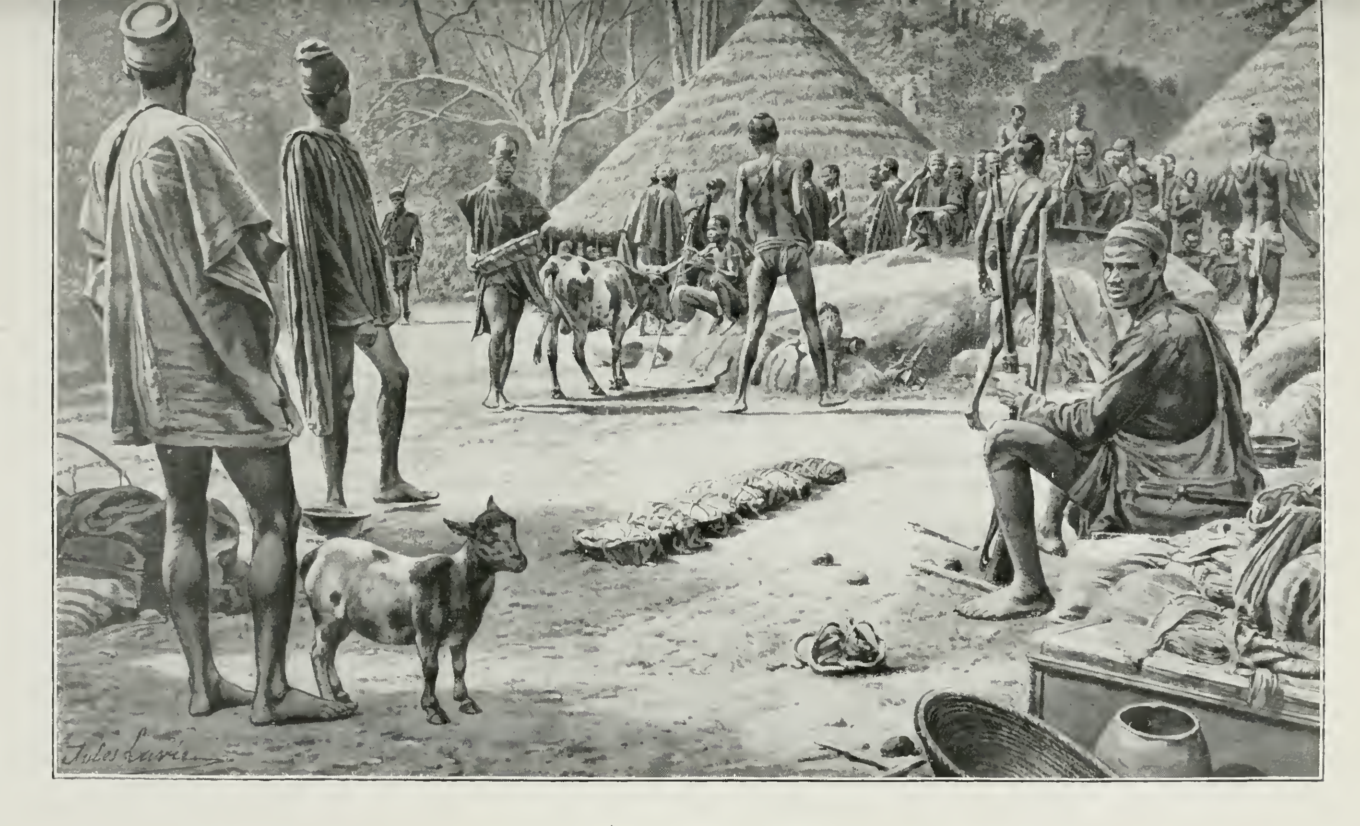
dernier survivant de dix-huit dont son maître s'était emparé, les dix-sept autres sont dévorés.

Cette découverte nous met, on le comprendra, hors de nous, et l'envie nous prend de massacrer ces monstres qui nous offrent quelques captifs pour obtenir une paix qui leur permette de manger tranquillement les autres. Puis la réflexion nous calme : outre que, dans notre faiblesse, nous devons déjà nous considérer comme trop heureux si nous sauvons notre propre peau, vraiment ces gens ne méritent pas la colère. Ce ne sont point des brutes qu'il faut détruire comme des animaux nuisibles : ils sont, on l'a vu, intelligents, relativement civilisés et susceptibles de culture. C'est à coup sûr une des plus remarquables races noires, et, sous notre autorité, en quelques années ces affreuses pratiques auront disparu. Elles proviennent de coutumes immémoriales et sans qu'on y voie rien de mal ; elles n'empêchent pas les gens d'être entre eux très humains, ni d'avoir une bonne foi qui permet aux dioulas de venir sans danger dans quelques lieux déterminés, pour acheter les kolas et apporter les étoffes, le sel, les bœufs et les captifs. On peut tout espérer d'hommes intelligents et capables de respecter leur parole.

Si la délivrance des captifs nous touche surtout, c'est l'abondance des vivres, que la victoire a fait succéder aux privations endurées durant tout le cours de la mission qui réjouit nos hommes : ils mangent à éclater, un bœuf est dévoré chaque jour par nos soixante bouches, et un des tirailleurs tire joyeusement la morale nègre de cette histoire : « Si nous n'y a jamais faire guerre, nous n'y a jamais manger bœuf. » Vraiment, manger du bœuf, cela vaut bien une guerre ! Et puisqu'ils en ont, ils s'en payent : presque tous tombent malades d'indigestion. Pauvres diables ! après ce qu'ils ont souffert si patiemment, si stoïquement, ils sont bien excusables.

Nous-mêmes apprécions d'avoir retrouvé du sel. On sait qu'il est fort pénible d'en manquer ; cependant, quand on n'a à peu près rien à manger avec, la privation perd de son importance.

Pendant la marche du troisième jour nous longeons le massif



LES HOUNÉS APPORTENT LEUR TRIBUT.

du mont Nimba, dont par instants, du haut de collines, nous apercevons les pics aigus au-dessus des nuages : c'est un superbe bloc granitique qui dresse brusquement ses sommets à 1 300 mètres de hauteur et à environ 2 000 d'altitude ; la végétation s'arrête à la moitié de la pente. Dans l'Est, au loin, nous distinguons aussi une puissante chaîne dentelée [1]. Le chemin est très accidenté, de gros rocs de granit arrondis sortent de terre et le sol est couvert de latérite ferrugineuse qui blesse les pieds de nos hommes habitués depuis si longtemps à une terre molle et boueuse.

A partir du village de Bananda ou Banambiso, nous trouvons la « Route des Blancs », un superbe chemin que les indigènes eux-mêmes ont tracé jusqu'à la lisière, et les dioulas soudanais sont autorisés à venir en toute sécurité à Bananda où se tient un grand marché deux fois par mois.

La contrée que nous traversons maintenant est celle qui vit, il y a un an, la ruine de Samory.

On se le rappelle, l'armée de Samory marchant vers l'Ouest, et déjà désorganisée par ses combats incessants contre les gens de la forêt, avait commencé à franchir le Cavally à Tiaféso, lorsque le lieutenant Woelffel, arrivant de Nzo, se jeta audacieusement avec 150 tirailleurs sur l'avant-garde et, profitant de la surprise et du découragement général, lui fit mettre bas les armes : il ramena vingt mille prisonniers, hommes ou femmes. Ce désastre ferma la route à Samory et amena sa capture quelques jours plus tard par le capitaine Gouraud. Nous laissons un peu sur notre droite Tiaféso, que dans la langue du pays on appelle Tiaplé.

Vers six heures du soir, nous atteignons un très gros village de deux cents cases, entouré à la mode soudanaise d'un tata, mur en terre durcie. Cette fois, ce sont des amis : le chef, vêtu d'un boubou et d'une culotte, avec un sabre recourbé, vient à notre rencontre et nous serre dans ses bras, la population entière

1. Ce sont les monts de Drouplé, auxquels Woelffel attribue plus de 3 000 mètres.

nous attend, et les femmes, les premières que nous voyions depuis le commencement des hostilités, dansent en notre honneur. Nous sommes à Ndolomou, chez les Guerzés, race qui habite la lisière de la forêt et les premières clairières, participant déjà des mœurs de la plaine : en capturant Samory, dont l'avant-garde était parvenue à quelques kilomètres, nos troupes les ont sauvés du massacre, aussi sommes-nous accueillis avec joie. Mais Nzo n'est plus loin, et si grande est notre impatience de l'atteindre que nous repartons à la lueur des torches, sans sentir la fatigue d'une marche de douze heures.

Enfin, à sept heures du soir, nous entrons dans ce bienheureux village qui, depuis notre départ, a été comme le pôle magnétique attirant notre marche incertaine et aveugle. C'est à Nzo que le commandant de Lartigue a massé ses forces pour arrêter Samory : c'est de là que Woelffel et Gouraud sont tombés sur les deux moitiés de l'armée de l'Almamy. Village le plus méridional atteint par les colonnes soudanaises lors de notre départ, nous l'avons pris pour but ; et peut-être trouvera-t-on digne de remarque que, marchant à tâtons dans la forêt, sans avoir trouvé quelqu'un qui connaisse ce nom ni n'importe quel autre signalé par le Soudan, nous soyons arrivés, au bout d'une année, juste au point voulu.

Et cependant Nzo n'est pas où le portent les cartes, mais environ 80 kilomètres plus au Nord. Non seulement notre tâche a été allongée d'autant, mais cette erreur est la cause de l'extrême difficulté que nous avons éprouvée à diriger notre marche, et que peut-être je n'ai pas su faire comprendre au lecteur étonné de notre perpétuel embarras.

Nous pensions trouver Nzo à 300 kilomètres de Béréby et Tiaféso à 240 [1]. Quelle n'était pas notre surprise, à mesure que nous avancions, de ne pas entendre parler de ces villages, mais bien

1. Sur la carte du Ministère des Colonies (Spicq première édition), Nzo est porté à 7° 22', et les dépêches sur le combat de Tiaféso indiquaient ce dernier point comme à 60 kilomètres plus au Sud, alors qu'il est à 20 kilomètres au maximum.



TAM-TAM À NZO.

d'une foule de peuplades, de rivières, de montagnes, dont la situation était tout à fait incompatible avec la leur! Où étions-nous donc ? Était-ce nous qui nous trompions dans nos levés ou les cartes qui étaient fausses? Où nous diriger? Notre incertitude était extrême et ne faisait que croître. Ce sont ces 80 kilomètres d'erreur pour Nzo, de 120 pour Tiaféso, qui donnent à la forêt la place de contenir et cette boucle du Cavally, si imprévue et déconcertante, et cette couche de populations Gons ou Nguérés dont l'anthropophagie féroce empêche toute communication entre le Soudan et la mer. C'est là ce qui nous a mis pendant toute notre mission en face d'une énigme qu'il a fallu résoudre, comme Œdipe, l'épée à la main.

Dès l'entrée de Nzo, nous sentons que c'est bien la porte du Soudan que nous franchissons: une dizaine de dioulas, venus de tous les points de notre immense empire, sont là, qui nous saluent joyeusement par des bonjours en français. Et l'orchestre du village, plusieurs tam-tam, des clochettes, des flûtes, de grandes guitares, fait éclater en notre honneur un vacarme infernal.

Après une nuit de détente complète et délicieuse, notre premier soin au réveil est de demander des courriers pour Beyla et d'envoyer des télégrammes annonçant au Ministre et aux différents Gouverneurs notre heureuse arrivée.

Le chef de Ndolomou, Dagana, qui est suzerain de Nzo, vient nous apporter ses présents ; il nous montre un papier attestant ses bons services envers la mission Woelffel. Ainsi, cette mission dont nous n'avons jamais pu avoir de nouvelles s'est bien réellement mise en marche ! Qu'a-t-elle pu devenir ? Ceci, Dagana et tout le monde l'ignorent : elle a passé le Cavally et gagné Oua, puis on croit qu'elle s'est rendue à Man; là s'arrêtent les renseignements. Nous sommes fort intrigués par ce mystère.

Nzo est un gros village de 175 cases. Les environs immédiats ont été débroussaillés, si bien qu'on peut circuler librement sous une futaie magnifique ; une éclaircie permet d'admirer le massif du Nimba. La vallée est couverte de palmiers à huile : nous n'avons jamais vu en plus grande abondance cet arbre

qu'on croit communément n'exister qu'au bord de la mer[1].

Deux fois par mois se tient un gros marché où s'échangent les kolas de la forêt contre les bœufs, le sel et les étoffes du Soudan ; le dernier s'est tenu l'avant-veille, et une trentaine de bœufs demeurés invendus témoignent de son importance.

La forêt continue cesse à une heure de Nzo, mais pendant trois jours encore les bois alternent avec les clairières, et quoique les villages soient construits en terrain découvert, les habitants ont conservé la même crainte de l'étranger que les gens de la forêt et, à notre approche, tous courent chercher un refuge dans le fourré voisin : c'est une désagréable surprise pour nous, qui croyions le pays soumis.

Enfin le quatrième jour, au village de Déné (ou Léné), nous atteignons les populations Malinkés. A partir de ce moment, bien que l'autorité française ne s'étende pas jusque-là, nous sommes traités partout en représentants de la race souveraine : le chef et les notables nous saluent à l'arrivée, le tam-tam retentit en notre honneur, et on nous offre la nourriture toute préparée, c'est-à-dire du riz cuit avec une foule de sauces diverses, ainsi qu'un bœuf ou un mouton.

A Déné aussi nous disons un adieu définitif à la forêt. Sauf dans les bas-fonds où la terre végétale accumulée et l'humidité entretiennent une végétation magnifique, nous irons dorénavant sous un ciel brûlant à travers de hautes herbes ou des arbres sans feuilles. Sans doute il nous arrivera parfois de regretter l'épais ombrage où le casque était inutile, où l'on marchait sans souci de l'heure ; mais avec la forêt nous quittons l'inconnu, les difficultés, les périls, et nous entrons dans le monde civilisé en même temps que dans la lumière. Aussi, comme les Dix Mille acclamant la mer, nous saluons joyeusement le Soleil.

1. Voir les *Résultats Géographiques et Économiques des explorations du Niger*, étude des plus documentées où M. Guy, chef du Service Géographique et des Missions, expose l'état des connaissances officielles lors de notre départ et note, d'après des voyageurs, que le palmier à huile ne pousse pas à plus de 30 kilomètres du rivage. Cependant Binger a indiqué exactement l'aire d'habitat de cet arbre, et Marchand et Blondiaux l'ont déjà signalé au nord de la forêt.



LES MONTS NIMBA VUS DU NORD.

Nous voici maintenant sur le plateau qui partage les eaux entre le Niger et le golfe de Guinée. De nombreuses chaînes de collines en partent, séparant les affluents du Saint-Paul, de la Sassandra, du Niger.

Le 13 au soir, comme nous entrons au village de Horaso, nous avons la joie de voir des chéchias rouges apparaître. Ce sont des tirailleurs de Bayla qui nous apportent un courrier : le capitaine Basset, commandant le cercle, nous souhaite la bienvenue et nous envoie des journaux, du café et du sucre. C'est donc fait, notre liaison avec le Soudan est consommée, et nous retrouvons la civilisation sous ses deux formes, nourriture de l'esprit et du corps. Pour un peu, nous embrasserions les braves tirailleurs ! Sans perdre une minute, nous faisons préparer du café dont nous avons oublié le goût depuis si longtemps, et nous nous jetons sur les journaux : qu'on songe que les derniers reçus

à Fort-Binger étaient du 21 juin, et que nous ignorions tout depuis ce moment[1] !

Le lendemain matin nous passons à Boola. C'est le point extrême jusqu'où s'étend l'autorité française et, pour cette raison, c'est aussi le dernier où affluent les dioulas, dont un petit nombre seulement se risque jusqu'à Nzo : près de quinze cents hommes et femmes venus du Nord, et sans doute autant du Sud, s'y rencontrent tous les quinze jours, sans compter les gens du pays. Un poste de douaniers soudanais y est établi.

Pourquoi l'autorité française s'arrête à Boola au lieu de s'exercer jusqu'à Nzo, je ne sais : tout le pays l'accepterait sans aucune résistance, et c'est de beaucoup le plus riche et le plus peuplé que nous ayons rencontré d'une mer à l'autre. Samory n'ayant jamais poussé jusque-là ses colonnes dévastatrices, tout ce qui souffrait sous son joug ou fuyait devant lui s'y est réfugié; après la prise de l'Almamy, une grande partie de la foule qui le suivait y est demeurée librement ou en captivité; enfin ceux qui veulent échapper à l'impôt que payent nos sujets viennent s'y établir. La plupart des villages, très nombreux, ont deux ou trois cent cases, c'est-à-dire en moyenne un millier d'habitants. Si on tarde, cette superbe région deviendra le repaire de tous ceux qui nous craignent ou nous haïssent, et un foyer d'hostilité contre nous.

14 Décembre 1899. — On nous amène des chevaux : avec quel plaisir nous les enfourchons ! Qu'on songe que nous sommes dans cette Afrique équatoriale où nul Européen ne va jamais à pied, où il est admis que toute fatigue amène la fièvre et souvent la mort : voilà cependant un an que nous marchons.

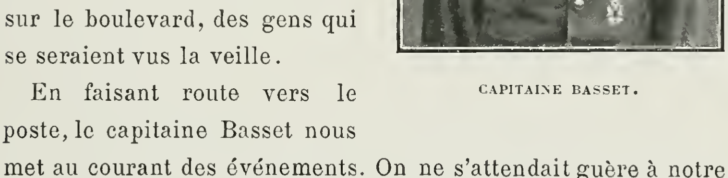
Une heure après apparaît sur une crête un cavalier en tunique rouge : c'est le capitaine Basset, des spahis sénégalais, qui vient à notre rencontre. Je n'ai pas besoin de décrire l'émotion que nous cause, après tant de mois de solitude morale et de

1. Qu'on veuille bien se souvenir des événements qui à cette date passionnaient la France et le monde : les journaux n'annonçaient rien moins que la guerre civile et la guerre étrangère. Qu'allions-nous retrouver ?

complète séparation du monde civilisé, la vue d'un visage blanc, d'un Français. Cependant, au fond de ces pays reculés, l'esprit et le caractère sont si continuellement tendus, les circonstances les plus anormales, l'isolement absolu, le danger, la nécessité d'imposer à toute heure sa volonté aux hommes et aux choses deviennent si habituels, que les impressions les plus vives restent contenues et n'arrivent plus à la surface : nous nous abordons de la façon la plus simple, nous nous demandons de nos nouvelles comme, sur le boulevard, des gens qui se seraient vus la veille.



CAPITAINE BASSET.



En faisant route vers le poste, le capitaine Basset nous met au courant des événements. On ne s'attendait guère à notre arrivée !

Le lieutenant Woelffel, avec le lieutenant Mangin et le sergent Van Cassel, cent tirailleurs et cent cinquante porteurs, sont partis de Beyla à notre rencontre le 18 mars, au moment même où nous arrivions à Fort-Binger. Des reconnaissances à l'Ouest et à l'Est des monts Nimba ayant révélé chez les indigènes des dispositions hostiles, la mission, au lieu de descendre droit au Sud, se dirigea de Nzo vers Man, dans l'Est. C'est dans ce village que l'année précédente le lieutenant Blondiaux avait été attaqué et forcé de battre en retraite ; mais, terrifiés par l'approche de Samory, les gens de Man avaient demandé leur pardon pour obtenir du secours, et Woelffel pouvait espérer que ce changement d'attitude lui vaudrait un meilleur accueil dans la forêt. Il n'en fut rien : au village de Dainné, attaqué traîtreusement, il subit un siège de huit jours par plusieurs milliers d'indigènes qu'il repoussa victorieusement. Il jugea

nécessaire de soumettre ses adversaires avant d'aller plus loin, et il créa sur les bords du Zo, à 40 kilomètres de Man, le poste de Nouantoglouin, d'où il exécuta de nombreuses reconnaissances pour pacifier le pays.

LE LIEUTENANT WOELFFEL

Mais ces combats incessants lui ont coûté de fortes pertes, 65 tués et blessés; le lieutenant Mangin a reçu en deux fois six blessures[1]. Le Ministre a jugé que l'effort nécessaire pour vaincre les indigènes était trop considérable et a rappelé nos deux missions en septembre. La mission Woelffel est rentrée au poste le plus voisin, Touba, et s'y est disloquée[2].

Pour nous, l'ordre de rappel n'a jamais pu nous parvenir : cinq courriers, envoyés de Grabo par différentes routes, ont été arrêtés par les indigènes et ont dû revenir. Devant notre silence complet depuis cinq mois et demi, le retour des courriers d'une part, de l'autre les obstacles rencontrés par Woelffel, dont cependant la brillante affaire de Tiaféso indique suffisamment la valeur, ont fait concevoir sur notre sort des inquiétudes

1. Naturellement, les pertes des indigènes ont été en proportion : une seule tribu, après avoir fait sa soumission, a énuméré à Woelffel les noms de 124 de ses guerriers tués et de 86 blessés. Eh bien! sauf dans le guet-apens de Dainné où il y a eu corps à corps, jamais la mission Woelffel n'a vu un seul cadavre! Donc, que nous n'en ayons trouvé que six, cela n'implique pas que les pertes de nos adversaires n'ont pas été très fortes. — Je souhaiterais vivement que le rapport du lieutenant Woelffel fût publié. Il nous est difficile, à nous qui avons réussi, de faire ressortir les difficultés que nous avons rencontrées : on en jugerait mieux à lire le récit de Woelffel.

2. A la nouvelle de notre arrivée à Beyla, Woelffel viendra nous y rejoindre et fera une partie de la route de retour avec nous ; Mangin, qui déjà s'acheminait vers le Sénégal, me rejoindra à Dakar, et rentrera en France sur le même bateau. C'est à cela que se ramène la jonction des deux missions célébrée par les journaux.

justifiées et, ma foi! on s'est habitué à l'idée de ne plus nous revoir.

Il faut avouer que nous avons eu un bonheur prodigieux de triompher à nous seuls d'une résistance jugée trop forte pour nos deux missions réunies, et en même temps d'échapper à l'ordre de rappel, plus favorable sans doute à notre sécurité, mais plus funeste encore pour notre succès.

Enfin nous apercevons les trois couleurs flottant sur Beyla, et bientôt nous pénétrons joyeusement dans le fort, protégés désormais par le pavillon que nous avons planté, non sans quelque péril, à tous les carrefours de la forêt.

Notre bonheur d'avoir complètement réussi est d'autant plus grand que ce succès n'a coûté aucun sacrifice : partis soixante-deux, nous arrivons soixante-deux. Non seulement nous avons passé entre les balles qui ont causé de si grandes pertes à Woelffel, aux troupes qui ont combattu les Tépos et aux missions précédentes, mais encore, sans médecin, nous avons tous échappé à la maladie. Cependant ulcères, dysenteries, fièvres, pneumonies, n'ont pas épargné notre personnel, mais la Providence a secouru notre ignorance, et le cas, je crois, est unique, d'une troupe de soixante hommes qui au bout d'un an de campagne n'a pas une seule perte, cela dans un pays réputé à la fois comme un des plus dangereux et des plus malsains du globe.



CHAPITRE XII

Traversée du Soudan. — Les États de Samory. — Kankan. — Traversée de la Guinée. — Le Fouta-Diallon. — Konakry.

Il nous faut séjourner à Beyla. Surexcités par le danger, puis par la victoire, nous y sommes arrivés gaillardement, mais la réaction de tant de fatigues et de privations accumulées s'est fait sentir, et, sitôt au repos, tout le monde est tombé malade. Quand au bout de dix jours nous voulons repartir, il faut emporter en hamac plusieurs hommes hors d'état de marcher et décharger les autres du moindre fardeau : ce n'est qu'à ce prix que nous pourrons atteindre la côte, avec de longs et fréquents arrêts.

Pour regagner la mer, nous n'avons plus qu'à suivre les chemins qui relient les postes ; tout danger, toute difficulté autre que celles inhérentes au manque de moyens de transport disparaissent. Mais, bien que connues des officiers qui les ont conquises ou occupées, les contrées que nous allons parcourir jusqu'à Kankan n'ont jamais été décrites [1] ; au delà, de tels changements sont survenus depuis quelques années que les précédents récits ne se trouvent plus exacts. Aussi, sans vouloir même esquisser une étude générale dont ce n'est point ici le

1. Le capitaine Peroz a pourtant raconté sa mission auprès de Samory (1887), mais il n'a vu qu'une partie de cette région, et tout a bien changé depuis.



LA ROUTE AU SOUDAN. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT BACOT.

cadre, je signalerai simplement quelques points importants sur lesquels l'opinion du public, et même des savants, me semble inexactement renseignée.

Le nom de Soudan est resté lié aux pénibles campagnes qui ont marqué les débuts de la conquête dans les régions voisines du Sahara, et on se figure un pays nu, aride, sans eau, brûlé de soleil, un autre désert. Si cette notion est déjà médiocrement exacte pour les contrées entre Sénégal et Niger, rien n'est plus éloigné de la vérité en ce qui concerne la partie méridionale de la boucle du Niger.

Au Sud de Siguiri, le Soudan n'est guère qu'une immense forêt parsemée de clairières. Certes ce n'est plus la forêt côtière, fourré inextricable et toujours vert d'arbres gigantesques et de lianes; ici, les arbres sont de taille moyenne, on peut circuler entre leurs troncs clairsemés qu'aucune liane ne relie plus ; en saison sèche, les feuilles brûlées par le soleil pendent jaunes et

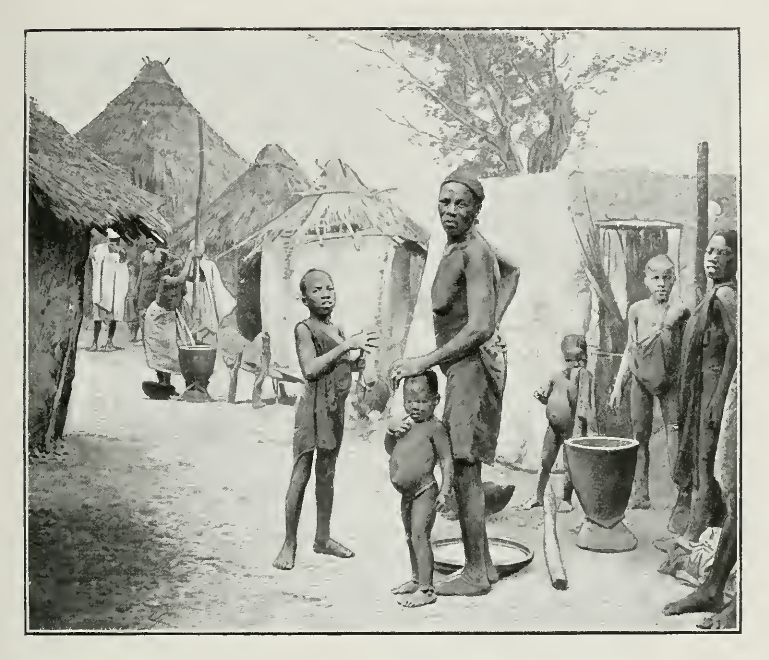
mortes, et vont joncher le sol comme chez nous l'hiver : on se croirait dans un bois de France [1].

Le Soudan méridional n'est pas davantage la vaste plaine monotone, aux fleuves taris, aux marais fangeux, qu'on se représente. Ce sont de belles vallées, bien dessinées par des chaînes de montagnes élevées d'où, par mille petits vallons, l'eau sort abondamment presque en toute saison.

Croit-on, parce que l'histoire de notre conquête n'est qu'une longue suite de guerres, avec des épisodes que notre ignorance de l'âme nègre nous fait paraître affreux, que les populations de ces beaux pays sont pillardes, cruelles, fourbes, incapables de travail et d'éducation ? Qu'on lise dans Binger sa description de Kong et de la race Mandé-Dioula : cette peinture s'applique exactement aux autres peuples, maintenant que, grâce aux armes françaises, aucun tyran n'exerce plus ses ravages. Obéissance docile et respectueuse envers les vieillards, goûts simples, aptitude au travail même pénible, dès que le résultat en apparaît clairement, acceptation soumise de la destinée, ils ont, malgré un magnifique tempérament guerrier qui en fait d'admirables soldats, toutes les qualités voulues pour mener tranquillement une vie patriarcale, et ils s'y adonnent avec délice, dans la sécurité que notre gouvernement leur a rendue.

La traversée de ces régions est donc pleine d'intérêt. Sans doute les étapes sont longues, sur un cheval toujours au pas, sous un soleil brûlant, mais une atmosphère de paix et de calme vous enveloppe, et on se croit revenu aux premiers âges. Sur la place de chaque village, le chef et les notables, tous vieillards vénérables à barbiches blanches, vêtus de longues robes blanches et bleues, coiffés de bonnets ou de turbans, nous attendent groupés au pied d'un baobab et nous souhaitent la bienvenue ; ils nous offrent quelque menu présent, un peu de lait, des œufs, une

1. Il faut cependant citer à titre d'exception la région de Beyla : tout autour du poste, sur un rayon d'un jour de marche, il n'y a pas un arbre, sauf dans quelques fonds. De hautes herbes couvrent plaines et collines, dont les lignes calmes et nobles, sous le brûlant soleil, évoquent les montagnes de Galilée et les descriptions de Chateaubriand et de Loti.



RUE DE VILLAGE MALINKÉ. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT BACOT.

papaye, et nous repartons accompagnés de leurs vœux. Il y a dans tout cela un tel mélange de dignité, de bonhomie, de simplicité, qu'on est tout de suite reporté aux temps de la Bible ou d'Homère.

Pour passer de la vallée du Dion dans celle du Milo, il nous faut franchir, par un col de 1 200 mètres d'altitude, les monts Goy ou Goyfé, chaîne élevée qui sépare les deux rivières et se rattache à la ligne de partage des eaux entre le golfe de Guinée et le Niger. De cette hauteur, on embrasse une vue magnifique.

La vallée du Milo a été longtemps le cœur de l'empire de Samory. Deux campagnes des colonels Humbert et Combes (1892 — 1893) en chassèrent enfin l'Almamy, mais alors qu'on le croyait définitivement vaincu, il se jeta vers l'Est et alla se tailler un nouvel empire dans le pays de Kong ; c'est en voulant revenir vers le berceau de sa puissance qu'il se fit prendre.

Chacun de nos pas foule un champ de bataille illustré par nos troupes.

Hélas ! à chaque pas aussi nous trouvons un monument élevé par Samory à sa propre gloire, dans le style qu'il affectionnait : des ruines. On ne se figure pas les ravages que cet homme a causés, non par cruauté, il était personnellement assez doux, mais parce que c'est, semble-t-il, la loi de tous les peuples qui n'obéissent point au Christ, maintenant comme autrefois : à la guerre, le vaincu est massacré ou réduit en esclavage ; or tout souverain noir fait forcément la guerre, car il ne connaît point d'autre industrie qui lui permette d'entretenir et ses femmes et ses courtisans et ses soldats. De la Côte d'Or anglaise au Fouta-Diallon, on peut suivre Samory à la trace : où il a passé, tout est détruit et désert.

Cependant, depuis notre conquête, la paix a rendu quelque prospérité à cette contrée et de nouveaux villages se sont construits. La capture de l'Almamy et son passage comme captif à travers ses anciens États, sur cette même route que nous suivons aujourd'hui, ont produit un puissant effet : ceux qui attendaient toujours son retour victorieux ont abandonné espérances ou craintes et se sont réinstallés paisiblement ; beaucoup de ceux qu'il traînait à sa suite sont revenus et ont rebâti leur case dans le champ où ils étaient nés.

Malgré tant de massacres et de ruines, Samory est resté populaire, et ses exploits forment la matière inépuisable des chants de tous les griots [1] ; ce n'est pas qu'il soit un héros national, mais il a fait de grandes guerres, et le noir, comme tout primitif, a le culte de la force. Et on le chante devant nous-mêmes, car c'est aussi un hommage pour les Français qui ont su le vaincre.

Kérouané, sorte de château de plaisance de Samory, près du Milo, est maintenant un poste français. Deux enceintes carrées et crénelées en terre, avec une porte monumentale à l'égyptienne, donnent assez grand air à cette résidence, la seule qui n'ait pas

1. Hommes exerçant la profession de poètes et de chanteurs, tels les aèdes et les bardes.



VILLAGE RUINÉ PAR SAMORY. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT BACOT.

été détruite. De Sanankoro et de Bissandougou, les deux villes principales, il ne reste rien ; l'enceinte de Sanankoro, encore debout par places, avait huit kilomètres de tour. De nombreux fils de Samory, environ quatre-vingts sur deux cent cinquante qu'on lui attribue, ont été autorisés à s'y installer, et ils vivent là, très soumis et dociles, sur les décombres de la capitale de leur père.

Les espaces autrefois défrichés pour être livrés à la culture sont maintenant recouverts de hautes herbes très envahissantes, qu'on trouve même partout sous bois entre les arbres. A la saison sèche, les indigènes, les chasseurs surtout, y mettent le feu et elles flambent comme de la paille. Les flammes propagées par le vent s'étendent souvent, tout en avançant, sur plusieurs kilomètres de largeur ; la nuit, c'est un spectacle saisissant de voir ce gigantesque serpent de feu glissant au milieu d'un fracas pareil à celui d'une fusillade, s'enroulant autour des collines,

disparaissant dans les fonds et reparaissant éblouissant sur les crêtes. Le feu ne s'arrête que devant une vallée humide, ou un



VILLAGE MALINKÉ — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT BACOT.

espace déjà brûlé [1] ; chaque village s'en préserve au moyen d'une zone circulaire entièrement nue.

Ces incendies, pratiqués sur tous les points du continent noir, causent à la longue la ruine d'un pays. Ils ont trouvé des défenseurs qui prétendent que les arbres ne brûlent pas et que les cendres des herbes, délayées par les premières pluies, constituent un engrais pour le sol; mais il est bien évident que, sur les pentes, les eaux entraînent et les cendres et la terre végétale que rien ne retient plus, aussi la végétation, magnifique dans les fonds, est-elle chétive sur les terrains inclinés, où le roc apparaît. Et si les arbres ne meurent pas, ils brûlent néanmoins en partie et s'étiolent.

Je suis convaincu, appuyant cette théorie sur de nombreuses observations géologiques, botaniques et ethnologiques, que jadis

1. D'où le procédé connu à employer quand on est menacé par lui : allumer soi-même un incendie que le vent chasse; le feu qui vous poursuit meurt en atteignant l'espace ainsi consumé, sur lequel on se trouve en sûreté.

la grande forêt côtière s'avançait très loin dans l'intérieur du Soudan : ce sont les incendies constamment allumés par les races du Nord, ennemies de la végétation, qui l'ont fait reculer, elle et ses habitants, et elle continue, maintenant encore, à diminuer chaque année. Si l'on ne veut que le terrain qu'elle perd ne devienne progressivement un nouveau Sahara, il y aurait peut-être lieu de prendre des mesures contre ces incendies.



ARBRE, HOMME ET CHEVAL.
PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT BACOT.

Pendant qu'avec le gros de la mission je traverse ces pays, Hostains tente de descendre le Milo en pirogue avec les blessés pour leur éviter toute fatigue. Il rencontre de très grandes difficultés, non seulement par suite des rapides, mais aussi à cause des hippopotames. Les hippopotames du Milo sont réputés pour leur nombre et leur férocité, à tel point qu'on a complètement renoncé à la navigation sur cette rivière.

Pour ne pas exposer nos malades, Hostains accoste chaque fois qu'une des énormes bêtes est aperçue, et il la tire du haut de la berge ; bien lui prend d'être prudent, car plusieurs fois ses pirogues, si heureusement quittées, sont attaquées et chavirées, et l'une d'elles est complètement défoncée. Il fait un massacre épouvantable : treize hippopotames.

Un tel exploit est répété au loin par la renommée, les gens de tout le pays accourent pour se partager la chair des victimes, assez pareille à celle du bœuf, et c'est une fête

générale dont les chants garderont longtemps le souvenir[1].

Kankan, que Samory n'eut pas le temps de détruire, est une ville de 5 000 habitants, sur le Milo[2]. C'est un foyer d'islamisme très ardent et, malheureusement, l'islamisme enseigne aux noirs non seulement la haine du chrétien, mais celle du blanc, représentant du christianisme.

L'importance de cette ville augmente tous les jours, car elle est à la rencontre des deux routes commerciales du Sénégal et de la Guinée. La première rejoint à Bamako la grande voie de ravitaillement; elle est employée par les négociants européens qui peuvent utiliser les moyens de transport, bateaux, voitures, chemins de fer. La deuxième, simple sentier, n'est encore fréquentée que par les dioulas indigènes, mais, d'ici à peu d'années, le chemin de fer partant de Konakry arrivera tout près, à Kouroussa, tandis que la voie ferrée du Sénégal atteindra Bamako. La position privilégiée de Kankan, en avant de ces deux têtes de lignes, auxquelles elle est reliée par eau, a frappé les négociants du Sénégal qui, profitant de ce que la Guinée n'a encore aucun moyen de transport, ont pris l'avance : huit factoreries s'installent déjà, succursales de maisons de Saint-Louis. Cependant le commerce avec la Guinée n'en est pas moins considérable : les dioulas, qui n'ont pas encore compris que le temps est de l'argent, s'en vont à Konakry vendre un peu plus cher leur marchandise et y acheter à meilleur compte les produits européens.

Le principal objet de ce commerce, c'est le caoutchouc. Il y a peu de temps qu'on s'occupe de chercher du caoutchouc dans

1. Huit mois plus tard, le capitaine Basset revenant de Beyla entendit encore parler de cette chasse merveilleuse.

2. Nous eûmes la surprise de nous y rencontrer avec deux *voyageurs*, M. Bacot, lieutenant d'artillerie, et M. Lefebvre, venus de France pour étudier notre empire soudanais. Alors qu'on visite le Thibet et les Andes, trop peu de Français s'intéressent à nos colonies pour que je n'aie pas plaisir à signaler cette initiative intelligente et unique. — C'est à cette rencontre que le lecteur doit de contempler, au lieu de mes clichés détériorés par suite des vicissitudes subies, plusieurs de ceux du lieutenant Bacot qu'il a eu la grande amabilité de me laisser reproduire.



LA MOSQUÉE DE KANKAN. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT BACOT.

nos colonies, et on ne se doutait guère qu'il y en eût au Soudan. A peine le colonel Audéoud eut-il définitivement assuré la paix dans notre empire par la prise de Sikasso et la capture de Samory, que le général de Trentinian se préoccupa de le mettre en valeur. La présence du caoutchouc ayant été signalée, il prescrivit d'enseigner aux indigènes la manière de le recueillir, et de l'accepter en impôt à la place d'argent. Aussitôt on en trouva partout, et une mine de richesse fut découverte.

C'est le 4 janvier 1900 que nous arrivons à Kankan : depuis le 1er, cette ville dépend de la Guinée, le Soudan ayant cessé d'exister et ses morceaux ayant été rattachés aux colonies côtières. Cette mesure, fort logique, devait fatalement être prise un jour ou l'autre, et seule son opportunité a pu être discutée. Mais il importe de ne pas laisser s'accréditer les légendes qu'on s'est plu à répandre sur le Soudan.

La vérité est que, de toute l'Afrique Occidentale, ce Soudan qu'on représente à feu et à sang est le pays où, avec les moyens les plus infimes, la sécurité, la justice sont le mieux assurées,

notre autorité le mieux respectée et aimée[1]. Quand on songe que les populations sont passionnément guerrières, qu'elles ont fourni les soldats d'Ahmadou, de Samory, de Babemba, et nos propres tirailleurs, et que maintenant moins de 200 blancs, officiers et sous-officiers, avec 3 000 soldats indigènes, tiennent dans la paix et dans l'ordre un territoire trois fois grand comme la France, on est saisi d'étonnement. Il faut, pour comprendre la grandeur de l'œuvre, avoir vu et les résultats obtenus et les moyens employés.

Les résultats, on les touchera du doigt par ce seul trait : le pillage a été la règle pendant des siècles de guerre, et les sofas de Samory qui en vécurent peuplent le pays ; cependant les routes sont couvertes de dioulas qui portent de véritables trésors, et nul accident n'arrive jamais. Hommes et femmes, en groupes ou isolés, cheminent paisiblement, sans avoir même l'idée qu'ils pourraient courir un danger quelconque : le blanc n'est-il pas le maître, et n'a-t-il pas ordonné de vivre en paix ?

Or, voici les moyens : les postes sont en moyenne à six jours de marche l'un de l'autre, et dans la plupart il n'y a qu'une quinzaine d'hommes. Si en Europe les gendarmes étaient si peu nombreux et n'étaient pas appuyés par des armées formidables, croit-on qu'on circulerait avec une telle sécurité ?

Ceci fait assez l'éloge et des peuples conquis et de leurs conquérants pour que je n'insiste pas plus longtemps. Qu'il me suffise de dire cependant qu'il faut à tous les officiers commandants de cercles ou de troupes, non seulement des qualités très remarquables d'assimilation en même temps que d'autorité, mais aussi une activité et un zèle inouïs. Le travail nécessaire pour mener à bien les affaires très diverses et très compliquées qui leur incombent, sans avoir souvent même un seul blanc pour les aider dans les besognes inférieures, est absolument accablant et les absorbe sans répit du réveil au coucher, cela sous un

1. En disant aimée, je ne parle naturellement que des populations qui ont eu le temps de l'apprécier : ce ne sont pas les peuples récemment vaincus ni les tyrans dépossédés qui nous aiment.



TAM-TAM À KOUROUSSA. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT BACOT.

climat où on proclame volontiers que l'Européen ne peut travailler. Chacun d'eux accomplit une tâche qu'en toute autre colonie on n'oserait demander à dix fonctionnaires, avec un traitement très modeste et des privations de toutes sortes[1].

Mais, dira-t-on, à quoi bon tant de guerres, de sang versé, de malheurs de toutes sortes pour s'emparer de ce pays ? Voilà le grand argument, et il témoigne d'une ignorance et d'une légèreté vraiment admirables !

Quoi ! on ne cesse de tonner contre l'esclavage et de voter solennellement son abolition, et en même temps on s'élève contre les guerres qui ont justement sa suppression pour résultat ! Croit-on que c'est aux populations que nos troupes se sont attaquées ? Non, c'est aux souverains, aux tyrans plutôt, destructeurs des peuples voisins et de leur propre peuple, ne vivant que par l'esclavage et pour l'esclavage. « Quand un chef commande à 25 000 âmes, dit Binger, il doit être supprimé, sans quoi il dévaste au lieu d'organiser et de régénérer. » Eh bien ! successivement on a supprimé ces innombrables petits potentats, qui étaient en train de faire du Soudan un désert et un charnier ; le sang qui a été répandu assurera la vie et la liberté à des millions d'êtres. Et notre France qui a fait tant de guerres pour des causes généreuses et désintéressées n'en n'a pas fait de plus noble : la conquête ou, pour mieux dire, la délivrance du Soudan restera malgré les détracteurs un de nos plus purs titres de gloire.

A Kankan, Sirabana et ses porteurs furent licenciés et renvoyés directement dans leur pays, au Sud de Kong. Certes, ils nous avaient bien souvent mis en colère par leur stupidité et leur maladresse, mais ils nous étaient si absolument dévoués et avaient montré une si courageuse confiance au milieu de nos épreuves que nous ne les vîmes pas partir sans émotion.

1. Un officier reçoit par jour 0 lit. 50 de vin, et il lui est impossible de s'en procurer d'autre ; cela dans les postes, dans les conditions les plus favorables : on devine ce qu'il touche en colonne. Par ce détail on peut juger du reste. Y a-t-il beaucoup de gens en France qui, sans y être forcés par la pauvreté, accepteraient un tel régime ?

N'est-ce pas admirable, une race d'hommes qui, afin de gagner un franc par jour, s'engagent pour être menés dans les pays les plus inconnus, soumis à des fatigues terribles, à des dangers constants, pendant une durée illimitée? Ils savent tout cela d'avance et l'acceptent : quand les nôtres auront dissipé leur pécule, ils recommenceront, calmement soumis à la destinée. Que ne peut-on obtenir de pareilles gens?

Nous n'avions plus qu'à nous laisser couler sur le Milo et le Niger jusqu'à Bamako, d'où des moyens relativement confortables, voitures, chemins de fer, bateaux, nous amèneraient sans fatigue à Dakar, lorsqu'un ordre du Gouverneur général, M. Chaudié, nous enjoignit de rentrer par la Guinée. On voulait sans doute nous faire l'honneur d'inaugurer cette voie, jusque-là suivie par les seuls indigènes. C'étaient trente nouveaux jours de marche pénibles, surtout pour nos tirailleurs tous blessés ou malades. En revanche cela allait nous procurer le plaisir de parcourir des pays réputés comme merveilleux.

Kouroussa, ville d'environ 3000 habitants, est joliment disposée sur la rive gauche du Niger. C'est là que le fleuve commence à être navigable, et c'est pourquoi ce point a été choisi comme terminus de la voie ferrée de la Guinée au Soudan. Deux sentiers en partent vers Konakry, l'un longeant la frontière anglaise de Sierra Leone, l'autre plus au Nord à travers le Fouta-Diallon. Nous ne prîmes ni l'un ni l'autre: il nous parut particulièrement intéressant de suivre le tracé du chemin de fer projeté, afin d'étudier les terrains qu'un spécialiste comme le capitaine Salesses a jugés aptes à recevoir une voie ferrée, dans des pays que la saison des pluies bouleverse si violemment.

Comme ce tracé traverse des régions nullement fréquentées, où souvent même il n'existe pas de sentiers, nous eûmes la chance de rencontrer une quantité de gros gibier qu'on n'aperçoit guère sur les chemins, et de faire des chasses magnifiques : ces immenses forêts herbeuses sont remplies de buffles, d'anti-



PASSAGE DU NIGER. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT BACOT.

lopes énormes, grandes comme des chevaux[1], et d'autres plus petites, sans compter les pintades et les perdrix grises qui abondent près des villages, et les outardes ; le lièvre est assez rare.

Au risque d'exciter les railleries, la vérité me force à dire un mot d'une bête fabuleuse : c'est une sorte de poulpe qui existerait dans le Niger. Woelffel nous avait raconté que, près de Siguiri, il avait entendu sortir du fleuve un mugissement singulier, et que les indigènes interrogés lui avaient décrit un poulpe comme en étant l'auteur. Nous avions, je l'avoue, attaché peu d'importance à ce récit. Or, deux fois, couchant sur les bords du Niger, nous avons entendu la nuit un grondement grave et puissant sortir de l'eau, et à nous aussi chaque fois des hommes différents ont décrit un poulpe. Nous nous gardons bien de dire qu'il existe réellement, nous affirmons seulement qu'il y a un animal dont le cri ne ressemble à nul autre, et que les indigènes dépeignent comme un poulpe[2].

Ces chasses nous forçaient à marcher à pied dans des terrains très fatigants toute la journée, car nous ne voulions pas raccourcir nos étapes. On voit que le climat ne nous gênait pas plus que dans la forêt. Et cependant, deux jours après notre départ de Kouroussa, le lieutenant Chanovre, commandant du cercle, y mourait ; deux mois plus tard, c'était le tour du commandant Conrard, et un mois après celui du lieutenant Cénac, à Nouantogloin. Je crois qu'il faut admettre que, parmi des tempéraments également vigoureux en Europe, les uns s'accli-

1. Cobas, tankos ou colongas ; le *doumsa*, assez pareil à l'âne dont il a la taille, est sans doute l'animal que certains voyageurs ont désigné comme un onagre, mais par erreur : le doumsa mâle a des cornes, et il n'y a point d'onagre dans le pays.

2. Rapprochement remarquable : suivant le *Temps* du 23 août 1900, qui s'en moque, un lieutenant belge dit que d'après les indigènes il y aurait des poulpes dans un affluent du Congo, et que deux de ses hommes auraient été dévorés par l'un d'eux. Il est peu croyable que les indigènes du Congo et du Niger se soient entendus pour inventer ce même animal, dont l'existence dans la mer est à coup sûr ignorée d'eux. — Les Soudanais l'appellent *guidiara* (lion d'eau) à cause de son grondement ; ce n'est nullement le lamantin ou *ma*.

matent facilement en Afrique, les autres non : les médecins devraient étudier à quoi tient cette différence capitale et pouvoir la diagnostiquer avant le départ. — Quant au régime à observer, après la vie que nous avons menée, j'avoue que je n'y crois plus guère.

A cette saison (janvier), les nuits étaient excessivement froides : à Kankan et Kouroussa, le thermomètre descendit à trois degrés. Il était indispensable d'être chaudement couvert et d'avoir du feu durant toute la nuit, même à l'intérieur des cases, mais cette fraîcheur reposait et retrempait.

Du Niger, la vallée de la Koba conduit au Fouta-Diallon. Toute la région jusqu'aux montagnes a été ravagée par Samory et est presque déserte, malgré la richesse du sol.

Le Fouta-Diallon a été visité par un petit nombre d'Européens, mais chacun d'eux ayant fait une relation de son voyage, aucune contrée d'Afrique n'a été plus décrite. Je me contenterais donc de renvoyer mes lecteurs à ces ouvrages spéciaux, si je ne croyais nécessaire de dissiper un malentendu assez important.

Tous les voyageurs se sont accordés pour célébrer le pittoresque des montagnes, la fertilité du sol, la variété des produits, l'intelligence de la race peulhe, et surtout cette chose singulière, une organisation politique très pareille à la féodalité dans l'Europe du moyen âge. Dieu me garde de contester la sincérité ou l'exactitude de ces descriptions ! Je suis bien trop satisfait de voir que nos prédécesseurs ont su reconnaître le charme réel de cette contrée et les analogies très nombreuses que ses habitants offrent avec nos propres ancêtres. C'est bien sous ce jour qu'il convient de regarder un pays primitif et ses habitants, avec une vue instruite par l'histoire et la réflexion et que n'offusquent pas les apparences de barbarie, effets du climat ou d'un simple retard : c'est en reconnaissant dans le présent de ce pays le passé des nôtres qu'on peut prévoir son avenir.

Seulement, qu'on me permette de le faire remarquer, aucun de ces voyageurs ne connaissait une autre partie de l'Afrique. Sauf Lambert, Plat, Noirot qui venaient du bas Sénégal, contrée



LAVEUSES AU BORD DU NIGER. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT BACOT.



COUR D'HABITATION A BANKO. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT BACOT.

plate et desséchée, ils arrivaient tout droit de la mer ; ils apportaient le préjugé européen que, plus on s'enfonce dans l'intérieur de l'Afrique, plus le sol est aride et les habitants sauvages, et ce qu'ils virent les surprit au plus haut point. Ils racontèrent leur découverte, et les savants partagèrent leur surprise, si bien que maintenant c'est une vérité en quelque sorte officielle, que le Fouta-Diallon est une contrée exceptionnelle, privilégiée, bénie.

Cet enthousiasme a lieu d'étonner quand on a visité d'autres pays. Et ceux qui traverseront le Fouta-Diallon en venant du Soudan méridional seront, je crois, d'accord avec nous, pour dire que si cette région est intéressante, la plupart des autres le sont autant, pour le moins. Ce n'est donc point à la justesse des observations que je m'attaque, mais à l'impression disproportionnée, et injuste pour le reste de notre empire soudanais, produite sur les explorateurs du Fouta-Diallon et surtout sur les géographes qui les ont lus et commentés.

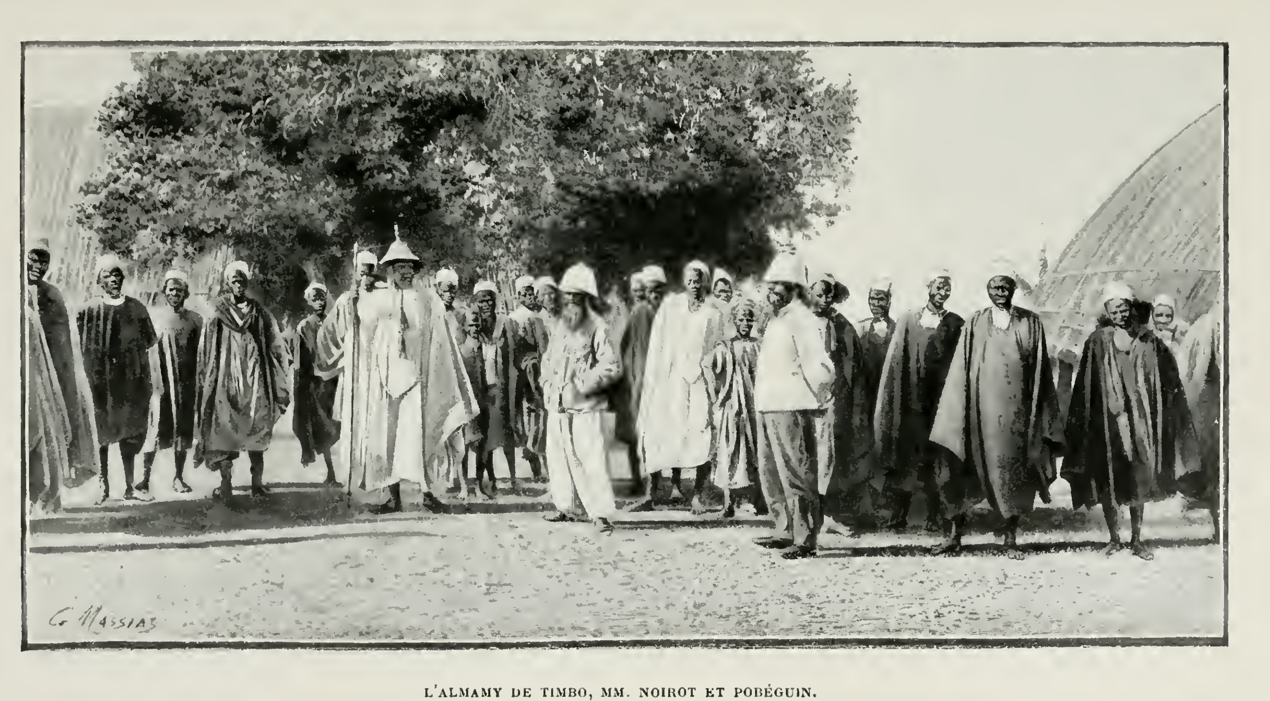
Au point de vue pittoresque, ceux qui s'attendront à trouver de véritables montagnes seront tant soit peu déçus. Le Fouta est un massif très légèrement surélevé au-dessus de la plaine nigérienne : celle-ci, à Kouroussa, est à 550 mètres au-dessus du niveau de la mer, et l'altitude des vallées du Fouta est entre 700 et 750 mètres. De nombreux plissements dessinent sur ce massif des rides dont la hauteur atteint rarement 200 mètres [1]. En somme, quand on vient du Soudan, on traverse le Fouta-Diallon sans s'être aperçu pour ainsi dire que le sol s'était exhaussé et sans avoir vu autre chose que des collines médiocres. Je reconnais volontiers que du côté de la mer le massif, plus élevé au-dessus de la plaine et plus abrupt, fait plus grand effet, néanmoins les monts Goyfé, ceux qu'on voit de Boola, et surtout le Nimba, ont une tout autre mine.

Afin de nous assurer partout une réception convenable, l'Almamy de Timbo avait envoyé au-devant de nous un de ses frères, qui nous attendait avec plusieurs griots à Simbakounian, sur le Tankisso. Grâce à lui, l'accueil fut en effet excellent partout, et il nous fut difficile de vérifier quelles étaient depuis la toute récente conquête les dispositions réelles des indigènes, sur lesquelles les opinions ne sont pas d'accord.

L'Almamy vint lui-même à cheval au-devant de nous avec sa cour jusqu'à Sokotoro, un de ses villages de captifs [2]. Après la traversée en pirogue du Sénégal, déjà profond et large de 30 mètres, et l'escalade d'une montagne rocheuse, nous arrivâmes au plateau en forme de cuvette où est bâti Timbo, et, suivis de notre brillant cortège au galop, nous fîmes notre entrée au poste, où nous accueillirent aimablement les administrateurs

1. Le point culminant du tracé du chemin de fer est en dessous de 750 mètres. Le Dr Maclaud signale les monts de Diaguissa, hauts de 1 470 mètres : si cette altitude est exacte, elle est tout à fait exceptionnelle.

2. Il est à remarquer que c'est au Soudan seulement qu'on a pris, par la création des *villages de liberté* pour les esclaves fugitifs et par diverses autres dispositions, des mesures pour assurer l'adoucissement immédiat de l'esclavage et sa disparition progressive.



L'ALMAMY DE TIMBO, MM. NOIROT ET POBÉGUIN.

Noirot et Pobéguin [1]. M. Noirot a installé une ferme ; il a fait des plantations de caoutchouc, de café, et il cultive avec des procédés perfectionnés tous les produits du pays ; il dresse les bœufs à tirer des chariots et enseigne aux indigènes l'usage de la charrue. Il faut souhaiter de tout cœur que le résultat matériel réponde à ses efforts, car c'est alors seulement que son enseignement sera écouté : le noir n'aime pas à changer ses méthodes, et il faut l'évidence pour le convaincre.

La ville de Timbo, qui comptait autrefois 2 000 habitants, est presque entièrement en ruines. Il fallut en 1897 établir notre autorité par le combat de Porédaka ; à la suite de notre occupation, la population déserta Timbo. Il n'y reste que le nouvel Almamy que nous avons installé et sa suite, environ 500 personnes ; cependant la paix et le commerce commencent à ramener de nouveaux habitants.

On sait que jusqu'à présent l'Almamy du Fouta-Diallon n'était élu que pour deux ans et choisi à tour de rôle dans deux familles rivales, les Sorya et les Alfaya. Cette rivalité et cette alternance étant une cause de désordres, l'administration française va s'efforcer de maintenir au pouvoir les Sorya, mieux soumis à notre influence. Mais il y aura de ce chef une opposition sérieuse de la part du parti Alfaya.

Toujours sous l'empire du même préjugé qui refuse au nègre les plus modestes dons de l'intelligence, les découvreurs du Fouta-Diallon, que leur sincérité et leur esprit d'observation forçaient de reconnaître les institutions féodales qui y fleurissent, ont cru tout expliquer d'un mot : les habitants ne sont pas nègres, ce sont des Peulhs, race dont l'origine sémitique est admise, des blancs en somme. Et les savants d'insister sur le contraste saisissant entre cet État organisé et civilisé, fondé par un peuple d'origine blanche, et l'anarchie des populations nègres qui l'entourent.

1. La rencontre de ce dernier était curieuse : M. Pobéguin a exploré tout le rivage de la Côte d'Ivoire et, seul avant Hostains, s'est avancé sur le Cavally jusqu'à Grabo.

Il n'y a pour cette belle théorie qu'un malheur, c'est qu'elle est complètement fausse. Il y a des Peulhs au Fouta-Diallon, mais ainsi que l'ont démontré les récentes études de M. Noirot et du Dr Maclaud, ils y occupent une situation voisine de l'esclavage : ce sont des pasteurs, soumis à de lourds impôts et tenus à l'écart des affaires, tandis que la race au pouvoir est Mandinké, comme dans presque tout le Soudan. L'organisation qui a causé tant d'admiration existe, ou existait avant notre conquête, partout, avec quelques variantes. Il est fâcheux que depuis notre occupation aucun ouvrage d'ensemble n'ait été écrit sur le Soudan, et n'ait donné un tableau des institutions de ses divers peuples avant que notre administration ne les eût progressivement abolies ; mais il suffit de se reporter à Binger et Monteil pour voir qu'on n'a pas eu affaire à des sauvages.

Peulhs, Mandinkés, Diallonkés, Sousous[1], se sont d'ailleurs fortement mélangés au Fouta, et on ne rencontre presque aucun type caractéristique. Je dois cependant noter un chasseur Peulh, aux fins traits sémitiques, au teint presque blanc à peine cuivré, qui, par tous les détails de son visage et de son costume, bonnet, tunique, pantalon de forme spéciale, collant depuis le genou jusqu'à la cheville, rappelait exactement le type phrygien, et notamment le célèbre groupe du Vatican : *Jeune homme immolant un taureau.* Une telle ressemblance à telle distance suffirait presque à justifier l'hypothèse qui veut que les Peulhs soient originaires, non pas même de l'Egypte, mais de l'Asie Mineure[2]. Seulement, je le répète, le type peulh est excessivement rare.

Peuple pasteur, les Peulhs n'entendent rien aux installations sédentaires ; aussi, contrairement à ce qu'on croit, leurs habitations sont-elles les plus misérables qu'on puisse voir en Afrique occidentale. Qu'on se figure une ruche gigantesque posée par terre : voilà leur case. Un toit de chaume conique ou plutôt

1. Diallonkés, anciens habitants du Fouta-Diallon, dépossédés par les Peulhs et les Mandinkés. — Sousous, race s'étendant des montagnes à la mer.

2. Ils auraient pris part aux migrations mentionnées pendant les guerres de Ramsès II contre les Hittites.

ogival part du sol même ; à l'intérieur, séparée de lui par un étroit corridor circulaire, est la case proprement dite, construction cylindrique en terre ou en bois. On pénètre là par une



MOSQUÉE PEUHLE DE TÉLIKO.

ouverture basse ; il y règne une obscurité complète, et par suite une grande saleté. C'est toujours la hutte que les pasteurs primitifs édifiaient en quelques instants avec des touffes de grandes herbes appuyées sur un piquet central ; elle est seulement devenue plus grande et s'est doublée à l'intérieur d'une seconde paroi. Les mosquées même, qui partout au Soudan sont de vrais monuments, ne sont chez les Peulhs que des ruches plus grandes que les autres. Qu'on compare la mosquée de Téliko, une des plus importantes du Fouta, et celle de Kankan, et on décidera laquelle dénote une civilisation supérieure.

Les villages ont un aspect singulier : chaque famille habite à l'écart, dans plusieurs cases elles-mêmes dispersées ; il n'y a aucun plan, aucune rue, et on croit voir de grandes meules disséminées au milieu des arbres. Souvent le terrain assez vaste occupé par une famille est entouré de clayonnages ou de haies ; dans l'Ouest ces haies formées de cactus, de ricins, de

pourguères, sont très hautes, elles font ressembler ces enclos, plantés de nombreux arbres fruitiers, aux vergers qui entourent nos villes, et ne permettent de circuler que par d'étroits chemins. L'oranger, qui abonde surtout sur le versant Ouest, révèle de loin un village par son feuillage toujours vert ; il atteint des dimensions extraordinaires, plus de dix mètres de hauteur, et, outre ses fruits, procure une ombre et des senteurs délicieuses.

Le massif du Fouta-Diallon se termine par un talus assez abrupt du côté de l'Ouest, seule difficulté sérieuse que rencontre le tracé du chemin de fer.

On descend dans la vallée de la Kora, affluent de la Kolenté ou Grande Scarcie. Cette vallée, à peu près inhabitée, complètement inondée à la saison des pluies et conservant des eaux jamais desséchées, est très giboyeuse et les éléphants en ont fait un de leurs repaires favoris. Nous réussissons à en surprendre plusieurs troupes et à les tirer dans de bonnes conditions, à vingt mètres au plus ; nous n'obtenons d'ailleurs aucun résultat, et le passage de nos balles Lebel ne fait sans doute que l'effet d'un trou d'aiguille à ces énormes bêtes, qui disparaissent à fond de train. Il est assez piquant que ce soit cinq jours avant d'atteindre la mer, terme de notre voyage, que nous parvenions pour la première fois à surprendre des éléphants, depuis quinze mois que nous traversons des pays qui en sont pleins ; nous avons cependant fait notre possible pour en voir, car la chasse à l'éléphant, qui passe pour la plus dangereuse de toutes, est passionnante [1].

Dès le pied des montagnes, on entre chez les Sousous. La différence de climat et de race se manifeste immédiatement : l'oranger disparaît et fait place au manguier, dont les fruits suffisent à nourrir les indigènes pendant une partie de l'année,

1. Je souhaite que les défenses qui ornaient les pavillons de la Guinée, du Sénégal et du Soudan à l'Exposition, aient convaincu les géographes que ces pays contiennent quelques éléphants : jusqu'ici ils paraissaient peu disposés à l'admettre. Je lis dans un Essai sur le Fouta-Diallon, paru dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française* d'août 1900, que « les éléphants ne semblent pas encore tout à fait disparus de la Guinée, car on en a vu en 1888 ».



TYPE ET CASE SOUSOU.

et les cases quittent leur aspect de meules pour prendre celui d'habitations assez élégantes. Elles sont entourées d'une véranda large d'environ deux mètres, qu'une sorte de balustrade en terre travaillée à jour protège contre la réverbération du soleil ; les portes, très hautes, sont sculptées ; dans l'intérieur sont moulés en terre durcie des lits d'un style assez égyptien. Tout autour, des arbres fruitiers enclos forment de véritables jardins.

Le pays serait parfaitement riche et heureux sans les sauterelles qui depuis quelques années le ravagent, mais surtout sans un fléau pire, les dioulas.

A Bambaia, près de la limite des montagnes, se réunissent les deux routes venant du Soudan. Aussi, de là à Konakry, la piste est-elle couverte de monde. Les dioulas ne voyagent pas en caravanes, à proprement parler ; quelquefois ils forment un groupe d'une vingtaine de personnes qui se rejoignent à l'étape, mais ils marchent le plus souvent à trois ou quatre. La statis-

tique de ces dioulas serait facile à faire : il suffirait de les compter quand ils passent le pont qui seul permet de gagner



LE CHEMIN EN GUINÉE — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT BACOT.

Konakry. A son défaut, je me garderai d'indiquer un nombre même approximatif ; je signalerai cependant qu'en un mois nous avons compté environ 15 000 dioulas revenant de la mer. Si cette proportion se maintenait toute l'année, on obtiendrait le chiffre fantastique de 180 000, mais il n'en est pas ainsi à cause des pluies ; néanmoins, même en réduisant ce nombre autant qu'on le voudra, à la moitié, au quart, il est des plus instructifs à beaucoup de points de vue.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le passage de voyageurs si nombreux est une ruine pour le pays qu'ils traversent. En France, quand des troupes cantonnent dans un village, personne ne va aux champs : certes les soldats sont de braves gens, néanmoins, tant qu'ils sont là, chacun garde sa maison. Il en est de même, à plus forte raison, sur le passage des dioulas, et les malheureux habitants des villages envahis par ces armées de chemineaux sans chefs ni discipline, parmi lesquels peuvent se trouver des bandits, ne sont plus les maîtres chez



UNE RUE A KONAKRY. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT BACOT.

eux, subissent mille exigences, et ne peuvent se livrer à aucun travail. A la longue ils émigrent, et le pays est ruiné. Ce phénomène, partout observé, est surtout sensible sur la route particulièrement fréquentée qui mène à Konakry, et le premier résultat du chemin de fer sera de rendre la vie à ces régions en faisant disparaître le dioula.

A partir de Friguiagbé, à 125 kilomètres de la mer, le palmier à huile, exceptionnel depuis Beyla, reparaît en grande abondance. Tout auprès, nous rencontrons le garde d'artillerie Leprince, achevant l'établissement d'une route carrossable, parfaitement praticable pour les automobiles. Cette route permettra de construire rapidement, en le commençant à la fois sur plusieurs points, le chemin de fer dont le tracé s'en écarte peu. Un peu plus loin, nous trouvons les officiers du génie en train d'exécuter le piquetage de la voie; ils nous apprennent qu'ils ont trouvé un nouveau tracé encore meilleur que celui suivi par nous. La vue de ces différents travaux activement poussés nous remplit de joie, car elle prouve qu'on se préoccupe enfin de

tirer de notre domaine les richesses qu'il contient, en lui assurant la première condition de toute exploitation, des moyens de transport.

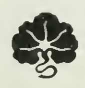
Le 25 février, en arrivant à Manéah, nous avions l'agréable surprise de trouver, au fond d'un estuaire appelé rivière de Manéah par lequel la mer pénètre profondément dans les terres, le bateau le *Crozat* que le Gouverneur avait eu l'amabilité d'envoyer nous prendre, nous épargnant ainsi les deux dernières étapes.

Avec quelle joie nous mettions le pied sur le pont, non parce que nos peines étaient finies — nous les regretterons plus d'une fois, ces peines où s'éprouvent le caractère et toutes les facultés et qui rendent la vie digne d'être vécue, — mais parce que là notre tâche était définitivement et complètement achevée !

Le soir même nous arrivions à Konakry, où le Gouverneur nous offrait la plus cordiale hospitalité. Nous pouvions admirer les merveilleux résultats de l'habile administration de M. Ballay : la ville, si jolie déjà, n'est plus reconnaissable, des rues entières sont bâties dans la verdure, des voies Decauville circulent partout, et toutes les constructions ont un air d'élégance et de confortable qui indique une vie agréable et des installations définitives.

Le 9 mars nous disions adieu à ces contrées d'apparence inhospitalière, auxquelles restent si profondément attachés tous ceux qui y ont pénétré. A Dakar nous déposions, non sans une vive émotion, nos braves tirailleurs, modestes ouvriers de notre succès. Le 21 Mars 1900 nous étions en France.

La première traversée du Golfe de Guinée à l'Atlantique avait demandé seize mois d'efforts, une dépense de dix-huit mille francs, et n'avait pas coûté à la France une seule vie.



CONCLUSIONS

Je me suis trop étendu au commencement de cet ouvrage sur le but de notre mission, pour avoir à en commenter longuement les résultats. Nos instructions ont été remplies de point en point : la forêt a été percée de la mer au Soudan, et de vastes régions reconnues et placées sous notre pavillon. Les craintes de compétitions libériennes se sont évanouies, car non seulement nous n'avons pas trouvé trace de pénétration de la part de Libéria, mais même les indigènes ne soupçonnent pas l'existence de cet État, dont je n'ai pas eu une fois l'occasion de citer le nom au cours de ce récit.

Mais ce succès aura-t-il un lendemain? Est-il utile, est-il possible d'occuper et d'exploiter ces régions?

Même si on laisse de côté les puissantes raisons tirées de la politique extérieure, la réponse ne saurait être douteuse.

En effet, cet impénétrable pays est une mine inépuisable de richesses, cette forêt n'est formée que d'essences précieuses : palmiers à l'huile, acajou, gommiers, kolatiers, et surtout arbres et lianes à caoutchouc, tout cela depuis le bord même de la mer.

Ce n'est pas tout ; il ne s'agit pas seulement d'exploiter la forêt, mais aussi d'ouvrir la route du Soudan.

Si la Côte d'Ivoire n'est qu'un rivage sans hinterland, le Soudan est, qu'on me passe l'expression, un hinterland sans rivage, séparé de la mer par cette infranchissable forêt. Il est habité, lui, par les races les plus sociables, les plus travailleuses, les plus commerçantes qu'on puisse trouver en Afrique. Mais « à quoi servirait-il aux noirs de cultiver le tabac, les textiles, le coton, l'indigo, etc., — tous produits du Soudan —, d'exploiter les arbres à graisse végétale, de faire des plantations d'arbres, puisqu'ils ne peuvent pas en écouler les produits ». (Binger.) Ils ne cultivent donc que le strict nécessaire. « Il faut pourtant que les souverains indigènes s'entourent d'un certain faste, qu'ils rétribuent les services, qu'ils entretiennent une force armée pour se mettre à l'abri de leur turbulents voisins. Par quels moyens ? en rétribuant et en payant à l'aide de captifs de guerre. » (*Id.*)

Ainsi, le sol en friche, les guerres, la dépopulation, l'esclavage, tout cela provenait du défaut de communications entre le Soudan et la mer. Et il en sera toujours ainsi, partout où ne s'étendra pas notre domination bienfaisante et où des voies d'accès facile vers la côte ne seront pas ouvertes. Ce n'est qu'en amenant la richesse que nous ferons passer le goût et le besoin de la guerre.

Et j'affirme que ce résultat peut être atteint sans grandes peines ni dépenses.

Peut-être a-t-on remarqué que je n'ai pas cherché l'effet facile qui consiste pour l'explorateur à représenter toutes les peuplades traversées comme des races de brutes, tantôt agenouillées devant lui dans une crainte servile, tantôt l'attaquant avec une bestiale férocité, le tout sans savoir pourquoi : l'homme blanc les domine de cent coudées, et le lecteur doit se sentir flatté d'apprendre que quelque part il serait demi-dieu. Par malheur, cette conception glorieuse n'est le fait que de ceux qui n'ont jamais quitté le rivage ou qui ont échoué dans leurs entreprises : on ne la trouve ni chez Binger ni chez Monteil, ni chez Toutée, ni chez aucun de ceux qui ont réussi. Et je crois très

sincèrement que là est le secret du succès : s'il y a des races inférieures, c'est non pas en les méprisant, mais en les comprenant que nous montrons notre supériorité.

Les gens de la forêt sont avides d'indépendance, qu'on n'essaie pas de se poser en maîtres et de les gouverner ; mais ils sont intelligents et aptes au commerce : qu'on leur démontre quels avantages ils auront à laisser passer chez eux les commerçants.

Qu'une ligne de postes, uniquement chargée de protéger les voyageurs, jalonne une route sûre entre le Soudan et la côte, et on verra en foule affluer les dioulas, désireux d'acquérir les kolas, le caoutchouc, et d'accéder à la mer par la voie la plus courte. En un instant les indigènes, apprenant la valeur du caoutchouc, en apporteront aux dioulas plus que ceux-ci n'en pourront transporter, et les merveilleuses richesses de cette forêt entreront en exploitation. Ceci n'est pas un rêve : partout les indigènes nous ont dit qu'ils voudraient bien voyager et commercer, mais qu'ils ne le pouvaient, faute de sécurité, et qu'ils seraient heureux que nous nous chargions de la police. Mais surtout, qu'on s'en tienne là et qu'on n'aille point se mêler de leurs affaires !

Toute manifestation d'autorité, tout emploi inutile de la force compromettraient à jamais la situation. La tâche demandera de la prudence et du tact ; ce sera chose délicate mais non irréalisable : si dans les conditions les plus défavorables, ridiculement peu nombreux, sans interprète, ne connaissant pas le pays, nous avons réussi pendant dix mois à ne nous battre que six jours, c'est peut-être qu'il y a une manière de s'y prendre.

Et puisque cette occupation est possible, il est absolument nécessaire de la faire.

On ne peut laisser subsister dans la forêt un foyer d'hostilité exerçant la plus fâcheuse influence sur les populations du Soudan et de la Côte. Jamais celles-ci ne nous croiront invincibles et n'abdiqueront toute velléité d'indépendance, tant qu'elles verront les gens de la forêt se rire de nos armes.

Mais il y a une considération encore bien plus puissante :

peut-on admettre que nous tolérions chez nous, sur des territoires qui nous appartiennent, les pratiques de l'anthropophagie? On s'est élevé avec force contre l'esclavage : avant de songer à libérer les captifs, qu'on empêche d'abord de les manger!

Il y a là plus qu'une question de commerce ou de politique, c'est un devoir d'honneur et d'humanité.





APPENDICES

APPENDICE I

Historique résumé des tentatives de pénétration dans la Côte d'Ivoire et de jonction avec le Soudan.

Je passe sur les tentatives isolées et sans aucun résultat qui ont précédé 1889. A cette date il n'y avait sur la côte que quelques factoreries françaises appartenant à la maison Verdier, et quelques autres anglaises.

En 1888, le lieutenant Binger, venu du Sénégal, était arrivé à Kong ; de Grand-Bassam M. Treich-Laplène, envoyé par M. Verdier, partit à sa rencontre. Il réussit à traverser l'Indénié et rejoignit Binger à Kong. Les deux explorateurs redescendirent par le Comoë et arrivèrent à Grand-Bassam (1889). La première traversée de l'Atlantique au golfe de Guinée était accomplie.

Ce magnifique succès provoqua l'émulation, et l'année 1891 vit de nombreuses tentatives.

Les lieutenants Quiquerez et de Segonzac longent tout le rivage de Lahou au Cavally. Là, la mauvaise volonté des populations les empêche de remonter le fleuve. Ils essaient de suivre le San-Pedro. Mais la fin tragique du lieutenant Quiquerez près de Plaoulou, à 15 kilomètres de la mer, termine l'expédition.

Le lieutenant Arago remonte la Sassandra. Il se voit bientôt refuser le passage et, en redescendant, il chavire et perd tout son matériel.

Les lieutenants Armand et de Tavernost remontent le Bandama jusqu'à Tiassalé. Ils redescendent à la côte pour se ravitailler ;

pendant ce temps deux explorateurs commerciaux, MM. Voituret et Papillon, veulent à leur tour gagner Tiassalé et se font massacrer. Un peloton de tirailleurs sénégalais envoyé pour les venger ne peut atteindre Tiassalé, et les lieutenants Armand et de Tavernost doivent renoncer à reprendre leur exploration.

Le capitaine Ménard remonte vers Kong en suivant à peu près la route de Binger. De là il se dirige vers l'Est et longe la grande forêt. Mais dans un combat contre les sofas de Samory, il est tué à Séguéla (1892). Suivant les renseignements recueillis par Marchand et Binger, il serait mort héroïquement en combattant pour défendre un chef qui l'avait accueilli, et après avoir, une fois blessé, renvoyé pour les sauver de la mort ses tirailleurs qui voulaient l'emporter.

Le lieutenant Vigy envoyé du Soudan à la rencontre du capitaine Ménard est arrêté au delà de Sikasso et doit revenir sur ses pas. Il meurt de maladie en route.

En 1893, le capitaine Binger, accompagné du lieutenant Braulot, du docteur Crozat et de M. Marcel Monnier, est envoyé délimiter la Côte d'Ivoire et la Côte d'Or, concurremment avec une mission anglaise. Cette tâche ayant été interrompue, la mission française gagne Kong où elle se disloque. Binger et Marcel Monnier veulent redescendre à la côte par le Bandama, mais sitôt entrés dans la forêt, ils se voient barrer le passage. Ils doivent rebrousser chemin et revenir par la route déjà parcourue par Binger. Le Docteur Crozat, qui avait continué sa marche vers le Nord pour gagner le Soudan, meurt de maladie à Sikasso. Quand au lieutenant Braulot, il sera assassiné en 1896, avec le lieutenant Bunas, en se rendant à une entrevue avec Samory.

En même temps, le capitaine Marchand (le futur héros de Fachoda) et le capitaine Manet remontaient le Bandama, s'emparaient de Tiassalé où ils châtiaient les assassins de Voituret et Papillon, puis réussissaient à sortir de la forêt dans le Baoulé. Le capitaine Manet se noyait dans le Bandama. Marchand faisait plusieurs tentatives infructueuses pour pénétrer dans la forêt à l'ouest du Bandama afin de rejoindre le Cavally.

Il explorait alors toute la région découverte du Baoulé et atteignait Kong. Samory se dirigeant en ce moment sur cette ville, Marchand redescendait à la côte pour prendre part à l'expédition Monteil, précédemment destinée à opérer sur le Haut-Oubanghi, et que sur ses instances on envoyait en hâte contre Samory.

Un autre explorateur, M. Moskowitz, qui avait également atteint Kong par le Baoulé, mourait d'épuisement.

L'expédition du lieutenant-colonel Monteil, 1894-1895, ne réussit pas à arrêter Samory. Les nécessités du ravitaillement d'une colonne forte de 1 500 hommes indisposèrent les indigènes du Baoulé qui attaquèrent nos troupes. Celles-ci eurent donc à la fois devant elles Samory et sur leurs derrières les populations soulevées, tandis que leurs mouvements étaient encore gênés par la multitude de fuyards du pays de Kong qui se mettaient sous leur protection. Le lieutenant-colonel Monteil reçut l'ordre de revenir à la côte et de dissoudre sa colonne. Le Baoulé fut évacué.

Cependant Binger, qui depuis 1893 était gouverneur de la Côte d'Ivoire érigée en colonie, envoya l'administrateur Pobéguin dans le Baoulé. M. Pobéguin réussit, avec quelques miliciens, à réoccuper Toumodi. Mais l'autorité de la France restera longtemps encore fort précaire sur ces populations qui croient avoir forcé à la retraite la puissante colonne Monteil.

En 1894 également, le lieutenant Lecerf, parti du poste de Beyla, au Soudan, s'avança jusqu'à Nsapa dans la forêt ; ayant été attaqué, il s'empara de ce village, mais ensuite il fut tué dans une embuscade.

En 1896, M. Pobéguin remonta la Sassandra, puis le Cavally, jusqu'à 75 kilomètres de la côte.

En 1897 les tentatives sont particulièrement nombreuses.

Pendant qu'à l'Est l'administrateur Clozel traverse tout l'Indénié et va occuper Bondoukou, M. Eysséric s'avance par le Baoulé et essaie de pénétrer dans la forêt sur la rive droite du Bandama rouge. Il est au premier village, Elengué, chez les Gouros, retenu en captivité et près d'être massacré. Au bout de vingt jours, on le renvoie hors de la forêt.

L'adjoint des affaires indigènes Thomann remonte la Sassandra un peu plus haut que M. Pobéguin, mais les rapides et l'hostilité des indigènes l'arrêtent.

Il en est de même sur le San-Pedro pour le commis des affaires indigènes Gendre, administrateur de San-Pedro. (Il est impossible de déterminer exactement jusqu'où sont allés MM. Gendre et Thomann, les renseignements qu'ils ont rapportés étant difficiles à identifier, par suite sans doute de la différence des langues, avec ceux que nous possédons nous-mêmes.)

De Bérébv, l'administrateur Maurice pousse une reconnaissance jusqu'à Niépa. Les renseignements rapportés nous seront plus tard fort utiles.

Sur le Cavally, M. Hostains, administrateur de Tabou, qui déjà était allé à Grabo, capitale de la tribu puissante et mal disposée des Tépos, et à Bapé, leur village le plus septentrional à 85 kilomètres de la mer, tenta de remonter le fleuve.

Les Tépos l'attaquèrent à Nohin, tandis qu'il passait en pirogue, mais ses feux rapides les mirent en fuite. A Guipola, terminus de la navigation, il fut bien accueilli, car la tribu des Diutou, étant en mauvais rapports avec les Tépos, se réjouissait de leur défaite. M. Hostains s'était avancé par terre jusqu'à Matoua, à 120 kilomètres de la côte, d'où, grâce aux relations qu'il avait su nouer, il espérait aller beaucoup plus loin, lorsqu'il fut rappelé par une attaque des indigènes de la côte qui, profitant de son absence, assiégeaient son poste de Tabou.

Au Nord, MM. Bailly et Pauly, quittant le poste soudanais de Kissidougou, tentaient d'atteindre le Cavally. Après une série de difficultés et de combats avec les populations Tomas, ils étaient tués à Nzolou, tout près de Nsapa où avait été tué le lieutenant Lecerf. Le capitaine Basset, commandant de Beyla, a obtenu en 1900 la soumission de Nsapa et de Nzolou et s'est fait rendre les restes des malheureux explorateurs.

Le lieutenant Blondiaux, parti de Beyla, longeait toute la lisière Nord en essayant vainement d'obtenir le passage, aussi bien à Buonsira chez les Lôs, près du Bandama, qu'à Nzo près

du Cavally, chez les Guerzés. Il tentait de pénétrer à Man chez les Dioulas, entre Cavally et Sassandra. Mais dès le premier jour il était assiégé dans ce village par plusieurs milliers d'hommes ; sur ses 50 tirailleurs il avait 19 tués ou blessés, et il avait grand'peine à se dégager et à rentrer en plaine.

L'année 1898 vit plusieurs colonnes opérer dans l'Indénié et sur la lagune contre des tribus hostiles dont on eut grand'peine à venir à bout. Le lieutenant Laïrle s'y distingua particulièrement en débloquant le poste d'Assikasso assiégé par plusieurs milliers d'indigènes.

Après notre départ, quoiqu'on pensât que la prise de Samory dans le nord de la forêt eût dû produire sur les indigènes une vive impression, il parut nécessaire d'envoyer une colonne à notre rencontre. En raison de l'échec de la mission Blondiaux, on lui donna un effectif double de celle-ci : le lieutenant Woelffel avait avec lui le lieutenant Mangin, le sergent Van Cassel, cent tirailleurs et cent cinquante porteurs anciens sofas de Samory et pouvant servir de tirailleurs. Le sergent Ariste et le docteur Lemasle lui furent plus tard adjoints.

Partie de Beyla le 18 mars 1899, la mission Woelffel se rendit à Lola, d'où le lieutenant Mangin fit une reconnaissance à l'ouest des monts Nimba ; mais il fut attaqué au village de Ialounsou. La mission se rendit alors à Nzo, mais les habitants, malgré le service que Woelffel leur avait rendu l'année précédente en les sauvant de Samory par son succès de Tiaféso, refusèrent de le conduire vers le Sud. Il voulut alors descendre par la rive gauche du Cavally, mais le manque de vivres le força à envoyer le lieutenant Mangin en chercher à Man, dont les habitants avaient fait leur soumission au moment de l'arrivée de Samory, et à s'en rapprocher lui-même. Le lieutenant Mangin dut livrer une série de combats autour de Niněné, chez les Ouobés. La mission ravitaillée descendit ensuite vers le Sud par le pays des Blolos (ou *Blons*, en langue krouman ?) ; elle y fut assiégée huit jours dans le village de Dainné. S'étant dégagée, elle passa le Zo, fonda un poste à Gouékangui, un autre à

Nouantoglouin, et de là fit de nombreuses reconnaissances pour pacifier le pays. Mais tous ces combats lui avaient coûté 65 tués ou blessés, et les indigènes, malgré plusieurs soumissions feintes, venaient attaquer les détachements jusqu'auprès des postes. Les tirailleurs, dont l'engagement était expiré et que cette dure campagne sans résultat décourageait, demandèrent leur libération, et le ministre rappela la mission Woelffel, qui rentra à Touba et se disloqua.

Naturellement le même ordre de rappel fut envoyé à la mission Hostains-d'Ollone, mais elle n'en eut connaissance qu'à son arrivée au Soudan et lorsque sa tâche était terminée.

La mission Woelffel, malgré la vaillance éprouvée de ses chefs et leurs coûteux efforts, n'avait pu s'avancer qu'à 40 kilomètres au Sud de Man, point sur la lisière de la forêt et déjà soumis [1].

Ainsi, depuis la traversée de Binger en 1889, toutes les tentatives pour pénétrer la forêt avaient échoué. Les explorateurs insuffisamment escortés avaient été arrêtés ; ceux qui s'étaient fiés à la force d'une escorte plus nombreuse avaient été attaqués et repoussés. D'où la méthode conçue et employée par notre mission : avoir une escorte suffisante pour combattre au besoin, mais surtout pour ôter l'idée d'un coup de main, soit 20 hommes, effectif nécessaire pour fournir un poste chaque jour ; mais marcher néanmoins comme si nous ne comptions que sur l'assentiment et l'amitié des populations, d'où nos longs séjours et nos négociations incessantes. — Je dois mentionner que le chiffre

1. Je ne vois cependant aucune raison d'admettre, ainsi que le fait le capitaine Woelffel, qu'il a dû avoir affaire à des adversaires plus redoutables que l'autre mission : son rapport indique que toutes ses pertes ont été éprouvées dans des embuscades, toutes ses attaques au contraire ont réussi facilement et des poignées d'hommes ont enlevé de grands villages (Ninéné, Logoualé, Goualé, etc.) Cela explique comment la mission Hostains-d'Ollone, marchant constamment en zig-zag pour éviter les surprises et attaquant elle-même à l'improviste les villages, a pu en enlever quarante-quatre sans autre chose que six blessés : mais rien ne permet de supposer que les populations vaincues fussent moins belliqueuses que les autres, et au surplus, on se demanderait pourquoi, si Woelffel les connaissait pour telles, ils n'est pas passé par leur pays qui était sa route directe au lieu de s'en détourner comme il l'a fait précisément.

de 30 porteurs était trop faible : forcés d'avoir un nombre de charges plus considérable, il nous fallait recourir aux services des indigènes, ce qui exigeait des négociations épineuses et en tous cas longues, et amenait ainsi une grande consommation de marchandises. Avec 50 porteurs nous eussions pu avancer plus vite et plus facilement. Quant au chiffre de 6 000 francs pour constituer la pacotille, je ne conseillerai à personne de s'en contenter, sous peine de se résigner à de terribles privations pour soi d'abord, et, ce qui peut être funeste, pour ses hommes. Binger, type de l'explorateur simple et économe, avait pour 12 000 francs de marchandises, et il était seul.



APPENDICE II

Questions géographiques. — Echelle vraie. — Les monts de Kong. — Le Cavally, la Sassandra, le Saint-Paul.

La carte qui accompagne cet ouvrage est-elle rigoureusement exacte? Je le souhaite, mais je ne le crois pas.

Qu'on m'entende bien : ce n'est pas la carte levée par nous que je crois fausse — sauf les erreurs possibles dont je signalerai plus loin les causes —, mais celle qui est publiée et qui en diffère notablement. Je vais expliquer cette singulière anomalie.

Nous sommes partis d'un point bien déterminé, Béréby ; nous sommes arrivés en un autre également porté sur la carte, Beyla. L'axe de notre marche et sa longueur étaient donc à l'avance inexorablement fixés.

Or, nous avons trouvé Beyla beaucoup plus loin de Béréby que ne l'indiquent les cartes. Est-ce nous qui nous sommes trompés, ou la position de Beyla qui était fausse? Voilà ce que je vais étudier.

Tout d'abord je rappelle que notre théodolite ayant été malencontreusement mis hors d'usage, nous n'avons déterminé astronomiquement aucune position. Mais le point de Beyla n'ayant jamais été fait, il n'en découle pour nous aucune cause d'infériorité. La seule question est celle de l'exactitude dans l'appréciation des distances franchies, soit par les colonnes soudanaises venant du Nord, soit par nous venant du Sud, jusqu'au point de jonction.

Or il est un phénomène bien connu : chacun a tendance à croire qu'il a parcouru une distance plus grande qu'elle ne l'est réellement. C'est très naturel : instinctivement on multiplie la durée de la marche par une vitesse se rapprochant de l'ordinaire. Celle-ci est de 4 kilomètres 500 à l'heure, ou plutôt en 50 minutes, soit 90 mètres à la minute. On augmente ou on diminue suivant l'allure adoptée, mais on ne croit jamais la différence très sensible.

En réalité, elle est considérable en pays inconnu : le mauvais état général des chemins, les obstacles (passage de marais, ravins, troncs renversés), les mesures de sécurité, etc., causent un ralentissement dont les préoccupations empêchent de se rendre compte, et le chemin parcouru n'est nullement en rapport avec le temps employé et la fatigue.

On peut donc supposer que nous avons été le jouet de cette erreur habituelle, mais y a-t-il lieu de ne pas l'attribuer aussi aux topographes du Soudan ? Bien au contraire, à mon sens. En effet, c'est en combattant que les colonnes françaises sont parvenues jusqu'à Beyla, c'est-à-dire à une allure involontairement ralentie ; de plus il n'y a jamais eu un travail de levé d'ensemble, mais simplement une mise bout à bout des levés faits au fur et à mesure des progrès. Dans ces conditions, il n'est guère étonnant que la distance totale se soit trouvée fortement exagérée. Si on m'objecte que depuis l'occupation l'erreur aurait dû être reconnue, je répondrai qu'à moins d'être spécialement chargé de la vérification, ce qui n'a jamais été le cas, un voyageur ne juge jamais les distances indiquées trop petites : il se flatte d'avoir marché vite, et voilà tout.

Ces considérations générales expliquent comment l'erreur sur la position de Beyla est possible, et même naturelle. Voici sur quoi nous établissons qu'elle est réelle.

Le lieutenant Blondiaux d'abord, la colonne de Lartigue ensuite sont allés de Beyla à Nzo, par différents chemins ; nous-mêmes nous avons fait et levé l'itinéraire Nzo-Beyla : on peut donc comparer nos levés. Proportions à part, ils concordent très

sensiblement. Eh bien! si nous adoptions l'évaluation de la distance par les officiers du Soudan et l'appliquions à notre itinéraire entier, Beyla se trouverait reporté au Nord du 10e parallèle, à la place de Kankan !

Il est donc évident que cette évaluation est sensiblement trop grande, et que c'est en l'appliquant aux itinéraires partis du Nord qu'on en est venu à placer Beyla tellement au Sud. De combien faut-il remonter ce point vers le Nord ? Cela est difficile à savoir exactement. Et comme un déplacement considérable ou bien modifierait tout à fait la position de Beyla par rapport aux autres localités connues, ou bien forcerait à remonter toutes celles-ci vers le Nord, il nous a paru qu'une telle modification dans la carte ne devait pas être opérée sans qu'une vérification bien certaine ait été faite par des observations astronomiques.

J'ai donc, sans toucher au tracé de notre intinéraire, réduit son échelle de telle sorte que Beyla ne fût pas par trop déplacé. La position de ce point sur notre carte est ainsi un moyen terme entre l'ancienne et celle que nous croyons vraie ; pour l'obtenir il a fallu admettre comme vitesse de marche 56 mètres à la minute, 2 kilomètres 800 à l'heure, ce qui me paraît d'une lenteur exagérée, les plus petits arrêts ayant été défalqués ; la distance Nzo-Beyla se trouve d'un tiers plus petite que celle donnée par Blondiaux et Woelffel, ce qui prouve que, bien loin de forcer les distances, nous les estimons d'un tiers plus modestement que qui que ce soit. Et cependant cette nouvelle position est d'environ 60 kilomètres au Nord et un peu à l'Ouest de l'ancienne. Je suis convaincu qu'elle est encore trop méridionale, ainsi que celle de tous les autres postes du Sud, Kissidougou, Touba, etc.

Méthode de levé. — Cette importante question de l'échelle réelle mise à part, quelle exactitude présente notre carte ? Au premier abord, il paraît absolument impossible de faire dans la forêt de la topographie rapide comme l'exige une exploration. Nulle part on ne jouit d'une vue qui permette de viser et de fixer

des points lointains, on doit donc se contenter de lever son itinéraire. Or, le sentier est tellement sinueux que tous les dix pas, tous les vingt pas au maximum, il change de direction, et comme en raison de la végétation qui le borde, on ne peut voir d'avance cette nouvelle direction ni savoir ce qui lui succédera, il faut chaque fois faire une visée et une inscription. La piste n'étant pas assez large pour deux hommes, chaque opération arrête toute la colonne. On conçoit que ce soit impraticable quand on a avant tout pour but d'arriver quelque part.

Nous avons donc dû trouver une méthode spéciale. La voici :

En levant avec précision une route de la forêt, on constate qu'elle se compose d'une série de segments, rectilignes si on considère chacun dans son ensemble, mais qui ne présentent point cet aspect par suite de sinuosités serpentines. Ce sont ces sinuosités qui rendent le travail si difficile, et pourtant elles sont d'importance nulle : il faut donc arriver à les négliger.

L'opérateur marche en tenant horizontalement sa boussole et en observant constamment la déviation de l'aiguille. Au bout de quelques minutes il constate qu'elle a constamment oscillé entre deux directions extrêmes, et autour d'un axe qui est à peu près indiqué par la bissectrice des deux angles les plus fréquents. Cet axe n'est autre que celui de la route. Si l'aiguille indique pendant des durées égales 350°, 5°, 355°, 10°, il est évident que l'axe de la route est 0°.

Ce sont des azimuts semblables que l'on observe, tant que le chemin n'a pas un véritable changement de direction ; dans ce dernier cas, on s'en aperçoit très vite en constatant que la moyenne des oscillations n'est plus la même. On note alors l'heure à laquelle a eu lieu le changement (il faut toujours avoir sa montre à la main à côté de la boussole, et on lit l'heure en même temps que l'angle), ainsi que la direction qui vient d'être quittée. A chaque changement de direction (toutes les cinq minutes au maximum !) on opère de même, et on a ainsi une série de segments de route débarrassés des sinuosités inutiles et mesurés par la longueur du temps.

Il est bien évident que cette méthode d'*estime* offre des chances d'erreur abondantes : si l'attention n'est pas constante, on n'observe pas que la moyenne des oscillations se modifie, ou on l'observe trop tard, ce qui fausse soit la direction notée, soit la longueur des segments. Cependant, tout en me gardant de lui attribuer une précision mathématique, je crois que cette méthode, quand on en a acquis l'habitude et qu'on l'applique avec un soin méticuleux, donne des résultats satisfaisants. Il est arrivé à M. Hostains et à moi de nous rendre au même point par des routes différentes, ou de refaire en sens inverse le même chemin : chaque fois les levés ont donné des différences négligeables. Et cette méthode, si peu précise qu'on la veuille juger, est la seule praticable en forêt pour quiconque *marche*.

Renseignements. — Dans un pays si couvert, il semble que nous n'aurions dû pouvoir connaître que notre itinéraire, tout le reste étant absolument invisible. Or, précisément parce que ce pays est presque impénétrable, il importait de rapporter des renseignements abondants, afin que notre mission permît d'orienter plus sûrement une action future et la marche de nos successeurs. Nous avons dressé non un simple itinéraire, mais une carte détaillée et s'étendant sur des régions considérables. Quel degré de créance faut-il accorder à une telle carte?

Je crois qu'elle mérite beaucoup de confiance. Chose paradoxale en apparence, il est plus facile dans la forêt qu'ailleurs d'avoir des renseignements précis et sûrs : l'impossibilité de marcher en dehors des sentiers fait que tout le monde suit les mêmes routes ; de plus ces routes sont très peu nombreuses, surtout d'une tribu à l'autre, à cause du travail qu'elles exigent pour être ouvertes ; si bien que les moindres détails en sont connus, et qu'on peut donc les apprendre et les contrôler très facilement.

Nos renseignements n'ont pas été recueillis à la légère, chacun d'eux a été contrôlé de mille manières et d'après une méthode rigoureuse : quand un indigène nous parlait d'un endroit quelconque, nous lui faisions décrire tout ce qui se trouve sur la route ; d'autres indigènes étaient interrogés à leur tour et il

était facile de voir si leurs dires concordaient. Cela ne suffisait pas : aucun renseignement n'a été porté sur la carte, s'il ne nous a été fourni dans des endroits différents, et de telle façon que les routes décrites, en se recoupant, ne donnent la position exacte du point cherché. A l'aide de certaines lignes continues, comme les cours d'eau, les chaînes de montagne, on arrive très bien, avec un peu d'habitude, à obtenir tous les recoupements désirables.

Pour indiquer l'exactitude qu'on peut atteindre, je signalerai que de Fort-Binger, nous avons envoyé au Ministre une carte donnant par renseignements toute notre future route jusqu'à Paoulo (plus de 100 kilomètres en ligne droite), et de Sooudi une deuxième carte rédigée à Paoulo et allant jusqu'à Bien-hya (plus de 160 kilomètres), et que ces cartes par renseignements sont très peu différentes de celle que nous avons levée ensuite. Les seules erreurs provenaient de fautes dans l'orientation supposée de la route, fautes inévitables, puisque nous n'avions alors aucune base pour la déterminer. Maintenant au contraire notre itinéraire sert de point d'appui et supprime cette source d'erreurs. Je signalerai encore que notre première carte donnait par renseignements sur le pays Tépo des détails absolument inconnus, et que la carte publiée depuis du lieutenant Dromard confirme nettement.

« Une bonne carte par renseignements », dit Binger. « peut presque atteindre à l'exactitude d'une carte ordinaire. »

Montagnes. — Binger a détruit les monts de Kong : tel a été un des principaux résultats géographiques de son voyage. Un des effets du nôtre sera de les rétablir, du moins en partie. Pas à Kong, naturellement, puisque Binger a fort bien constaté qu'ils n'y existaient pas, mais à l'Ouest de la Sassandra.

Le massif du Nimba, haut de 2000 mètres, et le massif de Drouplé, auquel Woelffel qui l'a longé de plus près que nous attribue plus de 3000 mètres, sont sans doute l'origine de l'invention de cette chaîne fabuleuse. Ils ne sont pas seuls : du haut du village de Zouabli ou Zouaya, nous avons distingué une

énorme montagne vers l'Ouest, et, si le ciel eût été moins couvert, nous en eussions probablement aperçu d'autres; en tous cas, l'importance des monts Fandani et Kon (environ 1 400 mètres), près de Boola, Goyfé (1 600 mètres), entre Dion et Mils, font supposer que ces contreforts se rattachent à quelque puissant nœud dans le nord du Libéria, sans doute à peu près sur l'alignement des monts Nimba et de Drouplé.

Partout sur la côte on nous a parlé du mur de grands cailloux qui s'élève au Nord; en réalité, partant du Fouta-Diallon, il s'étend jusqu'à la Sassandra et peut-être — personne n'y a été voir — jusqu'au Bandama rouge. C'est ce mur que les anciens voyageurs avaient supposé prolongé tout le long du golfe de Guinée. Ainsi donc si la légende a été avec raison détruite par Binger, elle avait cependant un fondement vrai.

Plus au Sud, nous avons traversé une deuxième barrière montagneuse dans la boucle du Cavally. Elle est composée d'une série de rides surmontées de plusieurs pitons. Un de ceux-ci, le mont Kéné-Saé, d'environ 1 000 mètres, est presque entièrement dénudé, ainsi, paraît-il, que le Gamoutro que nous n'avons pas vu. Plus au Sud encore, une ligne de hauteurs parallèle au Douobé [1], puis les monts Niètè, Céto, Bladro, enfin la chaîne Kédio-Bodéoulé-Niénokoué-Gao, séparant le Cavally moyen des petits fleuves côtiers et du Sassandra.

On peut voir que toutes ces lignes de hauteurs sont à peu près parallèles à la mer, conformément à la loi presque partout observée en Afrique, et sont comme les gradins conduisant au plateau soudanais. De là la forme sinueuse du Cavally, forcé de couler parallèlement à ces murailles successives jusqu'à ce qu'il s'ouvre un passage au travers de l'une d'elles et gagne par une succession de rapides une autre vallée.

Conformément aussi à la loi générale dès longtemps posée par Murchison et Livingstone, ces chaînes forment rarement la ligne de partage des eaux : les cours d'eau prennent généralement

1. Le nom de *Monts Satro* porté sur la carte est en réalité un pléonasme tro signifiant montagne.

leur source au delà, dans un plateau d'importance médiocre, puis ouvrent une brèche dans la montagne.

Fleuves. — Le cours du Cavally a été remonté en 1897 par M. Hostains jusqu'à Guipola. En 1899, je l'ai descendu de Fort-Binger à Baoulo, M. Hostains l'a remonté jusqu'à Gléoulo. Entre Guipola et Baoulo, grâce à la précision de renseignements s'appuyant sur deux itinéraires décrits sur les deux rives, il n'y a pas place pour une erreur sérieuse. Donc le cours du Cavally peut être considéré comme fixé jusqu'à Gléoulo.

De Gléoulo à Goya chez les Pérabos, le cours du fleuve n'est tracé qu'à l'aide de nombreux renseignements, quelques-uns fort précis, malheureusement ne s'appuyant que d'un seul côté et à assez grande distance sur une base exacte.

De Goya à la source du fleuve, nous le passons trois fois et le longeons presque constamment à distance toujours faible. Là encore, l'exactitude de notre tracé, malgré le manque de renseignements chez les peuplades Nguérés, doit être grande.

Le cours entier paraît donc défini avec une précision relative, sauf pour le secteur Gléoulo-Goya. Encore convient-il de remarquer que nos itinéraires Méno-Fort-Binger-Douébli-Goya forment trois côtés d'un quadrilatère, ce qui a permis le recoupement des renseignements et que de plus le cours du Douobé, déterminé avec une approximation suffisante, fournissait de nombreux points de repère.

Je dois réfuter en passant deux hypothèses émises par le capitaine Woelffel. Sur un renseignement du chef de Ndo lomou (près de Nzo, non loin de la source du Cavally), qui lui a parlé du Nuon, cours d'eau qui prendrait sa source dans le Nimba et se réunirait au Diouou (Cavally) sur lequel il l'emporterait en importance, Woelffel a supposé, au vu des premiers croquis publiés sur notre mission, que ce Nuon était ou bien le Douobé, ou bien le Cavally lui-même dont le Diouou ne serait qu'un affluent : nous aurions à Goya franchit le Nuon, à Zouaya le Diouou, et la fameuse boucle n'existerait pas.

La première hypothèse tombe de suite : le Douobé, fleuve de

80 mètres à Makra, n'en a plus que 15 au point où nous l'avons passé chez les Kopos, c'est-à-dire qu'il n'est pas là à plus de 60 kilomètres de sa source que les indigènes nous ont indiquée avec des détails précis dans le mont Bô, chez les Zigons, à quatre jours de marche ; ce même massif du Bô arrête le Cavally et le rejette à l'Est, et donne naissance aux fleuves Samé et Diobo.

Quant à la deuxième hypothèse, elle donnerait à supposer que le capitaine Woelffel ne procédait pas de la même façon qui nous a si bien réussi : j'entends, ne marcher qu'après s'être entouré de renseignements assez précis pour pouvoir à l'avance dresser une carte du pays, et contrôler ensuite ces renseignements tout le long de la marche. Nous ne sommes pas arrivés à l'improviste à Goya et à Zouaya, sur deux grands fleuves inconnus que nous aurions hardiment supposé n'en former qu'un seul, le Cavally. Non, nous savions dès Paoulo — la carte dressée par nous et expédiée de Sooudi au Ministre par les deux Graoros qui nous ont quittés en fait foi — que le *Youbou* (nom du Cavally depuis Fort-Binger) décrit une vaste boucle, et plusieurs indigènes nous l'avaient dessinée avec tout ce qu'elle contient; nous avons ensuite en marchant vérifié l'exactitude de tous les détails. M. Woelffel pense-t-il donc que nous avons traversé deux fleuves sans savoir même leur nom? C'est bien le Youbou que les deux fois nous avons rencontré à la place exacte où nous étions prévenus que nous le trouverions.

Qu'est-ce donc alors que le Nuon? Je vais à mon tour faire des hypothèses, mais avec plus de droits, puisque nous connaissons le Douobé dont M. Woelffel ne sait l'existence que par nous, le Cavally dont il n'a vu que la source, et un autre fleuve dont je vais parler.

Nous avions appris ce nom de Nuon par le lieutenant Blondiaux qui en avait entendu parler vaguement au même endroit et dans les mêmes termes que Woelffel. Nous avons donc sans cesse questionné à ce sujet, mais sans succès : les Kroumen ne connaissent pas le Nuon ; de plus, et ils étaient très

affirmatifs sur ce point, le Cavally ne reçoit aucun gros affluent en amont du Douobé.

En revanche on n'a cessé de nous entretenir du fleuve Nipoué. Il y a certaines connaissances géographiques qui sont en quelque sorte proverbiales dans la forêt : ainsi, dès Fort-Binger, on nous avait appris que le Douo (ou Youbou, ou Cavally) avait sa source dans la même montagne qu'un autre fleuve, le Nipoué, qui se jette dans la mer très loin dans l'Ouest. Où était cette montagne, tout le monde l'ignorait, il est vrai. En marchant vers l'Ouest les renseignements sur le Nipoué devinrent abondants, enfin du haut de Zouaya on nous a montré de la main les collines qui bordaient ce fleuve.

Son existence ne peut donc être mise en doute, et la notion populaire qu'il a sa source à l'opposé de celle du Cavally, donc dans le Nimba, se trouve confirmée par la direction de sa vallée que nous avons aperçue. Mais alors ce serait soit le Nuon, soit le Mani, qui d'ailleurs peut-être ne font qu'un.

Quel est le nom européen de ce fleuve, car enfin toutes les embouchures sont connues. Ce ne peut être que le Saint-Paul, seul cours d'eau ayant une embouchure assez grande pour convenir à un cours d'eau si long, à moins cependant qu'on ne vienne à découvrir plus à l'Est sur la côte libérienne une embouchure importante. Ceci n'est pas impossible, personne n'a exploré sérieusement la côte même de ce soi-disant État; d'ailleurs il faut se rappeler qu'il y a quatre ans, avant M. Pobéguin, personne n'avait encore fait attention à la Sassandra, laquelle est un fleuve de plus de 600 kilomètres.

Mais si le Nipoué a sa source dans le Nimba et est bien le Saint-Paul, que deviennent alors les cours d'eau qui prennent leur source entre le Nimba et Beyla et qu'on considérait comme l'origine de ce fleuve?

Ou bien ces cours d'eau se réunissent au Nipoué, dont la source du Nimba n'est alors pas la principale, ou bien ils vont se réunir à la Loffa qui, au lieu d'être une des branches du Saint-Paul, serait un fleuve indépendant et tomberait dans la mer

plus à l'Ouest. Cette supposition est d'accord avec une carte publiée par M Delafosse, agent consulaire de France à Monrovia. Cette carte est sans valeur au point de vue de l'intérieur du pays sur lequel M. Delafosse ne pouvait avoir aucun renseignement, puisque personne n'y a jamais pénétré sauf nous, mais sur la côte elle présente une nouveauté remarquable en faisant de la Half-Cape-Mount-River l'embouchure de la Loffa. M. Delafosse n'a dû faire cette modification aux cartes que si l'importance de cette embouchure a bien été réellement reconnue. Et alors, le problème serait résolu : le Saint-Paul serait le Nipoué, appelé Nuon ou Mani dans les pays Nguérés, et sortirait du Nimba ; la Loffa, grossie du Dianou et des autres rivières du Nord, deviendrait le grand fleuve de Libéria.

La question de la *Sassandra* peut être considérée comme définitivement résolue. Je la rappelle en deux mots :

On connaissait à la Côte d'Ivoire l'embouchure d'un fleuve, baptisé jadis par les Portugais San Andrea et depuis par corruption Sassandra. On le considérait comme peu important. Au Soudan on connaissait les sources de trois rivières, le Férédougouba, le Sienba et le Tienba, sans savoir ce que devenaient ces rivières. On avait supposé que les deux dernières étaient les sources du Cavally, et la Férédougouba son affluent de droite. Puis Marchand avait fait de ces trois cours d'eau les sources du Bandama rouge.

Mais en 1896, M. Pobéguin ayant remonté la Sassandra pendant 80 kilomètres environ découvrit que le fleuve était très important, et supposa que le Férédougouba devait être son cours supérieur. En 1897 le lieutenant Blondiaux reconnut les confluents du Tienba, du Sienba et du Bafing avec le Férédougouba et fut d'avis lui aussi que ce cours d'eau, d'après sa position au point où il entrait dans la forêt et dans l'inconnu, devait former la Sassandra. Quant au Cavally, il lui attribuait comme origine le Diouou ou Diougou, source près de Nzo.

Ce qui n'était que des suppositions se trouve démontré pleinement exact par notre exploration, de façon directe en ce qui concerne

le Cavally dont nous avons constamment suivi le bassin, indirecte en ce qui touche la Sassandra. En effet l'importante rivière Férédougouba ne peut, une fois entrée en forêt où ce nom bambara est inconnu, devenir que le Cavally ou la Sassandra, puisqu'il faut bien qu'elle se jette à la mer. Or elle n'est ni une branche ni un affluent du Cavally, nous nous en sommes assurés, elle est donc bien la Sassandra. Les renseignements des indigènes, malgré la difficulté que présentent les changements de noms ne laissent d'ailleurs aucun doute à cet égard : la Sassandra, qu'ils appellent Néga chez les Tabétouos, Ibo chez les peuplades plus au Nord, vient de très loin et reçoit comme affluent de droite le Zo, qui a été reconnu par Woelffel. Et, détail particulièrement curieux, tout en croyant qu'elle prend sa source à une année de marche et en ignorant absolument ce qui se trouve sur ses bords au nord du Zo, ils savent partout dans la forêt qu'elle est formée de trois cours d'eau, Ibo saré (rouge), Ibo iré (noir) et Ibo plou (blanc), ce qui correspond parfaitement au Férédougouba, aux Sienba et Tienba réunis, et au Bafing (rivière noire, comme Ibo iré).

Il ne peut donc y avoir d'erreur : puisqu'il n'y a qu'une embouchure de fleuve dont on ne connaisse pas la source, la Sassandra, et une seule rivière importante dont on ne connaisse pas l'embouchure, la Férédougouba, l'identité de ces deux cours d'eau paraît certaine.

Si tout le pays à l'est du Cavally se trouve donc sorti de l'obscurité, à l'Ouest il reste bien des problèmes, outre la question du Saint-Paul, Nipoué ou Loffa, dont j'ai parlé plus haut.

J'ai porté sur la carte le Kiki, affluent du Cavally dont on nous a partout parlé avec force détails précis : cependant ni M. Pobéguin ni M. Hostains, qui ont remonté le fleuve au delà de son confluent signalé en amont de Niania, n'en ont eu connaissance, et la carte du lieutenant Dromard ne l'indique pas non plus.

Nous n'avons pu identifier avec aucune des embouchures portées sur les cartes de la côte libérienne les fleuves Non, Samé, Diobo qui coulent dans l'intérieur.

Enfin il conviendrait de rayer définitivement des cartes les renseignements fantaisistes fournis par le noir libérien Anderson, dont l'exploration n'a certainement jamais eu lieu. Ce ne sont que noms inventés ou placés au hasard. Ainsi Nzolou et Nsapa, indiqués comme à plus de 60 kilomètres l'un de l'autre, sont en réalité à portée de la voix, d'après leurs habitants qui sont venus ensemble faire leur soumission au capitaine Basset, à Beyla. Et c'est là une des moindres erreurs, on le constatera en comparant l'itinéraire d'Anderson à l'Est du Saint-Paul avec notre carte. A mon avis, celle d'Anderson a été fabriquée à l'aide de renseignements fournis par des captifs de l'intérieur et placés au petit bonheur.

J'insisterai en terminant sur la nécessité pour les géographes d'indiquer fortement l'existence de la forêt sur les cartes. Plus que des montagnes, cette forêt crée une région impénétrable, absolument spéciale comme caractère des habitants aussi bien que du sol, et son importance à tous points de vue est bien plus grande que celle de la fameuse chaîne de Kong, qu'on se serait bien gardé d'omettre. Dans ce pays, fleuves ou montagnes comptent peu, une seule chose domine tout, la forêt.



APPENDICE III

Climat.

Dans les pays équatoriaux, l'année se divise ordinairement soit en deux saisons, sèche et pluvieuse, soit en quatre, grande saison sèche et petite saison de pluies, petite saison sèche et grande saison de pluies ; pendant la saison sèche il ne pleut jamais.

Ces divisions ne sont pas applicables à la région du Cavally : il y pleut toute l'année. Sans doute l'humidité entretenue par l'épaisse végétation, les marécages formés par les ruisseaux dont un arbre tombé barre le lit, exercent une influence considérable et amènent des pluies toutes locales. Sans doute aussi les courants atmosphériques venant du golfe de Guinée et de l'Atlantique, se rencontrant au cap des Palmes, concentrent sur cette région les orages.

Voici le résumé des notes prises dans la forêt pendant douze mois :

	Jours de pluie
Décembre 1898	4
Temps couvert, quelques orages. Le 30 commence à souffler l'harmattan, vent du Nord très sec et froid. (Région de Grand-Bassam.)	
Janvier 1899	1
L'harmattan cesse de souffler le 16.	
Février	4
A partir du 20, les orages qui jusque-là étaient accidentels deviennent réguliers. Les nuages arrivent de l'Ouest chargés de tonnerre, mais ils crèvent rarement. (Bassin du Cavally.)	
Mars	14
L'heure des orages qui d'abord avaient lieu vers le coucher du soleil avance tous les jours, et la pluie devient fréquente, surtout depuis le 20.	
A reporter	23

	Jours de pluie
Report	23
Avril	15
A partir du 10, les pluies jusque-là presque journalières s'espacent.	
Mai	18
Beau temps jusqu'au 7. Ce jour-là pluie violente et commencement de la hausse des rivières, 4 pluies diluviennes.	
Juin	23
5 pluies très violentes. Les averses ne cessent pas. Tout est inondé.	
Juillet	20
4 pluies très violentes. A partir du 19, les eaux baissent un peu.	
Août	18
Plusieurs belles journées. Averses plus rares.	
Septembre	27
Les orages viennent de l'Est. Pluies presque continuelles (6 torrentielles). Inondations très fortes.	
Octobre	25
4 pluies très fortes, mais plusieurs fois des averses insignifiantes. Le 8, un coup de vent subit et excessivement violent, qui selon les indigènes annonce la fin prochaine des pluies, de même que l'arrivée d'aigles blancs. A la fin du mois, les orages ont lieu à une heure de la journée de plus en plus tardive.	
Novembre	6
Le 2 les pluies régulières cessent. Il n'y a plus que des orages durant parfois deux jours. Les eaux baissent rapidement.	
Total des jours de pluie pendant un an	175

Au mois de décembre 1899, nous sortons de la forêt et atteignons le plateau qui sépare le bassin du golfe de Guinée de celui du Niger. Nous sommes donc dans des conditions différentes, et en effet nous ne recevons aucune pluie, tandis que dans le mois correspondant de 1899 passé sur la côte, nous en avions quatre.

De ce tableau il ressort que les mois de novembre, décembre, janvier et février peuvent, si l'on veut, être considérés comme une saison sèche, car on n'y est pas assuré de recevoir de la pluie et les eaux sont assez basses, le sol est sec. Néanmoins les orages n'y sont pas rares et la pluie tombe en moyenne un jour sur huit (15 pluies sur 120 jours).

Pendant les huit autres mois, il y a 160 pluies sur 240 jours, soit 2 jours sur 3 en moyenne. Ce sont toujours des pluies d'orage, c'est-à dire des averses plus ou moins longues et plus ou moins espacées. Le tonnerre gronde presque constamment :

signe particulier, il tombe très rarement et on ne voit presque jamais d'éclair ; le roulement de la foudre se produit au sein même des nuages, sans qu'on aperçoive la flamme.

La température est très supportable. Je ne peux donner aucun chiffre, notre unique thermomètre s'étant cassé à la première étape. Beaucoup de voyageurs disent que la chaleur humide des forêts est plus pénible que l'éclat du soleil. Je ne puis que répondre ceci : nous avons toujours marché du matin au soir sans nous apercevoir de l'heure, et sans éprouver plus de fatigue que si nous avions fait le même effort en France. La flanelle ou la toile peuvent se supporter également.

La nuit, la température s'abaisse sans brusquerie, ce qui est un des points les plus importants pour la santé. Dans les pays où la chaleur persiste longtemps pour tomber brusquement de 15 ou 20 degrés entre 2 et 4 heures du matin, on s'endort insuffisamment couvert et le froid subit amène presque toujours la fièvre ou la dysenterie. Dans la forêt, j'ai toujours supporté, à l'intérieur d'une case, une ou deux couvertures dès 10 heures du soir. Cette fraîcheur graduelle de la température, qui dure jusqu'à 8 heures du matin, est bienfaisante pour la santé. Pendant les mois de mai, juin et juillet, nous avons presque toujours allumé du feu, *dans les cases*, depuis cinq heures du soir, tant les pluies abaissaient la température.

Le soleil est très souvent caché par les nuages ; pendant des journées entières, il reste voilé par des vapeurs. Il en est de même des étoiles la nuit. Ces circonstances rendent presque impossible les observations astronomiques, à moins de faire de très longs séjours dans le même endroit et de n'avoir aucune autre préoccupation, ainsi que l'a fort bien expliqué le docteur Curreau.

Pendant les mois de décembre 1899, janvier, février et mars 1900, nous avons traversé le Soudan méridional et la Guinée. Là, les saisons sont bien tranchées et nous n'avons pas reçu une goutte d'eau. Quoique sans cesse au soleil, car les feuilles des arbres étaient desséchées et ne donnaient aucune ombre, nous

avons également trouvé la température supportable, et nous avons souvent chassé à pied toute la journée. Pendant le mois de janvier la température de la nuit tomba à 3° au-dessus de 0° (observation faite au thermomètre du poste de Kouroussa), et il fallait coucher tout vêtu, entouré de trois couvertures, auprès d'un bon feu dans une case. Binger avait déjà noté 8° à l'intérieur d'une case, ce qui s'accorde tout à fait avec ces observations. Les noirs qui dorment volontiers nus prennent à cette saison des maladies de poitrine et meurent en foule de pneumonies ou de bronchites.

On voit combien grande est l'erreur de ceux qui croient, d'après les descriptions du Sud-Algérien et du Sahara, que toute l'Afrique est une contrée brûlante. Il faut autant s'y garer du froid que de la chaleur, et on peut s'y porter très bien à condition de savoir profiter et de l'un et de l'autre.

J'ai indiqué dans le cours de l'ouvrage, mais cela mérite qu'on y revienne, qu'il n'y a pas de moustique dans la forêt, et que malgré nos marches pénibles et notre vie dans un perpétuel marécage rempli de matières organiques en décomposition, nous n'avons jamais eu un accès de fièvre sérieux. Le premier phénomène serait la cause du second, d'après une théorie récente. Mais qui expliquera l'absence de moustiques dans un pays qui semble fait pour eux ? Cela vaudrait la peine d'être étudié, car peut-être découvrirait-on que certains arbres ou certaines plantes sont funestes au moustique, et en les introduisant dans d'autres contrées, on pourrait en chasser cet insecte et partant la fièvre.

Si en même temps on parvenait à diagnostiquer les tempéraments sujets ou rebelles à la fièvre, de même qu'on reconnaît les personnes anémiques ou faibles de poitrine, le climat qui pour tant de gens est un épouvantail, cesserait d'être un danger [1].

1. J'ai dit que presque toutes les plaies deviennent ulcéreuses. Pour combattre le mal, il est nécessaire de cautériser la plaie et de détruire les chairs contaminées soit avec de la teinture d'iode soit avec du permanganate de potasse. L'emploi de la poudre iodoforme est très funeste tant que la plaie n'est pas tout à fait assainie.

NATURE DU SOL.

Nature et configuration du sol.

Le terrain est une argile silico-ferrugineuse recouvrant du granit. Un quartz très chargé de mica apparaît fréquemment sur les flancs des ravins ; des blocs de grès se rencontrent aussi par places. A mesure qu'on s'approche des sources du Cavally et du massif entièrement granitique du Nimba, le roc sort de terre davantage, et le sol se recouvre de latérite.

La configuration du terrain est très claire et très logique : des hauteurs séparent nettement les différents bassins, les vallées sont bien dessinées. C'est une circonstance particulièrement heureuse dans ce pays couvert et invisible, car, d'après ce qu'on rencontre, ruisseaux, collines, etc., on peut deviner la forme générale : vérification faite, toute supposition logique s'est trouvée juste.

Il semblera peut-être étonnant que dans ces conditions je parle souvent de marécages ou de terrains détrempés : les eaux devraient s'écouler, si la pente du terrain était bien accusée. Oui, mais il ne faut pas oublier que nous étions en forêt : il suffit d'un gros arbre tombé dans un ruisseau pour en barrer le lit ; tous les débris entraînés viennent s'accumuler contre l'obstacle et forment une véritable digue, si bien que l'eau arrêtée inonde toute la vallée. Si le lit des rivières était nettoyé, l'écoulement serait parfait. Il faut aussi songer que les pluies sont si torrentielles qu'elles amènent des hausses subites, et les débordements sont forcés dans des pays où pendant huit mois il pleut presque sans cesse. On ne trouve aucun marais proprement dit, sauf celui signalé chez les Mboros, et nous n'avons rencontré en tout que trois étangs ou pièces d'eau libres d'arbres.

Nous n'avons nulle part trouvé trace d'or. Cependant la nature du sol est absolument la même que sur la rive gauche du Bandama et que dans l'Indénié et la Côte-d'Or anglaise où l'or se rencontre en grande abondance. Il est assez peu croyable que

subitement le sol cesse d'être aurifère sans qu'on constate d'autre différence importante. L'or peut très bien exister sans que nous l'ayons trouvé.

Cependant il serait étonnant que les indigènes ne l'aient pas découvert, alors qu'ils l'ont fait dans les régions voisines. Partout où nous sommes passés, ce métal dont nous avons montré quelques spécimens était inconnu ; on attribuait au cuivre, employé à faire des bracelets, une très haute valeur, ce qui montre que l'or eût été recherché avec avidité si sa présence eût jamais été signalée.

Cependant je dois mentionner des récits de vieillards recueillis chez les Tépos par M. Pobéguin et par M. Hostains, et d'après lesquels autrefois l'or aurait été connu, mais des blancs seraient venus (il y a eu des Espagnols et des Portugais sur la côte du xve au xviiie siècle) et il y aurait eu alors tant de guerres et de massacres à cause de lui, qu'il aurait été interdit sous peine de mort de le rechercher désormais.

Le fer se rencontre en abondance.

Faune.

Je ne veux point faire une énumération interminable des animaux de la forêt : les individus y sont rares, mais les espèces très nombreuses. Je vais simplement signaler ce qui est digne de remarque.

Les éléphants se rencontrent en assez grand nombre, mais pas partout : ils affectionnent certains cantons que rien ne distingue des autres en apparence. Ainsi, on en trouve au bord même de la mer entre la rivière Tabou et le Cavally, puis le pays en est absolument dépourvu jusqu'au Nord du mont Niénokoué. Ils sont absents sur la rive droite du Douobé depuis son confluent jusqu'à hauteur de Douébli, et subitement ils apparaissent entre Douébli et les Kopos. A certaines époques fixes, ils se rendent d'un de ces cantons à l'autre. Ils affectionnent, paraît-il, un fruit rond, de la grosseur d'une prune, à la chair jaune, qui abonde

dans le pays boo et dont le noyau contient une amande de laquelle les indigènes tirent de la graisse.

L'hippopotame, qu'on trouve dans tous les fleuves de la Côte d'Ivoire, n'existe pas dans le Cavally. Ce fait est à noter ; il doit avoir pour explication l'absence d'herbages sur toute l'étendue du cours d'eau : les autres fleuves au contraire ont tous leur source hors de la forêt, si bien que les hippopotames peuvent trouver des pâturages, et on constate en effet qu'ils sont bien plus nombreux vers les sources bordées de prairies que dans les cours inférieurs qui traversent des forêts et où sans doute ils ne descendent qu'accidentellement.

J'ai dit qu'en revanche on trouve en abondance le petit hippopotame de Libéria, qui n'existe qu'en ce point du monde. Il circule beaucoup à terre.

Cet animal avait été déjà signalé, mais je crois que personne n'a parlé d'un autre monstre nain, le petit crocodile, long d'un mètre au plus. Nous en avons pris deux, l'un à la ligne (avec un appât fixé à un nœud coulant qui se loge entre les dents de l'animal et se resserre sur une des mâchoires), l'autre dans un des souterrains qu'ils se creusent et dont l'orifice est au-dessous du niveau de l'eau. Nous pensions, malgré leurs fortes dents, que c'étaient de jeunes caïmans, mais non seulement les indigènes nous ont assuré qu'ils étaient fort vieux et d'une espèce spéciale, mais nos Soudanais ont confirmé leurs dires et affirmé que ce petit caïman existe aussi dans les affluents du Niger : ils l'appellent non pas *bama* comme le grand caïman, mais *bassa* en bambara et *longana* en dioula. Les Kroumen le nomment *kana*.

Nous avons pris au filet deux grands crocodiles, les seuls que nous ayons jamais vus. Ils sont d'une espèce singulière : leur museau est excessivement mince et allongé, moins qu'un gavial certainement, mais cependant bien plus que le caïman ordinaire. Cette espèce ne paraît pas féroce, et on se baigne impunément partout.

Les sangliers sont à poil roux très fin, n'ont que de courtes défenses, et ressemblent fort au cochon dont leur chair a le goût.

Au contraire les cochons domestiques qu'on trouve sur le littoral ont le poil noir.

Il y a deux variétés de buffles, l'une noire, l'autre brune ; de nombreuses variétés d'antilopes connues au Soudan (l'une, couleur gris de fer, n'existe que dans la forêt et le Soudan méridional).

J'ai donné le curieux signalement du blé.

M. Milne-Edwards attachait un grand intérêt à déterminer l'aire d'habitat des singes. Voici donc la liste de ceux que nous avons rencontrés; la comparaison avec celle dressée par Binger dans l'Indénié facilitera cette détermination :

1° Le Oué ou Chimpanzé, rencontré par Binger;

2° Le Téoulo, noir et rouge brun, sans doute le *tah-hié* de Binger, quoique je n'aie pas reconnu la manière de sauter décrite par celui-ci ; c'est de beaucoup le singe le plus commun, il vit en bande de vingt à trente individus ;

3° Le Plé, ou *foë* de Binger (cependant il a la tête non pas blanche, mais noire, avec une sorte de crinière blanche retombant sur les épaules) ; on en voit rarement plus de quatre ou cinq ensemble ; très souvent ils sont avec une bande de téoulos qu'ils abandonnent à la première alerte, si bien que presque toujours ceux-ci sont seuls tués ;

4° Le Glé ; sa description ressemble fort à celle du *tié* de Binger, sans être identique : dos gris parsemé de poils clairs, avec une ligne brun-rouge foncé suivant l'épine dorsale ; ventre et queue blancs, cuisses d'un feu éclatant, face noire avec sourcils blancs.

5° Le Tatoué, ou pain à cacheter (*adéré* de Binger) ;

6° Le Kadoué, gris souris, face rose cuivrée ;

7° Le Doué, appelé aussi tokoui et tabahou, face claire, robe gris verdâtre ;

8° Le Glébli, noir avec barbiche blanche ;

9° Le (*nom devenu illisible*) entièrement blanc; dans la forêt il n'existe, paraît-il, que chez les Boos et Booniaos, dans la boucle du Cavally, où nous l'avons vu. Je sais qu'il y en a

aussi dans le Kissi; et c'est peut-être le Soula Massa (dominicain?) vu par Binger près de Kong.

De ces espèces, seuls le chimpanzé et le téoulo (*colobus fuliginosus* de Moskowitz) sont représentés au Muséum de Paris. Le *colobus polycomus* du D[r] Maclaud (Guinée) ressemble fort au plé, mais il n'a que de rares cheveux blancs sur les côtés, tandis que la perruque du plé est abondante et couvre toute la tête; le colobus fuliginosus de Maclaud n'a pas la face rose, mais noire, ni le ventre rouge, mais jaune clair, et est bien plus semblable au *colobus rufofuliginus* du Sénégal. Le glé se rapproche du *cercopithecus Brazzæ.*

Le singe blanc n'est peut-être qu'un albinos de *cercopithecus ruber.*

En somme, cinq de ces espèces ont été signalées par Binger dans l'Indénié; une autre, peut-être, existe en plaine vers Kong, ainsi que dans les pays couverts du Kissi; enfin, quatre espèces de l'Indénié ne se rencontrent pas dans le Cavally, non plus que trois espèces du Cavally dans l'Indénié.

Il y a de curieux rapprochements à faire entre les singes de la Côte d'Ivoire, de la Guinée et du Congo, qui sont parents, mais non identiques.

Nous avons eu un jeune chimpanzé pris après le meurtre de sa mère. Il était très intelligent et très affectueux envers nous, mais, chose curieuse, plein de mépris pour tous les noirs. Au contraire, tous les singes que nous avons eus ou vus ont toujours manifesté une terreur épouvantable à notre approche, malgré leur familiarité avec les noirs; en une foule de points, le chimpanzé se différencie nettement des autres singes, aussi les indigènes prétendent qu'il est non un singe, mais un homme.

Cet animal a un langage, rudimentaire sans doute, mais parfaitement précis : j'ai pu noter neuf intonations différentes correspondant nettement à neuf ordres d'idées constants. J'en citerai un bien curieux : jamais cet animal n'arrivait en notre présence sans s'arrêter et nous saluer de trois sons brefs émis en avançant les lèvres, après cela seulement il se considérait comme introduit;

la plupart du temps, il procédait de même avant de repartir. Cela signifiait clairement bonjour et au revoir, et jamais ce signe n'était employé dans un autre cas. Cela était parfaitement spontané, et j'ai pu faire les mêmes observations sur d'autres chimpanzés.

Dans toute la forêt on trouve des chiens pareils à nos roquets : ils sont généralement blanc et feu, à poil ras. Signe particulier, ils hurlent, mais ils n'aboient jamais. Ils ne rendent aucun service, ni comme chiens de chasse, ni comme chiens de garde. Dans quelques tribus, celle des Paloubés par exemple, on les mange.

Le chat, évidemment importé, est très rare.

Je signalerai deux filaires que des tirailleurs ont prises dans l'eau après une forte pluie qui avait lavé la terre, et qu'ils m'ont affirmé être des vers de Guinée. Ces deux filaires ont été envoyées au Muséum avec d'autres insectes, mais ne sont jamais arrivées à destination. C'est grand dommage : on sait que, suivant l'opinion admise, le ver de Guinée ne croît qu'à l'état parasitaire, non à l'état libre ; il eût été fort intéressant de pouvoir contrôler le fait. Suivant les noirs, cet insecte se trouve dans de petits grains de terre agglomérés qu'on voit souvent sur le sol et où sont contenus les œufs. Les pluies dissolvent ces amas, et les œufs sont bus avec l'eau ou s'introduisent dans les plaies par les lavages.

Les bœufs sont petits et très rares ; les moutons sont très beaux, sans laine, mais avec une crinière de longs poils ; quelques chèvres, des canards de Barbarie. Enfin, les poules sont assez nombreuses, quoiqu'on ne sache guère faire couver ; ces poules viennent dormir dans la case de leur maître, quelquefois dans un double fond pratiqué à cette fin dans la paroi ; nourries surtout des grains de riz tombés des mortiers, elles ont une chair blanche et agréable. On trouve quelques pigeons importés.

Il y a excessivement peu d'oiseaux. Les plus communs sont diverses espèces de touracos, des calaos, des perroquets gris à tête rouge ; les pigeons verts et les tourterelles sont plus rares.

Des hirondelles noires ou bleues assez nombreuses ; des perdrix grises, assez rares ; des compagnies de pintades bleues avec une magnifique huppe bleue à la place de corne.

Il me faut mentionner au Soudan, outre le fabuleux poulpe (guidiara) dont j'ai parlé, l'existence de deux sortes de hyènes. Toutes deux sont beaucoup plus grandes, plus fortes et plus hardies que celles d'Algérie ou d'Orient. Mais l'une surtout, que les indigènes appellent *soouara* (cheval panthère), serait formidable et inspire une très grande terreur. Un soouara avait tué un sergent français *dans une case* peu avant notre passage. Cette hyène serait, paraît-il, tachetée.

Flore.

On peut dire que presque toutes les cultures réussissent dans ce sol riche. Les légumes d'Europe plantés à Fort-Binger sont venus fort bien, quoique la saison fût très pluvieuse et le soleil trop souvent caché.

Voici les principales cultures du pays, qu'on ne trouve pas toutes, loin de là, dans chaque village :

Le riz de montagne, blanc, plus rarement rouge, base de la nourriture; le manioc, très abondant aussi ; le plantain ou grosse banane, qu'on ne trouve guère que près de la côte ; la patate, peu sucrée et très agréable ; l'igname, très rare (on trouve parfois l'igname sauvage) ; le maïs, les haricots ; le bananier, partout sauf chez les Kopos et Pérabos ; orangers (à fruits amers), citronniers, kolatiers, arachides, piments. Nous avons trouvé à Paoulo des arrow-root, et aussi de petits haricots de la taille et de la couleur d'une lentille. Enfin partout un tabac assez agréable, quoique les indigènes lui préfèrent de beaucoup le tabac de Virginie dont nous avions emporté plusieurs charges.

Ce tabac si abondant a-t-il été importé ? Cela n'est guère probable, puisque les indigènes vivent sans communication avec le reste du monde. Ceci viendrait à l'appui de la thèse de Binger qui pense que le tabac serait originaire du Soudan.

A ce sujet, une remarque curieuse est à faire : Binger, entre autres arguments, dit que le tabac est appelé en langue mandé *taba*. Cependant, si on montre du tabac à un Mandé quelconque en lui demandant le nom indigène, il vous répond « sara », et non « taba ». Binger s'est-il donc trompé ? Pas du tout : les Soudanais distinguent deux qualités de tabac, l'une supérieure, qu'ils fument et qu'ils nomment sara, l'autre inférieure, qu'ils prisent et qu'ils nomment taba. Et comme ils trouvent très bon le tabac européen, ils l'appellent sara, si bien que ce produit, qui probablement est venu de chez eux avec son nom, perd celui-ci dès qu'il rentre dans le pays où il l'a reçu originellement.

Chez les Graoros, nous avons trouvé une petite prune jaune, oblongue, assez agréable ; chez les Boos, sur un grand arbre inconnu ailleurs, mais là très fréquent, un fruit pareil à une grosse reine-claude, dont la chair jaune, assez fade, est prisée des éléphants, et dont le noyau contient une amande d'où les indigènes extraient une graisse.

Enfin, il faut signaler un singulier fruit dont il peut être tiré parti : il ressemble à une châtaigne rouge, en l'ouvrant on trouve, dans trois cavités, trois noyaux noirs recouverts d'une sorte de gélatine qui y adhère fortement. Cette gélatine est extraordinairement sucrée, si bien qu'il suffit de placer un de ces noyaux dans sa bouche pour sucrer au passage n'importe quelle boisson. Nous en avons souvent fait usage quand nous n'avons plus eu de sucre.

Je ne m'étendrai pas sur les essences de la forêt, pour la plupart inconnues et dont je ne sais que les noms indigènes.

Le palmier à huile se trouve dans toute la forêt, mais seulement dans les endroits où on en a planté, car sa graine trop lourde ne peut être transportée par le vent. Il est donc inutile d'en chercher loin des villages, et même il est rare dans certaines régions. Le cocotier n'existe pas dans la forêt. On en voit quelques-uns cependant chez les Tépos et chez les Graoros ; ils ont été importés par des hommes qui ont voyagé sur les bateaux, comme un souvenir de leurs voyages *dans le pays des blancs* (!)

Le kolatier pousse partout, mais on ne le trouve en abondance qu'à partir du pays kopo jusqu'à la lisière Nord, et seulement où on l'a planté.

Le caïlcédra est utilisé par les indigènes pour guérir les plaies de la même façon que Binger a observée au Soudan : lavages avec une décoction du bois, ensuite écorce réduite en poudre servant à saupoudrer la plaie. Cette méthode nous a bien réussi dans plusieurs cas d'éruptions. Il est à remarquer qu'aucun de nos hommes ne la connaissait, elle doit donc être peu répandue au Soudan.



APPENDICE IV

Ethnographie.

Les peuples de la forêt que nous avons traversés constituent-ils une ou plusieurs races spéciales, ou sont-ils apparentés aux peuplades voisines, déjà un peu connues, qu'on tend à rattacher à deux grandes races : les Mandés et les Achantis ?

Avant d'aborder cette étude, je demande à faire quelques remarques préjudicielles.

Depuis Steinthal et surtout depuis Binger qui a su attirer par ses magnifiques découvertes l'attention de tous sur ces régions, le nom de *Mandé* a été universellement admis en Europe comme celui de la race qui occupe la plus grande partie de l'Afrique occidentale et à laquelle appartiennent différents peuples : les Bambaras, les Malinkés, les Dioulas, les Sarakolés, etc.

Il est bon qu'on sache que ce nom de Mandé est tout à fait inconnu en Afrique.

Binger, qui a séjourné longtemps dans le centre intellectuel de Kong, a appris là des choses que, à la suite des guerres, des destructions de villes et de peuples, tout le monde ignore maintenant. L'étymologie qu'il donne de Mandingue (*Mandénké*, homme de Mandé) et de Mandé (*Ndé* ayant pour tenné le *ma* ou lamantin) est parfaitement logique et vraisemblable. Mais, si quelques anciens instruits ont pu la lui fournir, il ne s'ensuit pas qu'elle soit connue du peuple. Je n'ai pas rencontré un soi-disant Mandé connaissant ce nom de Mandé.

Et alors, tout en reconnaissant l'intérêt philologique des renseignements recueillis par Binger, je me demande quelle utilité il y a d'adopter ce nom de Mandé qu'ignorent tous ceux auxquels il est appliqué. Il y a en France des populations issues de Celtes et d'Ibères ; cependant, ce serait une singulière façon d'instruire les étrangers que de leur enseigner qu'au Nord des Pyrénées habite un peuple appelé les Celto-Ibères. Le voyageur muni de cette notion en tirerait peu de profit. C'est cependant ce qui se passe pour les Mandés.

Sans doute, il y a plusieurs peuples parents parlant à peu près la même langue, et qu'il serait utile de pouvoir désigner sous un seul nom générique, mais ce nom n'existe pas. Si on veut en créer un, pourquoi ne pas adopter soit celui donné par les premiers voyageurs, *Mandinkés* (Mandingues), lequel au moins s'applique à une des fractions de cette race, soit plutôt celui de *Bambaras* qui est dans le même cas, et qui, de plus, commence à être adopté partout : en effet, par suite de la nécessité de distinguer dans les corps de troupe français les soldats suivant leur langue, les Bamanas (par corruption Bambaras), très nombreux, ont fait adopter leur nom pour tous ceux de même idiome, si bien que ceux-ci, retournés chez eux, y ont appris que les Français les appellent Bambaras, et que ce nom commence à être accepté comme désignation générique par les fractions malinkés, dioulas, etc [1].

Une deuxième remarque, c'est que je ne sais s'il est exact de distinguer, comme le fait Binger, les deux noms *Mandinkés* ou Mandés en général, et *Malinkés*, fraction de cette race. A mon avis, il n'y aurait là qu'un seul mot désignant uniquement les populations parentes qui habitent le Fouta-Diallon, les vallées du Haut-Niger, du Milo et du Dion. Sans doute, certains noirs prononcent plutôt Mandinké, d'autres plutôt Malinké, mais toujours je les ai entendus désigner ainsi le même objet, ce

1. Cependant, chose à noter, ce nom de Bambara était précisément employé jusqu'à présent par tous les peuples de cette race pour désigner les peuplades fétichistes qui n'en font pas partie, et était synonyme de sauvage, d'infidèle. Il y a là une source de confusions singulières.

peuple, et jamais l'ensemble de la race. Je crois donc qu'il n'y a là qu'une nuance de prononciation, mais non deux idées distinctes.

Enfin, tout en rendant hommage aux efforts de ceux qui ont tâché de mettre de l'ordre dans le chaos des peuples de l'Afrique occidentale en s'efforçant de trouver des rapports et d'établir des parentés, je me demande si l'amour des classifications et des systèmes n'a pas quelquefois entraîné un peu loin. Sans doute la philologie est un bon guide, mais encore faut-il qu'elle soit poussée très à fond et que toutes les observations confirment ses indications.

Depuis longtemps on s'est accoutumé à ranger les Sousous (c'est ainsi que les indigènes prononcent, et non Sosos) parmi les Mandés. Il est fort possible qu'on ait raison. Cependant les Sarakolés, les Malinkés, les Bambaras et les Dioulas, qui se comprennent entre eux et se proclament parents, ne comprennent pas un mot de la langue sousou et déclarent n'avoir rien de commun avec cette race. Il faut ajouter que presque tout, construction des cases, vêtements, mœurs, etc., est aussi différent que la langue et que les traditions.

A la vérité, M. Delafosse propose une solution élégante pour expliquer ces différences : les Mandés se diviseraient en deux groupes qu'il appelle, suivant la façon dont ils disent *dix*, le groupe de *tan* et le groupe de *pou*. Les Sousous feraient partie du groupe de pou, et les autres peuples, Bambaras, etc., du groupe de tan. Cela est très ingénieux ; seulement, il reste à démontrer que les deux groupes sont parents.

D'ailleurs, et ceci nous ramène à la forêt, il faudrait aussi démontrer que le groupe de *pou* est bien un groupe. Rien n'est moins significatif que la numération, car souvent un peuple emprunte, pour la facilité de ses rapports commerciaux, la façon de compter de ses voisins. Et tous les gens de la forêt disent *pou* pour dix, bien que leur numération soit quinquennale.

Il me semble que, tout en les contrôlant, on doit tenir grand compte des traditions des peuples. Quand l'un se proclame parent

de son voisin, et étranger à un autre, c'est un indice très sérieux, car si la mémoire de la communauté d'origine a pu se garder pour l'un, pourquoi ne se serait-elle pas conservée aussi pour l'autre? Il n'y a pas de raison que ces choses s'oublient de façon inégale, le mode de transmission étant le même, à moins de causes extérieures, telles que migrations, nature différente de la contrée (forêt, plaine ou montagne) qui modifie le genre de vie, etc.

Toutes les peuplades que nous avons traversées jusqu'à la branche nord du coude du Cavally se disent parentes, malgré les guerres continuelles qui les déchirent, et elles proclament aussi leur parenté avec toutes les tribus qui s'étendent jusqu'au bas San Pedro et au Sassandra moyen à l'Est, jusqu'au Diobo et au Nipoué moyen à l'Ouest, au Nord jusqu'aux hautes montagnes entre Cavally et Sassandra, en somme, sur tout l'espace compris entre les 9° et 12° de longitude Ouest, la mer et le 7° de latitude Nord. Ce sont ces peuplades que, faute de nom générique, j'ai appelées Kroumen, du nom que depuis longtemps les marins leur donnent sur le littoral.

Nous n'avons rien pu apprendre sur les populations à l'Est et à l'Ouest de ce rectangle, trop éloignées de notre route. Celles du Nord sont toutes appelées Gons par les Kroumen comme si elles appartenaient toutes à une même race. Elles-mêmes n'ont pas de nom générique ; leurs voisins du Nord appellent Nguérés celles qui sont à l'Ouest du Cavally, Dioulas celles de l'Est. Par suite d'hostilités ou faute d'interprètes, nous n'avons rien pu apprendre des Gons sur leur parenté avec d'autres tribus que celles traversées ; mais, en tous cas, ils se proclament étrangers aux Kroumen et aux Guerzés qui les limitent au Sud et au Nord, et en effet ils n'entretiennent aucun rapport avec ces races dont la langue est différente.

Je crois que les Kroumen ont raison de se dire d'une autre race que les tribus en dehors du rectangle que j'ai indiqué. Sur la côte, une différence de caractère fort sensible est depuis très longtemps observée : de tout temps les Kroumen sont entrés en relations avec les navires, tant pour commercer que

pour se louer comme matelots ou travailleurs, fait qui ne se produit nulle part ailleurs, même chez leurs voisins immédiats. Il y a là une caractéristique très nette qui distingue les Kroumen des autres tribus du littoral. Il y en a une autre qui les sépare de leurs voisins du Nord, les Gons : ceux-ci sont anthropophages par goût, tandis que, je l'ai dit, les Kroumen ne mangent leurs ennemis que par vengeance, quand ils les ont tués, mais ils ne tuent personne pour le manger, comme le font tous les Gons.

La parenté des tribus Kroumen entre elles est confirmée par la langue dont le fond est partout le même, quoique chaque tribu ait son patois propre.

Je pense donc qu'il faut considérer les tribus que j'appelle Kroumen comme une race à part. Et cependant en dehors des particularités que je viens d'énumérer et des traditions, on ne trouve guère plus de différence entre les Kroumen et les autres peuples de la forêt qu'entre les différentes tribus de cette race.

A vrai dire, tous les habitants de la forêt se ressemblent beaucoup, tant par le physique que par le caractère et les mœurs. Cette ressemblance, qui n'implique point la parenté, doit tenir à la nature spéciale du pays : dans ces fourrés impénétrables, il n'a pu s'établir de société organisée, toutes les familles vivent isolées, il n'y a point d'hiérarchie, point de règles, et l'homme est resté primitif, sans rien d'acquis ni d'artificiel. Il faut ajouter que tous sont intelligents, et que l'on ne trouve pas à la Côte d'Ivoire une seule race inférieure. Par suite tous, placés dans les mêmes conditions, ont fait à peu près les mêmes progrès, acquis les mêmes idées, des coutumes analogues, et au premier abord, ils semblent tous pareils. Mais c'est précisément ce qui donne plus d'importance aux différences qu'on arrive à remarquer.

Nulle part il n'y a de marque ethnique. Un grand nombre de Kroumen ont bien une barre noire verticale composée de nombreuses petites stries au milieu du front et du nez (Voir page 145 le masque sculpté qui reproduit ce signe), mais cette

marque devient de plus en plus rare à mesure qu'on s'éloigne de la côte et finit par disparaître tout à fait. (Cela s'accorde avec une tradition recueillie par M. Delafosse et d'après laquelle les gens de la Côte, qui étaient autrefois d'accord avec les négriers pour leur vendre des esclaves, se marquaient ainsi pour ne point être capturés comme eux.) Les armes, javelots, sabres, arcs, et les instruments de musique, tam-tam, cithare, guitare, petit balafon, sont partout pareils, fabriqués et employés de même, ainsi que les poteries et vanneries. Et c'est toute l'industrie locale.

En fait d'objets matériels, on ne peut guère trouver à distinguer que les cases. En principe, chez tous les peuples que nous avons vus, elles sont rondes, mais avec des exceptions et des particularités.

Généralement, ces cases sont en planches jointives revêtues de terre à l'intérieur, ainsi qu'à l'extérieur dans la plupart des tribus, avec un toit en feuilles de palmier et un grenier assez haut. Cependant les cases provisoires dans les cultures sont rectangulaires et tout en bois.

Chez les Paloubés, la paroi n'est constituée que par un clayonnage en lamelles de bambou non revêtu de terre. On voit apparaître là une sorte de véranda rudimentaire, lattes de bambou horizontales soutenues par des piquets et cerclant la case de si près qu'il est impossible de pénétrer dans l'intervalle. Je pense donc que cette disposition n'a d'autre but que d'empêcher les animaux d'enfoncer la fragile paroi.

Chez les Sapos, ces deux innovations reparaissent avec une troisième : les cases carrées ou rectangulaires à pilotis. Les premières ont des toits coniques, les deuxièmes des toits à double pente ; toutes sont en clayonnages de lamelles de bambou, avec une cloison intérieure qui forme deux chambres, et un plancher également en clayonnage reposant sur des piliers en bois. Il y a aussi des cases rondes reposant sur le sol dont plusieurs ont des vérandas encore très étroites. (Voir pages 129 et 138.)

Chez les Kopos, nous avons vu deux cases rectangulaires revêtues de terre avec séparation intérieure. Toutes les autres cases étaient rondes avec un toit conique, très pointu. Elles sont entourées d'une véranda étroite, mais utilisable comme abri, et sont séparées en deux pièces par un mur en terre. (Voir page 151.) Le plafond est à un mètre de terre, sauf devant la porte, et sert d'étage. Cette disposition, moins la véranda, se prolonge jusque chez les Gons, mais là elle n'est pas uniforme et beaucoup de cases n'ont ni séparation intérieure, ni plafond bas. Chez les Pérabos, la plupart des cases ont un rebord extérieur en terre servant de banc circulaire. (Voir page 153.)

Enfin chez les Guerzés de la lisière, la case forme une seule pièce et a des murs en terre épais, comme chez les Malinkés, le plus souvent avec un rebord circulaire à l'intérieur et à l'extérieur.

Les villages tantôt n'ont aucune forme définie et sont entourés d'une brousse épaisse, tantôt sont rectangulaires et protégés par une palissade. Chez les Mboros et Hounés, ils sont absolument ronds et entourés de bananiers.

Une telle diversité ne permet aucune conclusion.

Le costume prête à une distinction : les Kroumen n'ont point de *vêtement* ; quand ils ont une pièce d'étoffe, ils la drapent autour de la taille sans la fixer. Au contraire les Gons font tisser leur coton indigène par des captifs malinkés, dans chaque village on trouve un métier à tisser, et ils se font faire des tuniques ou dolokés à la mode soudanaise, que portent tous les notables. (Voir page 203). Quelques-unes de ces tuniques ont pénétré chez les Kroumen du Nord, mais chez eux, c'est une importation étrangère, non une mode nationale. Chez les Gons, on voit aussi des barbes et des cheveux rasés, tandis que tous les Kroumen portent la barbe et les cheveux assez longs, disposés de façons diverses et fantaisistes.

La circoncision se pratique à partir des Sapos dans tout le Nord de la forêt, aussi bien chez les Gons que chez les Kroumen.

N'ayant pu converser avec les Gons, nous ne connaissons pas

assez leurs mœurs pour en parler. Il faut cependant signaler que leurs chefs jouissent de plus d'autorité — quoique toujours d'une façon patriarcale — que chez les Kroumen, et que par suite les travaux d'utilité générale, routes, ponts, sont mieux exécutés chez eux.

Origine des races. — Peut-on apparenter à une autre race les peuples que nous avons traversés ? A première vue, cela paraît impossible, et cela le restera tant qu'une sérieuse étude de tous les dialectes de la forêt n'aura pas été faite. (Nous avons entrepris un vocabulaire, mais les patois changeant à chaque journée de marche, nous avons dû renoncer à compléter ce travail.)

Les Achantis et leurs dérivés, les Agnis et les Attiés, qui, comme les Kroumen, habitent la forêt et le bord de la mer, présentent avec ceux-ci des différences si nombreuses, dès qu'on les étudie (Voir notamment l'étude du capitaine Crosson-Duplessis, de la mission Houdaille, sur les populations Attiés), qu'on peut pour le moment rejeter toute parenté.

Faut-il en faire autant pour les Mandés ou Bambaras, pour lesquels la différence de milieu expliquerait la différence complète de mœurs ? Je le crois aussi. Toutes les populations soudanaises se distinguent par une véritable haine de la forêt, et elles la font disparaître par le fer et surtout le feu partout où elles s'établissent. Au contraire, les gens de la forêt tiennent avec passion au mystère de leur fourré. Il y a là une telle antinomie de caractères que, s'ajoutant à tant d'autres différences, elle me paraît provisoirement décisive

Les observations faites par d'autres explorateurs permettent d'établir des rapprochements entre diverses peuplades de la forêt.

M. Eysséric note chez les Gouros, sur le Bandama, que les crânes des animaux tués à la chasse sont entassés au pied d'arbres fétiches : c'est une coutume que nous avons observée chez les seuls Tabétouos. Ses photographies montrent des petites chaises pareilles à celles de tous les Kroumen et Gons, et des danses de femmes identiques à celles que nous avons vues. Les

types et les costumes sont peu différents. Cela permet de supposer que les Gouros, et probablement les populations intermédiaires, sont apparentés avec les Kroumen.

Les photographies du capitaine Woelffel chez les Dans ou Dioulas et chez les Blolos ressemblent tout à fait à ce que nous avons vu chez les Gons, et tout ce qu'il décrit s'applique très bien à ceux-ci, de même que les observations faites par le lieutenant Blondiaux chez les Lòs (Bandama) — que je crois différents des Gouros — et les Ouobés (Sassandra). Je pense que toutes ces peuplades furent une couche de population de même race au-dessus des Kroumen. Je ne crois pas que cette race soit parente des Bambaras.

On sait que les Vaï, population à l'ouest de Libéria, ont un système d'écriture qu'ils ont inventé. Or, en trois endroits, à Youkou sur les murs d'une case, à Hirébo chez les Paloubés, sur un écriteau à l'entrée du village, et à Yubélo sur un autre écriteau au milieu de la grande place, nous avons vu des inscriptions que j'ai copiées. Chaque fois, les indigènes interrogés ont affirmé que cela n'avait aucun sens, et que les hommes qui étaient allés à la plage avaient fait cela pour imiter ce qu'ils avaient vu. Voici l'inscription de Youkou :

EO: ΔWA.CIOA

Cette inscription est bien singulière. La lettre grecque Δ ne figure pas dans les alphabets européens usités sur la côte ; en revanche, l'alphabet vaï, qui la contient, ne renferme pas A, C, W.

Les deux autres inscriptions, notées dans un autre carnet, sont devenus illisibles par suite des pluies. Je me rappelle qu'elles contenaient de nombreux signes n'appartenant pas à l'alphabet latin, mais à cette époque M. Delafosse n'avait pas encore publié l'alphabet vaï, et je n'ai donc pu savoir, s'ils y appartenaient. Cette perte est bien fâcheuse, car ce serait une découverte curieuse que d'apprendre que les gens de l'intérieur savent écrire. De plus, comme on rattache les Vaï aux Bambaras, si les Kroumen parlaient et écrivaient le vaï autrement

que pour l'avoir appris à la côte, cela ferait faire un grand pas à la question de leurs origines.

Je voudrais terminer, par quelques mots, sur une hypothèse que j'ai indiquée dans l'ouvrage.

Partout les gens de la forêt se ressemblent étrangement : ils vont nus ou à peu près, ils détestent et repoussent l'étranger, ils vivent disséminés par familles indépendantes de toute autorité réelle, ils ne défrichent que juste l'espace nécessaire à leurs cultures, et cachent leurs villages dans les fourrés les plus épais. Les populations hors de la forêt présentent les caractères diamétralement opposés.

Or, partout où une région boisée s'est conservée au milieu des plaines, on peut constater que les habitants sont identiques à ceux de la grande forêt, qu'il s'agisse des Koniagui en Guinée ou des Samos [1] au Soudan. Avec le moindre bois reparaissent les mœurs de la forêt, alors que tout en diffère aux alentours. Si on constate en même temps que le sol est géologiquement le même au Nord de la ligne de partage des eaux qu'au Sud, qu'il n'est rocheux et aride que sur les pentes, tandis que dans les fonds on croit retrouver la forêt vierge; si, avec cela, on observe que la race bambara, très envahissante, déteste le fourré et défriche de toutes ses forces par le feu ; qu'elle ne s'arrête que juste à la lisière de la forêt où quelques villages sont déjà occupés par elle, une hypothèse se présente d'elle-même : est-ce qu'autrefois la grande forêt ne s'étendait pas très loin au Nord ? Les Bambaras en auraient, par le feu, fait reculer progressivement la lisière, occupant à mesure les terrains découverts. Les pluies, emportant les terres que rien ne retenait plus, auraient vite appauvri tous les terrains en pente.

Et ainsi s'expliqueraient ces phénomènes du Soudan pauvre en végétation, tandis que la forêt est splendide, des Bambaras partout installés sur la lisière même des forêts, jamais dedans ; d'indigènes aux mœurs opposées, embusqués partout où il y a

1. Il est à noter qu'un grand nombre de noms samos se retrouvent identiques chez les Kroumen.

un fourré, témoins demeurés des époques anciennes. La forêt recule avec ses habitants devant les Bambaras. Je suis convaincu que dans quelques années ceux-ci auront tout brûlé jusqu'à Nzo, pendant que leurs éclaireurs envahiront le pays des Gons.

On comprendrait aussi la densité étonnante des populations de la forêt, près de la lisière : les peuplades se sont resserrées à mesure que leur territoire diminuait. En même temps, on comprendrait pourquoi se produit chez les peuples kroumen une sorte d'émigration vers le Sud, car toutes les tribus occupent, à ce qu'elles nous ont raconté, des territoires plus voisins de la côte qu'autrefois, et dans beaucoup de peuplades on trouve des colonies de tribus du Nord : c'est sans doute un résultat de la poussée des Gons refluant sur le territoire krouman.

Et je crois que les Guerzés, les Tomas, etc., ces populations qui vivent dans la zône de clairières intermédiaire entre la forêt et la plaine, et que, d'après leur langue, on veut ranger parmi les Bambaras [1], étaient autrefois des populations absolument forestières, car elles ont conservé le type et une foule de coutumes de la forêt. Mais ils se sont trouvés les premiers assaillis, et après avoir reculé jusqu'au territoire des Gons, ils se trouvent maintenant, bien malgré eux, hors de la forêt, puisqu'elle a disparu en grande partie de leur pays. Que le contact avec les Bambaras ait amené des mélanges et que la langue s'en soit ressentie, c'est naturel. Mais l'origine de ces populations n'est pas bambara ; tout chez eux exprime au contraire l'hostilité contre cette race et ses mœurs.

1. Capitaine Rambaud : *La langue mandé.*



APPENDICE V

Commerce.

Le tableau suivant indique le mouvement commercial de la Côte d'Ivoire depuis dix ans.

Années	Importations	Exportations	Commerce Total
1890	1.127.621 fr.	1.672.270 fr.	2.799.891 fr.
1891	2.529.714 »	3.001.353 »	5.531.067 »
1892	1.979.578 »	3.738.734 »	5.718.312 »
1893	2.475.487 »	4.362.096 »	6.837.583 »
1894	3.124.052 »	4.069.400 »	7.193.452 »
1895	2.999.596 »	3.706.451 »	6.706.047 »
1896	4.638.413 »	4.701.140 »	9.339.543 »
1897	4.579.112 »	4.388.906 »	8.968.018 »
1898	5.527.352 »	5.026.641 »	10.553.993 »
1899	6.389.886 »	5.863.255 »	12.253.141 »

Dans le total de 12 253 000 francs pour 1899, la France entre pour 4 238 000, 1 621 000 aux importations, et 2 627 000 aux exportations, soit environ un tiers. Presque tout le reste appartient à l'Angleterre.

Comme partout en Afrique, les principaux produits importés sont les tissus, les boissons, les armes et les munitions. Aux exportations on trouve les huiles et sucs végétaux, les bois, diverses denrées coloniales, et le caoutchouc. Celui-ci a donné comme mouvement d'exportation 2 850 000 francs en 1899 contre 1 304 000 en 1898 et 588 000 en 1897.

De ces chiffres il ressort qu'en dix ans le commerce total a quintuplé, de même que la production du caoutchouc depuis trois ans qu'on s'en occupe.

Et pourtant ces augmentations ne peuvent donner aucune idée du développement que doit prendre ce pays. La sécurité n'existant encore nulle part, il n'y a de commerce que sur la côte même, et en réalité seulement sur la côte orientale où les lagunes permettent la circulation de petits vapeurs que la barre empêche le long du littoral. Aucune exploitation n'existe à terre, sauf la magnifique plantation de café de la maison Verdier, à Elima, et quelques-unes, toutes récentes et qui ne donnent encore rien, sur la lagune Potou, sur celle de Grand-Bassam, à Ouapou et sur le Cavally. Donc on se contente d'acheter les produits naturels qui se trouvent sur le rivage même et peuvent être récoltés sans fatigue par les habitants du littoral.

En tenant compte de conditions aussi désastreuses, on peut apprécier comme il convient les progrès accomplis et deviner quel développement merveilleux va prendre le commerce dès que la sécurité, qu'on s'efforce actuellement d'établir partout par une occupation méthodique, permettra aux Européens de pénétrer dans l'intérieur et aux gens de l'intérieur de communiquer avec la côte [1].

Voici ce que dit le lieutenant-colonel Marchand de la région centrale : « J'affirme sans crainte d'exagérer que les plus riches contrées de l'Amérique seraient difficilement comparables au Baoulé pour la richesse et la variété des productions. J'estime la quantité d'acajou immédiatement exploitable, sans compromettre la reproduction, à 80 millions de tonnes. La canne à sucre pousse à côté du riz, et la kola couvre des surfaces immenses. » (*Bulletin du Comité de l'Afrique française 1894, n° 4.*)

Le capitaine Macaire, de la mission Houdaille, parlant des pays à l'Est du Bandama, écrit : « La forêt renferme comme bois exploitables dans la zone que nous avons traversée une valeur de 2 500 francs par hectare. Nous n'avons pas compté dans ce

1. Les statistiques de 1900, publiées depuis l'apparition de ce livre, confirment de façon éclatante les pronostics : le commerce a atteint 17 155 462 fr., en augmentation de près d'un tiers sur 1899.

chiffre le caoutchouc et l'huile de palme dont le commerce est susceptible d'une grande extension. » *(Revue des Cultures coloniales n° 18.)*

La partie Ouest que nous avons explorée ne le cède en rien au reste de la Côte d'Ivoire.

On voit donc que peu de pays présentent une telle richesse, et cela dès le rivage même. Mais on va m'objecter que, même lorsque la sécurité sera assurée, la difficulté de trouver des travailleurs et le manque de moyens de transports empêcheront tout progrès.

Cette crainte, à mon avis, ne provient que de ce qu'on envisage la situation d'une facon trop étroite. Les indigènes ne veulent pas actuellement travailler, ni servir de porteurs, c'est vrai, mais, malgré leur crainte de l'étranger, ils sont excessivement commerçants, très calculateurs, et très avides de tout ce qui leur manque. Il faut le leur apporter sans qu'ils aient à se déranger, et leur acheter de même leurs produits. Des chemins de fer seront évidemment le moyen de transport et d'exploitation le plus puissant, mais outre qu'il faudra du temps et de l'argent avant qu'ils soient construits et en état de rapporter, ils n'exerceront dans les premiers temps leur action que sur leurs riverains directs.

J'ai indiqué dans mes conclusions quelle serait la vraie solution immédiate : ouvrir des routes sûres aboutissant à des centres soudanais. Les dioulas, qui font mille kilomètres pour gagner Konakry ou Saint-Louis, préféreront n'en faire que 300 ou 400 pour atteindre la mer à la Côte d'Ivoire. Ils en ont tellement le désir que, partout où ils ne sont pas sûrs d'être mangés, ils pénètrent dans la forêt. Au besoin les premières caravanes pourront être escortées.

Ce sont les dioulas qui transporteront *à domicile* les produits européens que les indigènes désirent. En échange ils leur achèteront les kolas, objet d'une consommation prodigieuse au Soudan, et le caoutchouc qu'ils porteront à la mer. Ce caoutchouc sera récolté par les indigènes eux-mêmes, car c'est là un

travail tel qu'ils l'aiment : on peut le faire à son heure, le cesser dès qu'on le désire, et on n'a à obéir à personne. J'affirme que toutes les races que nous avons traversées s'y consacreront, non seulement sans difficulté, mais même avec ardeur, tant elles désirent acquérir nos produits.

Le dioula, dont le passage est ailleurs une cause de ruine, comme je l'ai dit, sera au contraire ici une cause de richesse, parce qu'il trouvera sur place de quoi alimenter son commerce. Et quand les relations commerciales seront ainsi établies, la pénétration des Européens et l'exploitation directe par les Européens deviendront facile. Les bénéfices qui seront réalisés dès les premiers jours seront formidables, provenant à la fois du caoutchouc, sans valeur pour les indigènes, et des produits européens excessivement prisés. On en jugera par les prix suivants : pour un mouchoir, morceau de cotonnade valant 0 fr. 15 en réalité, on peut avoir deux kilos et demi de riz, pour deux mouchoirs un poulet, pour un fusil valant 5 francs un mouton, et pour trois fusils un bœuf.

Outre l'exploitation directe de la forêt, l'ouverture de ces routes facilitera celle du Soudan. On se fait, je crois, une idée très inexacte de la puissance de production et d'acquisition du Soudan. Les éléments d'appréciation ont été jusqu'à présent tous aussés. D'abord les guerres incessantes avaient ruiné le pays, et il lui faudra quelques années pour se relever. Ensuite, comment juge-t-on de son avenir ? par les progrès que révèlent les statistiques de douane. Rien de plus faux à mon avis.

Les Européens n'amènent pas leurs marchandises dans l'intérieur : ils les débarquent sur le rivage, et elles ne peuvent se répandre dans le pays, faute de moyens de transports, qu'à dos d'homme. Chaque homme ne pouvant porter qu'un poids d'environ vingt-cinq kilos, et sa vitesse de marche étant d'environ vingt kilomètres, on voit que la quantité de marchandises vendues dépend, non de la capacité d'achat du pays, mais : 1° du nombre d'hommes servant de porteurs ; 2° de la distance, car le

prix de la marchandise, augmentant avec elle, finit par dépasser les ressources ou les désirs des acheteurs.

Or le nombre des dioulas est formidable et ne peut guère augmenter : ils sont certainement plusieurs centaines de mille. On peut dire que tous les hommes valides qui ne sont point notables ou tirailleurs sont dioulas. Si le pays n'achète et ne vend pas plus, c'est qu'il est impossible de porter plus de marchandises.

Et en même temps on voit combien un tel régime est funeste à la puissance de production du pays. Les régions éloignées n'ont aucun intérêt à produire des objets que les frais de transport à la côte rendraient d'un prix inabordable : elles ne cultivent donc ou ne fabriquent que ce qui leur est nécessaire. Mais même près de la mer, la seule existence des dioulas suffit à expliquer pourquoi le pays est si peu et si mal exploité.

Qui donc travaillerait aux champs ? Tout le monde est sur les routes. Il est bien évident que ceux qui exercent ce métier, dur entre tous, de dioula, sont ceux dont l'énergie, l'ardeur au travail et au gain, produiraient le résultat le plus considérable, si elles étaient appliquées à un labeur productif au lieu d'être dépensées inutilement en marches. Il ne reste guère au village que des invalides ou des paresseux. Quand les chemins de fer rendront libres pour le travail de la terre ces milliers d'êtres actuellement réduits au rôle de bête de somme, la production du pays centuplera.



ON HOSTAINS-D'OLLONE.

Hachette et Cie



CÔTE D'IVOIRE AU SOUDAN ET À LA GUINÉE.

MISSION HOSTAINS-D'OLLONE.



DE LA CÔTE D'IVOIRE AU SOUDAN ET À LA GUINÉE.



ugouba
Touba
La
Té
Boféso
Man (Blondlat
Nir
Ko
ngoui
(Wœlffel 1899)
Logoualé


LEGENDE
SOUDAN
Beyla
Touba
Man
Mt Nimba
NGUÉRÉS
GONS
BLONS (ou BLOLOS)
Nouansoglin
Mt Douna
BOULOBOUÉS
ZANIÉS
SAGUIÉS
CELIPAHONS
BÉIBÉS
FLÉPOS
NIÉPO
TÉPOUÉS
TAPOUÉS
KOULOPOUÉS
Région inhabitée
Région inhabitée
KOSSONS
Région inhabitée
NÉOLIBOS ou NIGROUS
PLÉBÉS
BAÉGOS
GIAONS
ZOUOS
Mt Bô
ZIOONS
Mts Setro
OLOCÉNIONS ISAPOS
KÉLÉS
Région inhabitée
Mt Niété
Mt Céto
Mt Xnié
SAPOS
GUIRÉPOS
TADOUAKONS
NOUAPOS
KLAPOS
Mt Gao
LIBERIA
CÔTE D'IVOIRE
San Pedro
Béréby
Tabou
C. Palmas
OCÉAN ATLANTIQUE
GOLFE DE GUINÉE
MISSION HOSTAINS D'OLLONE
RÉGION DU CAVALLY.
Échelle de 1/1 000 000

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Levallois-Perret. — Imp. CRÉTÉ DE L'ARBRE, 55, rue Froment.




3 1158 00414 4217
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 607 038 7

